This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06827100 0

SERMONS

DU PÈRE

; RYDAYNE,

MISSIONNAIRE ROYAL,

JBLIÉS SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES.

TOME PREMIER.

AVIGNON,

CHEZ SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1823.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Par un bienfait signalé de la divine Providence, les Manuscrits des Sermons du Père Brydayne, tous inédits jusques à ce jour, et que l'on croyoit tout-à-fait perdus, les Originaux écrits de la propre main du célèbre Missionnaire, ont été retrouvés, sinon en totalité, du moins en très-grande partie; et les parens et héritiers du saint homme, personnes respectables, nous les ont cédés, à la charge que nous en serions l'éditeur et que nous les publierions par la voie de l'impression.

Ces Manuscrits étoient dans un état vraiment déplorable. Il nous a fallu beaucoup de temps et de soins pour assortir et remettre en ordre les cahiers décousus, les fragmens détachés, les feuilles volantes qui nous ont été livrés pêle-mêle, et pour déchiffrer et transcrire une écriture difficile, chargée de corrections et d'additions, rendue souvent illisible par le frottement, et qui dans certains endroits avoit singulièrement souffert de l'injure du temps.

Mais notre travail n'a pas été infructueux ; car nous sommes parvenus à restituer dans toute leur intégrité la plupart de ces Sermons, et nous avons préservé d'une destruction complète et imminente des fragmens plus ou moins considérables des autres Discours.

La Liste que nous donnons ici de ces Sermons et de ces fragmens suffira pour en faire apprécier de suite l'importance.

DISCOURS ENTIERS.

SERMONS : sur la *Mort des Pécheurs* ; — sur le *Jugement général* ; — sur le *Paradis* ; — sur le *Péché mortel* ; — sur la *Pénitence* ; — sur la *Prière* ; — sur l'*Amour de Dieu* ; — sur la *fervente Communion* ; — sur la *Communion fréquente* ; — sur la *Dévotion : son éloge* ; — sur la *Dévotion : son apologie* ; — sur les *Bienfaits de la Religion* ; — sur son *Établissement* ;

CONFÉRENCES : sur l'*Aumône* ; — sur l'*Impureté*.

INSTRUCTIONS : sur le *Délai de la Conversion* ; — sur le *Mariage* ; — sur le *Scandale* ; — sur la *Rechute* ; — sur le *Jubilé* ; — sur la *Chasteté*.

EXHORTATION sur la *Croix*.

RÉGLEMENT de vie.

LETTRE de piété et de direction.

MÉTHODE pour entendre la sainte Messe.

(Nous avons publié la première Édition de ces trois derniers Opuscules, en 1821 ; et une seconde édition, en 1822.)

FRAGMENS

Sur la *Retraite ;* — sur le *Salut ;* — sur la *Mort ;* — sur le *Jugement particulier ;* — sur l'*Enfer ;* — sur le *Péché des Chrétiens ;* — sur la *Restitution ;* — sur le *saint Sacrifice de la Messe ;* — sur l'*Occasion prochaine ;* — sur la *Médisance ;* — pour la *Consécration d'une Eglise ;* etc. etc.

On trouve dans les Manuscrits du Père BRYDAYNE, quelques variantes, dont ce zélé Missionnaire faisoit probablement usage dans ses prédications, en certaines circonstances. Nous avons conservé la plupart de ces variantes, et nous les avons placées, sous le titre général de *Fragmens*, à la suite de chaque Discours, avec la désignation des endroits auxquels elles se rapportent.

Les lignes de points indiquent les lacunes du manuscrit.

Voici donc ce qui nous reste des Discours du saint Missionnaire, des traits de cette éloquence qui ont frappé tant de beaux esprits, et qui ont touché tant de cœurs. Ces Discours, il est vrai, ne sont plus soutenus de cette voix tonnante, ils ne sont plus accompagnés de cet accent pathétique, qui, dans l'exposition des vérités terribles et consolantes de la Religion, subjuguoient et convertissoient les pécheurs les plus rebelles et les plus endurcis, et donnoient aux ames pieuses comme un

avant-goût des célestes joies. Mais ces Discours, quoique privés de ces précieux accessoires, n'en sont pas moins remplis d'une vertu efficace. L'esprit de vie y réside et ne cesse en quelque sorte de les animer. Ils recèlent un brasier inextinguible de zèle et de charité, dont une seule étincelle suffiroit pour embraser le monde et le renouveler pour toujours dans l'esprit de pénitence et de ferveur.

DIVERSES PENSÉES

QUI PEUVENT SERVIR D'AVIS

POUR

PRÉPARER LE MONDE A LA RETRAITE.

Ce que c'est que la Retraite.

La retraite a été dans tous les temps le moyen le plus efficace et le plus puissant que la divine bonté ait employé, soit pour convertir les pécheurs et les retirer de l'égarement, soit pour renouveler les justes et les animer d'une ferveur sans égale, soit pour instruire les ignorans de la sainteté de sa loi et de toute l'étendue de leurs devoirs.

La retraite est un exercice de piété si abondant en miséricorde et en graces, qu'il n'est presque point de libertin qui ne s'y convertisse, d'ame tiède et lâche qui n'en sorte toute embrasée d'amour pour Dieu, d'ardeur et de zèle pour son service, presque point d'homme peu éclairé qui ne s'en retire

plein de connoissances et de lumières, et parfaitement instruit de tout ce qu'il doit à Dieu, au prochain, et de tout ce qu'il se doit à lui-même.

La retraite est cette mystérieuse Tour de David, d'où pendoient mille boucliers pour la défense d'Israël, et où les chrétiens trouvent des armes puissantes pour vaincre et terrasser toutes les puissances de l'enfer les redoutables ennemis de leur salut.

La retraite est cette charmante solitude, éloignée de la foule et du bruit, où l'on est toujours sûr de trouver le Seigneur, d'entendre sa voix, et de pouvoir converser avec lui. C'est là qu'il appelle ceux à qui il veut parler; c'est là qu'il parle à ceux qu'il appelle. C'est comme un rendez-vous qu'il leur donne. Ne manquez donc pas de vous y trouver, il s'y trouvera certainement lui-même : il y parlera à votre esprit et à votre cœur; il vous y parlera une langue que vous n'avez jamais bien entendue, mais que vous entendrez néanmoins et que vous comprendrez parfaitement dès le premier mot. C'est là que vous éprouverez l'efficace de sa parole; elle vous éclairera, et vous verrez. Il vous demandera votre cœur, et vous le lui donnerez. Vous apprendrez mille vérités importantes, que

vous serez surpris d'avoir ignorées. Vous y deviendrez indifférent aux choses pour lesquelles vous vous passionnez le plus, et vous commencerez à avoir autant de soin de remplir les devoirs d'un chrétien, que vous avez présentement de négligence à y penser.

La retraite est ce saint désert où Dieu porte, pour ainsi dire, les ames fidèles dans son sein, et les comble de mille consolations. Il soutint les Israélites dans la solitude, et les porta, dit Moïse, comme un père porteroit ses enfans entre ses bras. Il ne les laissa manquer de rien ; il eut soin de les rafraîchir dans leurs fatigues, et au lieu des oignons d'Egypte qu'ils avoient quittés, il les nourrit de manne. C'est ainsi, mes frères, que Dieu traite ceux qui le viennent chercher dans la solitude et dans la retraite. Croyez-moi, venez, vous en serez surpris. Le silence même que je vous demanderai, et qui vous paroîtra tout à coup affreux, vous fera plaisir, et vous avouerez que la retraite est un paradis délicieux, qui a quelque chose de comparable au paradis terrestre, et qui a même cet avantage sur le paradis terrestre, que celui-là fit d'un homme innocent un criminel, et que celui-ci fait des hommes criminels autant de Saints.

C'est par le désert, qu'il fallut que le peuple de Dieu passa pour arriver à la terre promise. Il sera difficile que vous y arriviez vous-mêmes, si vous ne suivez la même route.

C'est dans ce saint désert de la retraite, que Dieu vous donnera sa loi, qu'il vous l'expliquera, qu'il vous la fera aimer et pratiquer. Tant que les Israélites furent dans l'Egypte, Dieu ne les jugea pas dignes de recevoir sa loi sainte : il ne la leur donna qu'après qu'ils en furent sortis, et qu'ils se furent retirés dans la retraite et dans le désert sous la conduite de Moïse.

C'est dans ce saint désert de la retraite, que vous trouverez, aussi bien que le peuple de Dieu, une colonne de feu pour vous éclairer dans vos ténèbres, et une colonne de nuée pour vous défendre du faux éclat du monde, et pour empêcher qu'il ne vous éblouisse ; que Dieu s'y fera votre guide, comme il se fit le leur ; qu'il aura soin de vous conduire, comme il les conduisit ; qu'il vous fortifiera et vous nourrira comme eux du pain des Anges ; et que, comme il les mena jusques à la montagne de sa sanctification, il vous y mènera, si vous avez le courage de le suivre et de vous faire un Saint.

Enfin, c'est dans ce saint désert de la re-

traite, qu'il pénètrera vos cœurs de la plus parfaite douleur. Il fendit autrefois un rocher dans le désert; il tira de l'eau de ce rocher, et en fit sortir des fleuves : *Interrupit petram in eremo, et deduxit tanquàm flumina aquas.* (1) Il fait encore, mes frères, les mêmes merveilles dans nos saintes retraites. Il y vient des cœurs durs comme des rochers, et il trouve le moyen de les amollir, de les fendre de regret, d'en faire sortir de l'eau, et d'en tirer des torrens de larmes.

Invenit gratiam in deserto populus. (1) Le peuple, dit Jérémie, trouva sa grace dans le désert. Vous l'y trouverez, mes frères, si vous le voulez. C'est un pays si agréable à Dieu, que, comme il y attire ceux qu'il aime, il ne peut, s'il est permis de parler de la sorte, se défendre d'aimer ceux qu'il y trouve. Tout le temps qu'ils demeurent dans la retraite, il y demeure avec eux. Il fait plus, il entre chez eux; et, comme ils sont les habitans de la solitude et de la retraite, il se fait l'habitant de leurs cœurs.

La retraite, dit saint Basile, est la mort des péchés et le purgatoire des pécheurs : *Mors vitiorum, purgatorium sordidorum.* C'est là en effet que tous les péchés meurent par le

(1) *Ps.* LXXVII. 15. 16. (2) *Jerem.* XXXI. 2.

glaive de la douleur, et que les pécheurs se lavent et se purifient de leurs taches dans les larmes d'une véritable pénitence.

La retraite, dit le même Saint, est le cabinet du Médecin tout-puissant, où ceux qui ont été blessés dans le combat, et qui ont la force de se retirer des mains de leurs ennemis, trouvent une guérison parfaite. Elle est semblable au sépulcre de Jésus-Christ : elle reçoit des hommes morts, et elle les rend pleins de vie et tout animés de l'esprit de Dieu.

La retraite est un asile assuré pour ceux qui veulent fuir la séduction, la corruption, la persécution du monde ; et c'est un lieu de rafraîchissement, où toutes les passions de l'homme sont modérées. C'est l'école de la doctrine céleste, où Dieu ne manque pas d'instruire tous ceux qui viennent se faire ses disciples.

La retraite est une demeure terrible aux mauvais esprits. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour nous en détourner, ils ne nous y suivent qu'avec crainte, ils ont bien de la peine à y tenir contre nous, et ils en sortent ordinairement vaincus.

La retraite enfin est un lieu saintement enchanté, où toutes les choses du monde

vous paroîtront tout autres qu'elles ne sont ailleurs, et où, si vous ne résistez vous-mêmes à ses charmes et à ses graces, vous vous trouverez tout changés. Vous y changerez d'esprit, vous y changerez de cœur; toutes vos passions y changeront d'objets; vous y raisonnerez tout autrement que vous ne faites; vous n'y serez plus maîtres de votre liberté; vous vous rendrez plus souples à la grace, et Dieu vous conduira plus aisément qu'un pasteur ne conduit une brebis : *Perduxit eos tanquàm gregem in deserto.* (1) En un mot, vous pouvez juger de ce qui vous arrivera, par ce qui arriva autrefois à l'enfant prodigue. C'étoit le jeune homme le plus débauché qui fût jamais; ce ne fut que par nécessité qu'il se retira du monde; il n'alla à la campagne et ne chercha la retraite et la solitude que par nécessité; il n'y demeura que par nécessité; il ne pensoit qu'à y traîner une misérable vie : *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis.* Et cependant, à peine y eut-il été quelque temps, qu'il rentra en lui-même, et prit la généreuse résolution de retourner à son père : *In se reversus dixit, Surgam.* (2) Oh! si une retraite si mal prise et si mal faite a pu faire un pareil changement

(1) *Ps.* LXXVII. 52. (2) *Luc* XV. 16. 17. 18.

dans un homme si désespéré, que ne pouvez-vous pas vous promettre, si vous faites celle-ci, non par nécessité, mais par piété; si vous y employez le temps en prières, en méditations, en bonnes lectures, à examiner l'état de votre ame pour mettre ordre à tout, à prévoir et à régler tous vos devoirs pour l'avenir? ah! sans doute, le changement de vie le plus sincère, le plus édifiant, le plus magnifique.

Enfin, mes frères, voulez-vous savoir tout ce que le Seigneur fera pour vous? C'est dans cette retraite qu'il fera éclater les mêmes prodiges qu'il opéra en faveur de son peuple chéri dans le désert où il l'avoit conduit, et qui n'étoit que comme une image de cette solitude et de cette retraite édifiante où il vous appelle dans ces saints jours. Il éclatera, il menacera, il tonnera, comme il le fit autrefois pour les Israélites. Vous y verrez des lumières aussi extraordinaires que les éclairs qui leur parurent alors dans l'air; le Seigneur y descendra comme il descendit sur le mont Sinaï; et comme il fit trembler tout le peuple, comme il mit le haut de la montagne tout en feu, il n'y a pas lieu de douter qu'il vous fera trembler aussi vous-mêmes, tout intrépides,

tout assurés que vous êtes dans vos désordres, et qu'après vous avoir glacés de la crainte de ses jugemens, il fera tomber le feu du Ciel, et vous embrasera du feu de son amour. Hâtez-vous, hâtez-vous donc, pécheurs, de venir; la lumière du Seigneur va luire sur vos têtes, sa grace va paroître, sa voix va se faire entendre, son tonnerre va gronder. Pécheurs! pécheurs! ah! n'endurcissez plus vos cœurs!

Venez donc, et que rien ne vous arrête; venez écouter la voix de votre Dieu, et ressentir enfin tous les prodigieux effets de sa miséricorde. Fuyez les Chaldéens, vous dit Isaïe, et sortez de Babylone. Sauvez-vous, sauvez-vous; mais sortez pour cela de la foule et du bruit: *Egredimini de Babylone, fugite à Chaldæis.* (1) Comment pourriez-vous entendre ce Dieu de bonté qui doit vous donner des leçons si salutaires, tandis que le monde vous étourdit de tous côtés? Comment prendroit-il plaisir à vous parler et à faire éclater sur vous toute l'étendue de ses bontés, tandis qu'il vous voit au milieu de ses ennemis, qui sont le monde, et les mondains qui l'habitent. *Egredimini de Babylone, fugite à Chaldæis.* Ah! le Seigneur a tant de choses

(1) *Jerem.* L. 8.

à vous dire ! Il faut qu'il vous fasse connoître ce qu'il est, et ce que vous êtes ; les bienfaits dont il vous a prévenus, et les péchés dont vous avez payé ses bienfaits ; ce que vous devez craindre de sa justice, et ce que vous pouvez espérer de sa miséricorde ; la nécessité de la pénitence, et le danger que vous courez à la différer. Il faut qu'il vous instruise sur la vanité du monde, sur l'importance du salut, sur la brièveté du temps, sur la durée de l'éternité, sur toutes les maximes de son Evangile. Sortez donc du milieu de Babylone, où tant d'affaires si peu intéressantes vous occupent, vous amusent, emportent tous vos soins et absorbent tout votre temps, pour ne plus vous occuper que de toutes ces capitales et importantes vérités.

Jésus-Christ son Fils ne vous a-t-il pas avertis que les affaires et les soins du monde, que les compagnies et les plaisirs du siècle, sont, à l'égard de sa parole, dans nos ames, ce que les épines sont, dans un champ, à l'égard du bon grain ; qu'elles l'étouffent et qu'elles le rendent inutile ? « Quittez donc » et les compagnies et les affaires si dissi- » pantes de cette vie, pour vaquer un peu » de temps à vous et à moi. *Vacate, et videte*

» *quoniam ego sum Deus.* (1) Vous reconnoî-
» trez bientôt qu'il y a un Dieu, et qu'il n'y
» en a point d'autre que moi. Retirez-vous,
» et voyez : *Vacate, et videte.* Point de
» milieu entre vous retirer, et périr. Du
» moment que vous serez retirés, et délivrés
» de l'embarras du monde, vous serez
» éclairés; vous verrez que je suis votre Dieu,
» que vous êtes l'ouvrage de mes mains,
» que j'ai tout pouvoir sur vous, et vous
» serez épouvantés de tout ce que vous avez
» fait et dit contre moi. Votre ame pleurera
» dans le secret de son orgueil et de ses
» foiblesses; vous vous en humilierez, vous
» m'en demanderez mille fois pardon, *Et*
» *mutaberis in virum alium* (2), et vous
» changerez en un autre homme. »

Je ne vous demande au reste, mes frères, pour tout cela que trois jours; est-ce trop vous demander? Ne trouverez-vous pas au contraire que je vous demande trop peu, et n'aurez-vous point de peine à croire que vous serez éclairés et que vous changerez au point que je viens de dire, dans un si court espace de temps? Venez, et j'ose vous répondre que ces trois jours suffiront pour vous faire des Saints. Dieu vous en fasse la grace!

(1) *Ps.* XLV. 11. (2) *I. Reg.* X. 6.

Tous les Saints l'ont faite, et ce n'est même que par-là communément qu'ils se sont convertis et sanctifiés.

Tous les Saints ont si bien compris les avantages et la nécessité de la retraite, qu'ils s'en sont presque tous servis, soit dans l'ancien Testament, soit dans le nouveau, comme d'un moyen très-efficace de conversion et de perfection que Dieu leur présentoit dans sa miséricorde.

Tout le monde sait l'ardeur et le zèle que le saint homme Tobie avoit pour la solitude et la retraite. Il avoit coutume, dit l'Ecriture, de fuir, en certain temps, toutes les compagnies des hommes, et de se retirer seul pour adorer le Seigneur : *Hic solus fugiebat consortia omnium, pergebat in Jerusalem, et ibi adorabat Dominum.* (1) Faites-en de même : fuyez le monde, séparez-vous des créatures, entrez en retraite, et là vous adorerez le Seigneur, vous réclamerez son secours, et vous ne tarderez pas de ressentir les effets de sa miséricorde.

Vous n'ignorez pas non plus les longues retraites d'Elie, d'Elisée, et de Moïse. C'est dans ces saintes retraites que ces saints Prophètes ont eu les plus intimes communications

(1) *Tob.* I. 5. 6.

avec Dieu ; c'est là qu'ils se sont enflammés d'un feu tout céleste pour la gloire de leur maître et pour le salut de son peuple. C'est là qu'ils ont puisé cette force, cette patience et ce courage qu'ils ont depuis fait paroître dans les persécutions qu'on a suscitées contre eux. Imitez leur exemple, et vous éprouverez les mêmes avantages.

Qui est-ce, dit saint Ambroise, qui a jamais plus fait, et qui s'est rendu plus utile par son travail et par ses négociations pour la république, que Moïse par son repos et par sa retraite de quarante jours. En quarante jours qu'il y fut, il reçut de la part de Dieu les graces les plus extraordinaires, soit pour lui, soit pour les autres ; il apprit l'art de gouverner les peuples, et toutes les lois qu'il devoit leur prescrire. Il y reçut ce merveilleux discernement, ce tempérament si rare de sévérité et de douceur, et toutes ces autres admirables vertus qu'il fit éclater ensuite, rendant la justice, soutenant l'innocence, punissant les crimes, réglant les différens, apaisant les troubles, conduisant, dit l'Ecriture, six cent mille hommes comme un berger auroit conduit un petit troupeau de brebis : *Perduxit eos tanquàm gregem in deserto.* (1) Excellent

(1) *Ps.* LXXVII. 52.

exemplé pour les magistrats, les juges, les officiers, et pour tous ceux qui sont chargés de la conduite d'un peuple, d'une ville, d'une famille, qui ont besoin que Dieu leur communique pour cela une partie de sa sagesse, de sa justice, de sa bonté, de sa force. Mais où peuvent-ils espérer de recevoir de plus abondantes communications de Dieu, que dans la retraite, comme fit Moïse? *Cujus majora negotia quàm Moysis otia, qui quadraginta diebus posito in monte totam legem complexus est*? Moïse ayant fait une retraite de quarante jours, messieurs, vous pouvez bien en faire une de trois. Vous n'avez pas plus d'affaires que ce grand homme, et vous pouvez vous assurer, sur son exemple, que votre charge n'en souffrira point; que pour le peu de temps que vous en interromprez l'exercice, vous apprendrez à la faire beaucoup mieux tout le reste de votre vie.

Sara, fille de Raguël, étoit une jeune femme qui avoit conservé son corps et son ame dans une parfaite pureté. Néanmoins elle ne laissa pas que d'être affligée par un démon qu'elle combattit long-temps inutilement, jusqu'à ce qu'elle s'avisa de se retirer dans la plus haute chambre de la maison, où elle demeura seule trois jours, sans manger, sans

boire, sans cesser de pleurer et de prier. A la fin de ces trois jours Dieu commença à l'écouter, mais il ne la délivra pas encore de son ennemi. Il lui envoya seulement l'ange Raphaël et le saint jeune homme Tobie, qui lui conseillèrent de se retirer encore trois autres jours, et de les passer en oraison. Elle le fit, et alors l'ange Raphaël se saisit d'Asmodée : c'étoit le nom de ce démon. Il l'entraîna dans un désert de la haute Egypte ; là, il le lia et l'attacha de telle sorte qu'il lui ôta le pouvoir de retourner jamais dans la maison de Sara, qui se vit ainsi délivrée de ce terrible hôte, par six jours de retraite. Ah ! combien de femmes et de filles, dans cet auditoire, obsédées non pas d'un démon, mais de plusieurs, qui les font pécher tous les jours ! C'est dans la retraite, mes chères sœurs, que ces démons seront chassés et bannis de vos cœurs, et que vos bons Anges auront soin de les lier et de les enchaîner, afin qu'ils ne retournent plus dans la demeure qu'ils avoient occupée, parce que Dieu doit l'habiter.

Judith étoit une dame de grande qualité ; elle étoit veuve, elle étoit encore jeune et d'une rare beauté. Elle étoit riche, elle avoit de l'esprit. Sa réputation étoit si bien établie,

que personne ne parloit d'elle qu'avec estime. Il étoit difficile qu'ayant tant d'agrémens pour le monde, le monde n'en eût pas beaucoup pour elle. Aussi comprit-elle bientôt que c'étoit un ennemi qu'il falloit fuir, et que toutes les belles qualités qu'elle avoit étoient des armes dont il pourroit bien se servir pour la perdre, si elle ne se cachoit. Que fit-elle? Elle prit la résolution de ne jamais voir le monde que le moins qu'elle pourroit. Elle fit faire au haut de sa maison une chambre retirée pour lui servir de retraite. Elle s'y enferma, elle y demeura presque toute sa vie avec les filles qui la servoient, faisant de longues prières, vacant à la méditation, portant le cilice, et jeûnant presque tous les jours; et ce fut aussi dans cette solitude, qu'elle vainquit le monde par le constant mépris qu'elle en fit; qu'elle se vainquit elle-même par sa mortification continuelle, et qu'elle apprit à vaincre le démon, figuré par Holopherne, à qui elle coupa la tête, après s'être préparée à cette action par une retraite encore plus extraordinaire. Voilà, mesdames, les victoires que vous remporterez comme Judith, si son exemple est capable de vous engager et de vous entraîner dans la retraite. Ah! je ne vous demande pas

une retraite de toute votre vie, mais de trois jours. Je ne vous demande pas que vous portiez le cilice, ni que vous jeûniez pendant tout ce temps-là, comme faisoit Judith, mais que vous y veniez assidument et dans un désir sincère de vous convertir; et je vous déclare, qu'avec la grace de Dieu, vous vaincrez le monde, et que vous vous en désabuserez pour toujours; que vous vous vaincrez vous-mêmes, et que vous renoncerez à vos passions; que vous vaincrez le démon, et que vous remporterez sur lui le plus beau triomphe.

Esther, toute reine et toute vertueuse qu'elle étoit, n'osoit parler dans une occasion où l'honneur et la charité ne lui permettoient pas de se taire. Une lâche crainte la retint long-temps; et quoi que Mardochée, son oncle, lui pût ordonner, quoique la faveur du roi Assuérus lui donnât, ce semble, tout pouvoir, quoiqu'elle vît tout son peuple prêt à être massacré, elle n'eut le courage de se vaincre et d'oser faire une démarche contraire aux usages de la cour, qu'après qu'elle eut fait trois jours et trois nuits de retraite, et qu'elle les eut passés en prières et en jeûnes. Mais à peine eut-elle fait ces saints exercices, que rien ne put l'arrêter, qu'elle parla har-

diment, que Dieu bénit son entreprise, et qu'elle sauva tout son peuple. Faites la retraite, mesdames, et vous y puiserez sûrement toutes les graces nécessaires pour réussir dans tout ce que vous entreprendrez pour la gloire de Dieu ; et si ce n'est pas toujours pour le salut des autres, ce sera toujours au moins pour vous sauver vous-mêmes.

Quand Magdelène voulut se convertir, elle quitta d'abord les compagnies, les assemblées, les divertissemens, les ajustemens du monde ; elle auroit dès lors quitté le monde même, mais le Fils de Dieu y étoit, et elle crut devoir profiter des instructions et des exemples de ce divin Maître, tant qu'il y demeureroit. Mais à peine fut-il monté au Ciel, qu'elle se retira aussitôt, et s'en alla passer le reste de sa vie dans la solitude et dans la retraite. En un mot, la retraite a toujours été en usage parmi les dames qui ont un peu de religion ; presque toutes les Saintes de l'ancien et du nouveau Testament s'en sont servies, et y ont trouvé leur sûreté et leur force contre l'enfer, contre le monde, contre elles-mêmes, contre tous les ennemis de leur salut.

La retraite de saint Jean-Baptiste dura toute

sa vie. Il n'en sortit jamais qu'une fois ; il n'en sortit même cette fois-là que pour aller chercher le martyre : et lorsqu'il fut pris et fait prisonnier, il trouva encore le moyen de faire de sa prison une espèce de retraite, où il apprit et médita les œuvres de Jésus-Christ.

Tous les apôtres ont vaqué à ce saint exercice. Saint Pierre ne pleura ses péchés qu'après qu'il se fut retiré de la foule et de l'assemblée des Juifs. *Egressus foràs, flevit.* (1) Si vous ne vous retirez comme lui, vous ne pleurerez jamais comme il faut les vôtres.

Le changement de saint Paul fut prodigieux : il devint, d'un pécheur, un saint ; et d'un persécuteur, un apôtre ; mais ce ne fut qu'après avoir fait, à Damas, par l'ordre de Jésus-Christ même, sous la conduite d'Ananias, une retraite de quelques jours, qu'il passa en prières et en jeûnes. Si vous ne faites une retraite à peu près semblable, vous ne changerez jamais.

Saint Jean l'évangéliste considéra son bannissement comme un coup de la Providence. Il se retira dans l'île de Patmos où il avoit été relégué, et l'Apocalypse nous apprend les

(1) *Matth.* XXVI. 75.

grandes communications qu'il eut avec Dieu, durant les retraites qu'il fit dans cette île. Tous les Saints qui sont venus depuis, ont eu le même esprit de retraite; et non-seulement les auteurs de la vie monastique, comme saint Antoine, saint Benoît, saint Bruno, mais les fondateurs des Ordres religieux qui sont engagés dans les travaux de la vie apostolique, comme saint Dominique, saint Ignace, ont extrêmement recommandé la retraite à leurs inférieurs; ils leur en ont donné des règles expresses; ils l'ont aimée et pratiquée eux-mêmes, et ils en ont plus fait qu'ils n'en ont ordonné aux autres. Nous voyons même qu'il n'est point de bon Religieux dans le cloître, ni de bon Prêtre dans le sacerdoce, ni de bon Chrétien dans le monde, qui ne soit exact à faire sa retraite chaque année, et qui n'en retire de très-grands avantages.

Il est donc vrai que la retraite est aussi bien pour les Saints que pour les Pécheurs : elle est pour tous ; tout le monde y est appelé sans distinction. Que les uns et les autres y viennent donc : que les Pécheurs y viennent pour examiner et pleurer leurs péchés; que les Saints y viennent pour contempler et louer le Seigneur, et recueillir de sa main

de nouveaux bienfaits. Que les Pécheurs y viennent pour se réconcilier avec le Seigneur; que les Saints y viennent pous y croître en sainteté et en grace. Ah! qui est-ce qui oseroit se dispenser d'un exercice que Jésus-Christ même a aimé, qu'il a consacré et sanctifié par son exemple, afin qu'il nous sanctifiât!

Vous le savez, mes frères, le Fils de Dieu, auquel le monde ne pouvoit être dangereux, et qui étant envoyé pour instruire les hommes, devoit nécessairement se montrer et converser avec eux, a passé néanmoins dans la retraite les trente premières années de sa vie, et n'en ayant plus que trois à donner à la prédication et à l'instruction du monde, il fit encore, avant que de s'y engager, une retraite régulière sur le Thabor, où il passa quarante jours et quarante nuits dans une solitude affreuse, sans boire, sans manger, sans reposer, sans parler à personne qu'à Dieu son Père, joignant une mortification continuelle à une continuelle oraison. Durant ses trois dernières années, au fort de ses travaux évangéliques, il s'échappoit encore souvent de la foule et du monde, pour se retirer sur les montagnes et dans les déserts, et pour y vaquer plus

particulièrement à la contemplation et à la prière. Ce divin Sauveur, ce grand Dieu, ce Dieu de toute sainteté avoit-il besoin de tant de retraites, et n'en ayant point besoin pour lui-même, pouvoit-il faire davantage pour faire comprendre à tous les Chrétiens qu'ils ont un fort grand besoin de la retraite, qu'ils la doivent aimer, et qu'ils s'y doivent porter autant qu'ils peuvent, s'ils veulent opérer leur salut, conserver la pureté de leur ame, et acquérir la sainteté à laquelle il les appelle ?

D'autant mieux que ça été toujours particulièrement la retraite que Jésus-Christ a choisie pour faire éclater sa puissance, sa bonté, sa miséricorde.

Si on lui présente un sourd et muet, un aveugle, pour les guérir, il les tire de la foule, il les mène à l'écart, et là il leur rend l'ouïe et la vue.

S'il veut donner à ses apôtres une preuve éclatante de sa divinité, et leur faire éprouver un avant-goût des délices éternelles, il les conduit sur le Thabor : là il se transfigure en leur présence ; ses habits deviennent plus blancs que la neige ; il sort de tout son adorable corps des rayons de gloire si brillans que ses disciples en sont éblouis ; une voix

du Ciel se fait entendre.... Où s'opèrent tous ces prodiges? dans la retraite.

Enfin, s'il envoie son Saint-Esprit à ses apôtres, en forme de langues de feu et au milieu d'un vent très-impétueux, c'est dans la retraite qu'ils vont, par son ordre, dans le Cénacle; ils y demeurent dix jours de suite, priant continuellement, gardant un même esprit, une même règle, un même ordre du jour, et faisant tous ensemble les mêmes exercices de piété : *Omnes erant perseverantes unanimiter in oratione.* (1) Mais quelle fut l'issue de leur retraite? ils y reçurent le Saint-Esprit, et avec le Saint-Esprit, une ferveur incroyable des lumières surprenantes, un zèle enflammé, une force, un courage héroïque.

Avant leur retraite, c'étoient de pauvres ignorans, sans étude, sans talens, sans lettres: après leur retraite, ils allèrent instruire tout l'univers des plus sublimes vérités de la religion, et faire part à tous les hommes des connoissances qu'ils avoient puisées dans ce saint exercice. Avant leur retraite, c'étoient des hommes tout imparfaits et tout défectueux : après leur retraite, ce furent des hommes divins, des modèles de perfection et de sainteté. Avant leur retraite, c'étoient

(1) *Act.* I. 14.

des hommes froids et glacés : après leur retraite, et au moment qu'ils aperçurent sur leurs têtes ces merveilleuses langues de feu, dit saint Grégoire, ils sentirent dans leur cœur le feu du très-ardent amour de Dieu; et ce feu les embrasa de telle sorte, qu'ils sortirent aussitôt pour en embraser tout le monde. Avant leur retraite, c'étoient des hommes lâches et timides, qui s'enfuirent quand ils virent leur Maître arrêté par ses ennemis, qui l'abandonnèrent durant sa Passion, qui demeurèrent cachés, après qu'il fut mort, sans oser se montrer. Pas un n'eut le cœur, ni avant ni après sa mort, de se déclarer pour lui, ou de dire seulement un mot pour le justifier. Après sa résurrection même, qui devoit leur relever le courage, ils demeurèrent aussi lâches et aussi timides qu'auparavant. Mais après leur retraite, dit saint Bernard, ils ne pensèrent plus ni à fuir, ni à se cacher, ni à se taire, ni à dissimuler. Ils commencèrent à prêcher hautement la divinité de celui dont peu auparavant ils n'avoient osé défendre l'innocence. Ils ne craignent ni chaînes, ni supplices, ni mort. Ils le prêchent devant les rois et devant les peuples, sans rien craindre; et saint Pierre, que la voix d'une foible servante avoit fait

trembler, parut ensuite intrépide devant les tyrans les plus cruels.

Ah! jugez de là, mes frères, ce que vous pouvez attendre d'une retraite parmi nous....

Je prie Dieu qu'il vous y attire, et que, quand vous y serez, il vous fasse des grâces semblables à celles qu'il fit à ses Apôtres. Oui, j'ai cette confiance en Dieu, que nous verrons, à l'occasion de cette sainte retraite, les mêmes prodiges s'opérer parmi vous.

. . . . . .

FRAGMENS

D'UN DISCOURS

POUR

L'OUVERTURE DE LA RETRAITE.

Il est constant et indubitable, selon la parole de l'apôtre, que Dieu désire avec sincérité votre salut : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* (1) C'est un roi plein de bonté, dit saint Pierre, qui aime tendrement tous ses sujets, et qui ne peut souffrir qu'aucun d'entre eux périsse : *Neminem vult perire.* (2) C'est un père tendre et compatissant, dit l'Evangile, qui prévient par ses caresses un fils prodigue et libertin, dont il a cependant tout le sujet de se plaindre. Enfin, c'est un pasteur charitable, qui s'épuise à chercher sa brebis égarée, et qui la rappelle sans cesse. L'entendez-vous, mes frères, l'entendez-vous ce Dieu de miséricorde, ce souverain [illegible] des ames ? il vous invite [illegible]

(1) *I. Thess.* [illegible]

vous crie sans cesse, par son Prophète, de quitter vos voies toutes corrompues, et de retourner à lui par la pénitence: *Convertimini à viis vestris pessimis.* (1) Hélas, pauvres pécheurs! s'écrie-t-il dans des transports de compassion et de tendresse, pourquoi voulez-vous vous perdre et vous damner? pourquoi voulez-vous ainsi mourir d'une mort éternelle? *Quare moriemini domus Israel?* Je ne demande pas votre mort, mais votre vie; je ne demande pas votre perte, mais votre salut. *Quare moriemini?* Pourquoi ne voulez-vous pas répondre à mes désirs? Craignez-vous, comme Caïn, craignez-vous de ne recevoir pas le pardon de vos crimes? Mais vous devez vous souvenir que j'ai donné mon Fils, et que mon Fils a donné sa vie pour vous le mériter.

Ici, mes frères, il se présente à mes yeux un spectacle bien touchant. Venez, chrétiens, venez avec moi jusqu'au Calvaire, et vous en serez témoins. Venez voir Jésus-Christ, votre Créateur, votre Roi, votre Dieu. Clo[illegible] croix, dépouillé de [illegible], al[illegible], couronné [illegible]épines, [illegible], couv[illegible]g et [illegible] expir[illegible] des

plus affreux tourmens. Grand Dieu, souverain maître du monde, divin Sauveur, pourquoi tant d'horribles supplices ? pourquoi cette croix dressée ? pourquoi tant de sang répandu ? D'où vient donc une mort si cruelle et si barbare ? Ah! mes enfans, mes chers enfans, nous répond ce divin Maître du haut de sa croix, c'est pour votre salut, pour le salut de vos ames. Voilà jusqu'à quel point je les aime. Je les estime, jusqu'à perdre la vie pour elles : *Sic Jesus dilexit mundum.* (1) De cette sainte mort, mes frères, comme d'une source abondante de grace, combien de faveurs surnaturelles et de graces intérieures n'ont-elles pas découlé sur nous ? Combien encore de moyens de salut également efficaces et abondans, cette mort précieuse ne nous a-t-elle pas mérités ? la prière, qui est toute-puissante auprès de Dieu, qui désarme sa colère, et qui nous ouvre tous les trésors du Ciel ; la divine parole qui nous conduit à la gloire en nous portant à la fuite du mal et à la pratique du bien ; les sacremens, qui sont comme autant de canaux sacrés par où Dieu fait couler sur nous ses plus tendres bénédictions ; la foi, enfin, qui nous fait vivre et mourir dans le sein de l'Eglise, hors

(1) *Joan.* III. 16.

de laquelle il n'y a que réprobation et qu'enfer. Voilà, mes frères, voilà sans doute des marques évidentes que Dieu désire ardemment de nous sauver. Mais en voulez-vous encore une preuve bien consolante et bien incontestable? c'est la retraite qu'il nous inspire de vous donner aujourd'hui. O sainte, ô heureuse retraite, que Dieu a choisie pour la conversion de toute cette ville, et pour lui marquer par là une tendresse infinie! Serez-vous, mes frères, serez-vous assez heureux et assez dociles que d'en profiter? Ne continuerez-vous pas encore vos ingratitudes et vos résistances envers un Dieu qui a tant de bonté pour vous? Ecoutez un moment ce qu'il dit à Jérusalem, et prenez-le pour vous-mêmes : Jérusalem, s'écrie ce Dieu tendre et bon, malheureuse Jérusalem, ville ingrate et perfide, combien de fois n'ai-je pas voulu te mettre sous les ailes de ma protection par le ministère de mes prophètes! mais tu as toujours résisté à mes bontés et à mes caresses. Cependant, malgré tes résistances et tes ingratitudes énormes, je t'aime encore; et la preuve que je t'en donne, c'est la visite que je te fais en ce jour : *Quoties volui!*..... (1) Ne vous semble-t-il pas l'entendre aujourd'hui ce Dieu d'a-

(1) *Matth.* XXIII. 37.

pas cependant accordée. Oh ! mes frères ; qu'il faut bien que Dieu vous aime, puisqu'il vous donne si libéralement ce qu'il refuse à tant d'autres. Grace puissante ; si puissante ; que les ames les plus rebelles et les cœurs les plus endurcis n'y résistent presque jamais. Que de pécheurs touchés et convertis dans un temps de retraite ! De là l'on voit les cabarets fermés, les églises fréquentées ; les assemblées de jeu proscrites, les danses et les fréquentations abolies ; de là l'impudique devient chaste, l'ivrogne sobre et tempérant ; le voleur restitue, le vindicatif pardonne ; il ne se parle plus de procès ni de querelles.... De là les juremens, le blasphème, le faux témoignage, le mensonge, la médisance, le sacrilége, l'impiété, le scandale, tout cela finit, tout change de face ; en un mot, le péché cesse, et votre grace, ô mon Dieu, triomphe dans tous les cœurs. Je n'en suis point surpris, mes frères, jamais elle ne fut plus abondante que dans les retraites. Partout ailleurs Dieu distribue ses faveurs avec poids et mesure ; mais dans les retraites, c'est avec la dernière profusion, graces aux prières, aux instructions et aux méditations qui se font le matin ; graces aux chapelets, aux lectures spirituelles, aux considérations et aux

exhortations qui se font le soir ; graces aux messes qui se disent et aux bénédictions du saint Sacrement qui se donnent chaque jour. En un mot, point d'exercice de la retraite, pour petit qu'il soit, où il n'y ait quelque grace attachée : en sorte qu'on peut dire que cette retraite sera pour vous, selon l'expression de l'Evangile, une mesure de grace, non-seulement bonne, non-seulement remplie et entassée, mais surabondante, et qui débordera de toute part.

Mais dans quel temps cette précieuse grace vous est-elle accordée ? dans le temps que vous n'y pensiez pas, que vous ne pensiez au contraire qu'au jeu, qu'à la débauche, qu'au plaisir, pour ne pas dire qu'à votre damnation éternelle ; dans le temps que vous ne la désiriezpas : car enfin, où sont les démarches que vous avez faites, les larmes que vous avez versées, et les vœux que vous avez formés pour l'obtenir ? dans le temps que vous ne la méritiez pas, que vous vous en rendiez même très-indignes par vos exécrables péchés, que vous irritiez la colère du Seigneur, que sa foudre étoit prête à tomber sur vos têtes, et que l'enfer s'alloit peut-être ouvrir sous vos pieds pour vous punir. Dans ce temps-là votre Dieu n'a sur vous que des

pensées de miséricorde ; il vous appelle à la retraite pour vous retirer de vos égaremens, et pour vous préserver des épouvantables malheurs qui vous menacent. Ah ! mes frères, dites après cela que Dieu ne désire pas votre salut, et qu'il ne le désire pas ardemment. O Ciel ! quelle incrédulité ! quelle ingratitude ! ou plutôt, quelle horreur ! quel blasphème ! Mon cher époux, disoit la mère de Samson à son mari, pour le rassurer dans sa crainte, si Dieu nous eût voulu faire mourir, il ne nous auroit point fait tant de graces : *Si Dominus nos vellet occidere, non ostendisset nobis hæc omnia.* (1) J'en dis de même à votre égard, mes frères ; si Dieu vous eût voulu perdre, il n'auroit point fait tant de choses pour vous sauver.

. . . . . .

Frappés, effrayés, et alarmés au son de cette voix puissante et terrible, vous ouvrirez enfin les yeux sur vos désordres, vous en gémirez, vous les pleurerez amèrement. Quelle joie pour le Ciel ! quelle horreur pour l'enfer ! Quelle douce consolation pour vous, ministres de Jésus-Christ, de voir revenir à Dieu des milliers de pécheurs qui s'en étoient écartés, et de voir tant de pauvres

(1) *Judic.* XIII. 23.

enfans prodigues se jeter entre vos bras et se prosterner à vos pieds pour vous confesser leurs crimes avec douleur, et pour vous prier de les réconcilier avec leur Père céleste! Oui, mes frères, ce sont les merveilles que nous nous flattons de voir, et les consolations que nous espérons de goûter. Telle sera la force et le pouvoir de notre retraite, si vous y apportez les dispositions nécessaires, mais particulièrement un désir très-sincère de votre salut. C'est ce que je m'en vais vous expliquer en peu de mots.

Je dis, mes frères, que vous devez désirer votre salut, et que vous devez le désirer efficacement. Car enfin, il n'est rien au monde qui soit plus digne de votre application et de vos soins. Pourquoi? parce qu'il ne s'agit de rien moins pour vous que d'une éternité de tourmens ou d'une éternité de gloire: il s'agit d'éviter un enfer. Ah! mes frères, le comprenez-vous ce que c'est que l'enfer? Etre privé de Dieu, ne le voir, ne l'aimer jamais, le haïr, le maudire toujours; être plongé et abîmé tout vif dans un étang de feu et de soufre, où il n'y a que pleurs et que grincemens de dents, et où l'on est accablé de toutes sortes de maux pendant toute une éternité: voilà l'enfer. Chrétien, voilà votre partage, si vous ne

pensez sérieusement à votre salut. Mais si, au contraire vous le désirez et vous y travaillez efficacement, ah ! réjouissez-vous, le Ciel sera votre récompense. Là un Chrétien voit Dieu face à face, il l'aime sans tiédeur, il le possède sans réserve, il le glorifie sans interruption. Là un Chrétien est comblé de bénédictions, transporté de joie, enivré de délices; il jouit d'une gloire immortelle, d'un repos parfait, d'un souverain bonheur. Est-il rien, mes frères, qui doive exciter davantage votre ardeur et votre zèle ?

Mais quels efforts demandons-nous de vous dans ce temps de retraite, pour nous prouver que le désir que vous avez de votre salut est très-ardent et très-sincère ? Je les réduis à trois, qui sont la prière, l'assiduité à tous nos exercices, et la rupture de vos mauvaises habitudes.

En premier lieu, la prière : c'est à quoi, mes frères, je vous exhorte de tout mon cœur pendant tout ce saint temps. Car vous devez être persuadés que les exhortations les plus fortes et les méditations les plus touchantes ne feront aucune impression sur vos cœurs, si Dieu ne les amollit et ne les rend dociles par sa grace. Nous pouvons bien, disoit saint Augustin à ses auditeurs, conjurer,

avertir, crier, tonner, foudroyer en chaire par le bruit de nos voix : *Admonere possumus per strepitum vocis nostræ ;* mais tout cela sera fort inutile, si Dieu ne parle lui-même à vos cœurs et ne touche intérieurement vos ames : *Si non sit qui doceat intus, inanis fit strepitus noster.* Priez donc, mes frères, le soir, le matin, la nuit, le jour, à l'église, à la maison ; priez sans cesse le Père des lumières et le Dieu de miséricorde, afin qu'il verse abondamment ses graces sur notre sainte retraite. Priez-le pour vous-même, disoit le même Docteur à son peuple, afin que son infinie bonté détourne de vous tout ce qui pourroit empêcher le fruit de sa divine parole. Priez-le pour nous, afin qu'il nous inspire des pensées et des mouvemens capables de vous toucher et de vous instruire. Ah ! nous ne manquerons pas de le prier à notre tour pour vous, de répandre des larmes en sa présence, et d'offrir le saint Sacrifice de la Messe chaque jour, pour vous attirer ses plus tendres bénédictions. Pourroit-il rien refuser à tant de prières ? Mais il ne faut pas se contenter de prier ; il faut être encore assidus à tous les exercices de la retraite.

Car enfin, mes frères, de quoi nous servi-

roit de vous instruire, s'il ne vous plaisoit pas de nous écouter et de profiter de nos instructions? Ne seroit-ce pas inutilement que nous vous apporterions le royaume de Dieu, comme parle l'Evangile, si vous ne vouliez pas le recevoir au milieu de vous? et tout cela ne serviroit-il pas à vous rendre plus criminels et plus inexcusables devant Dieu? Il faut donc être assidu, cela est essentiel; j'ose même dire que tout dépend de là. J'ai dit, à tous les exercices, parce que Dieu sans doute attachera à chacun de ces pieux exercices, des graces particulières pour nous, et que si vous n'êtes pas touchés des uns, vous le serez peut-être des autres. Mais les exercices se feront si matin! me répliquera cette dame, cette demoiselle délicate, ou plutôt sensuellement paresseuse; le moyen d'y aller sans prendre quelque rhume! Mais, ma chère sœur, car il n'y a que des femmes et des filles sensuelles et paresseuses qui me puissent faire de pareilles objections, puisqu'il faut vous répondre, avez-vous raisonné de la sorte quand il a été question de veiller une grosse partie de la nuit pour le bal, pour la débauche, ou pour le jeu? avez-vous craint pour lors d'exposer votre santé? Eh quoi! votre ame ne mérite-t-elle pas que vous sa-

crifiiez tout pour son salut ? Vous l'avez dit, Seigneur, et votre parole ne se vérifie que trop tous les jours, que les grands et les riches du siècle n'étoient pas propres pour votre royaume. Mais nous avons, diront d'autres gens du monde, des enfans à nourrir, des travaux et des semences qui pressent, des voyages à faire, des procès à terminer : toutes ces affaires sont incompatibles avec la retraite. Mais, mes chers frères, n'avez-vous pas aussi à semer pour le Ciel, à vider un terrible procès avec le démon, à vous préparer au grand voyage de l'éternité, à sauver vos ames ? Tout cela ne presse-t-il pas davantage que tout ce que vous m'alléguez, et pourrez-vous jamais mieux y travailler que dans la conjoncture présente ? Mais que nous apprendrez-vous que nous ne sachions déjà ? Ah ! mes frères, une infinité de choses que vous n'avez jamais bien pratiquées, et qui seront peut-être un jour le sujet de votre éternelle réprobation. Point de raison donc, point de prétexte qui vous excuse d'assister assidument à nos retraites ; c'est la deuxième disposition que nous exigeons de vous pour votre sanctification. Hélas ! vous n'avez jamais fait de retraite. Celle-ci sera peut-être la dernière que vous ferez de votre vie. Pourquoi ne pas profiter

d'une occasion si favorable et qui ne reviendra jamais plus pour vous.

La troisième enfin et la plus nécessaire, c'est la rupture de vos habitudes criminelles; c'est-à-dire, que vous devez travailler dès aujourd'hui même, dès ce moment, à quitter vos péchés, et à chasser de vos cœurs ces dieux étrangers qui y habitent, pour y faire régner uniquement la grace de Jésus-Christ. *Auferte deos alienos de medio vestri* (1), disoit le prophète Samuel aux Juifs, et c'est ce que je vous dis à vous-mêmes avec encore plus de raison, *et præparate corda vestra Deo.* (1) Impudiques, voulez-vous gagner la précieuse grace de la retraite, ôtez, ôtez de votre ame ce dieu de l'impureté qui y domine; éloignez de votre esprit ces criminelles pensées; bannissez de votre bouche tant de sales paroles; de votre cœur, tant d'inclinations déréglées; de votre maison et d'auprès de vous, cette fatale créature qui est pour vous une occasion de chute: *Auferte deos alienos.* Vindicatifs, voulez-vous avoir part à la grâce de la retraite, ôtez, ôtez de votre cœur ce dieu de la vengeance qui vous tyrannise peut-être depuis plusieurs années. Il faut voir dès aujourd'hui cet ennemi, lui rendre service, si

(1) *I. Reg.* VII. 3.

l'occasion se présente, lui demander pardon, s'il est nécessaire ; en un mot, il faut faire tous vos efforts pour que le soleil ne se couche point sur votre colère, comme dit l'Apôtre. *Auferte deos alienos de medio vestri.* Larrons, voulez-vous recevoir ces grâces abondantes que Dieu a attachées à nos saints exercices ? Ah ! il faut chasser de votre maison ce dieu du vol et du larcin que vous y entretenez depuis long-temps ; il faut vous désaisir au plutôt de ces papiers, de cet argent, de ces meubles, de ces biens que vous retenez injustement ; il faut enfin pleurer et réparer ces usures et ces injustices dont vous êtes coupables et dont tout le monde se plaint. *Auferte deos alienos de medio vestri.* Pécheurs et pécheresses, qui que vous soyez, convertissez-vous donc, et changez entièrement de vie ; qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous ni d'impureté, ni d'intempérance, ni de jurement, ni de médisance, ni de blasphème, ni de quelque désordre que ce soit. Voilà ce que Dieu demande de vous, si vous voulez recevoir l'abondance des graces qu'il vous destine pendant ce saint temps : *Et præparate corda vestra Deo.* Si vous êtes, mes frères, dans ces heureuses dispositions, ah ! fussiez-vous mille fois plus coupables que

vous n'êtes, fussiez-vous chargés des crimes les plus énormes, nous vous tendrons les bras avec plaisir, nous vous ouvrirons nos seins pour vous recevoir à la pénitence, pour vous soulager. Mais, au contraire, si vous résistez à nos voix, et que vous ne gagniez rien sur vous, nous vous défendrons d'approcher de la table sacrée, nous vous priverons de la participation de nos saints mystères, nous vous abandonnerons à votre sens réprouvé, nous vous livrerons enfin à la colère, à la vengeance et à la fureur de Dieu, qui éclatera, qui tombera bientôt sur vos têtes, qui vous réprouvera, qui vous écrasera dans les plus profonds abîmes de l'enfer. Grand Dieu! Grand Dieu! seroit-il bien possible que votre parole, qui a été la cause de la conversion de tant de peuples, fût le sujet de la perte et de la ruine de cette ville! Quoi! mes frères, toutes nos peines, nos sueurs, nos fatigues n'aboutiroient-elles donc qu'à vous rendre plus criminels et plus coupables? Quoi, cher peuple, ne serions-nous montés encore dans cette chaire sainte, que pour contribuer à la damnation éternelle de vos ames? Ah, mon Dieu! que cette pensée me trouble et m'afflige pour vous!

. . . . . .

O Jésus, charitable médecin de nos ames, voici de pauvres malades, des paralytiques et des lépreux, qui se présentent à vous pour obtenir leur guérison. Divin Sauveur, ayez pitié de nous. Nous sommes des aveugles, éclairez-nous; nous sommes sourds à votre parole, Seigneur, faites-nous entendre; nous sommes muets pour publier vos louanges et pour confesser nos crimes, Seigneur, ouvrez-nous la bouche; déliez nos langues, ô Jésus. Souverain juge des vivans et des morts, voici de misérables criminels qui vous demandent grace, pardon et miséricorde. Il est vrai, grand Dieu, nous avons mérité mille fois l'enfer. Mais enfin, vous nous avez assurés que d'abord que nous vous demanderions quelque grâce au nom de Jésus-Christ votre Fils, vous nous l'accorderiez. Hé bien, Dieu tout bon, nous osons vous sommer de votre parole : nous vous demandons aujourd'hui pardon et miséricorde pour tant d'horribles péchés que nous avons commis; nous vous demandons avec des larmes très-sincères, notre conversion. Ah! pécheur, demande ta conversion à Jésus, qui ne veut certainement pas ta mort éternelle. Demande-la-lui humblement et les mains jointes : *Converte nos, Deus*; Seigneur, convertissez-

nous. Pères et mères, demandez à Dieu la conversion de vos enfans, et ils ne vous donneront plus sujet de vous plaindre par leur débauche et leurs désobéissances. Vous, chers enfans, demandez à Dieu la même grace pour vos pauvres parens. Mari, vous vous plaignez de votre femme, priez Dieu qu'il la convertisse; et vous, épouses chrétiennes, rendez le même service à vos époux. Ames justes, demandez à Dieu qu'il vous conserve dans sa sainte crainte et dans son saint amour. Enfin, chrétiens et chrétiennes, adressez-vous à Dieu dans tous vos besoins; exposez-lui toutes vos nécessités et vos misères, demandez-lui tous les jours de votre vie une bonne mort, et, après une sainte mort, son royaume éternel que je vous souhaite, etc.

FRAGMENS
D'UN DISCOURS
SUR
L'IMPORTANCE ET LA NÉCESSITÉ DU SALUT.

Quelque peu régulier qu'on soit dans ses mœurs, on est toujours assez chrétien, ou du moins assez raisonnable, pour convenir que le salut éternel n'est pas une chose indifférente; que risquer son salut, c'est la plus insigne folie; et que, quoi qu'en dise le libertinage, nos premiers soins doivent être ceux de notre salut. *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur?* (1) « Que sert à » un homme de gagner tout le monde, s'il » perd son ame? » Que le libertin fasse tant qu'il voudra l'esprit fort, on le défie de ne pas sentir la vérité de cet oracle : Le salut est notre grand ouvrage. Qu'on ne réussisse point dans cet emploi, dans ce procès, dans cette entreprise, dans cet établissement, dans

(1) *Matth.* XVI. 16.

ce commerce, ce n'est pas un mal sans remède; et quand il seroit sans remède, pourvu qu'on réussisse dans le salut, il n'est rien de perdu, on est bien avantageusement dédommagé par ce succès : il n'y a que la perte de l'ame qui soit irréparable. Est-on damné, on l'est sans ressource, on l'est pour toujours. Nulle espérance, durant toute l'éternité, de voir finir, de voir même diminuer son désespoir et ses peines. Sera-ce une grande consolation, durant cette durée sans fin et sans écoulement, à cet homme d'esprit, à cet homme de qualité, à ce grand seigneur, à cet habile négociant, à cette femme mondaine, d'avoir figuré dans le monde, d'avoir primé, de s'y être fait admirer, d'y avoir amassé de grands biens, de s'y être fait une grande réputation, d'avoir su plaire; si on est damné, c'est-à-dire, si la plus honteuse, la plus ignominieuse confusion, si la plus affreuse indigence, si l'assemblage des supplices les plus cruels, si le désespoir le plus vif, si la rage sont leur triste apanage durant toute l'éternité ?

Ce ne sont point ici des terreurs paniques de dévotion, ni de ces pieuses déclamations d'une éloquence pathétique : rien n'est mieux fondé, rien n'est plus réel, rien n'est plus

vrai que toutes ces réflexions. Que le libertin s'étourdisse, que l'impie plaisante sottement; que l'esprit abruti doute, que l'irréligion vienne à bout d'étouffer les remords, cette vérité de la religion ne sauroit être ébranlée. Le ciel et la terre passeront, et cette vérité subsistera; elle subsistera, malgré toute la malignité du cœur humain, malgré toutes les erreurs de l'esprit, malgré tout le chagrin et le poison de l'amour-propre. Les passions, la dissipation, le tumulte du monde ont beau étourdir, la tête a beau tourner par le dérèglement du cœur, le libertinage a beau tenir la foi et la raison captives, cette vérité se fait jour à travers les plus épais brouillards. Quelque mondain, quelque libertin qu'on soit, il y a toujours des intervalles de raison et de bon sens durant lesquels on est chrétien, c'est-à-dire, qu'on voit, qu'on sent que l'affaire de notre salut éternel est proprement notre unique affaire, puisque c'est du bon ou du mauvais succès de cette affaire que dépend absolument notre bonheur ou notre malheur éternel.

Qu'on soit enivré de plaisirs, qu'on s'étourdisse tant qu'on voudra en fait de religion, que les embarras des affaires et le tumulte du monde nous distraisent; nous

avons tous un fond de christianisme dans l'ame, dit Tertullien, que tout l'esprit du monde et tous les dérèglemens du cœur humain ne sauroient anéantir : *Fecisti nos, Domine, ad te, et irrequietum est cor nostrum.* Oui, Seigneur, c'est uniquement pour vous que vous nous avez faits ; et quelque goût que nous trouvions dans les biens et les plaisirs de cette vie, nous sentons bien, par un fond d'inquiétude qui subsiste dans la prospérité la plus pleine, que vous faites seul notre félicité.

En effet, depuis plus de six mille ans que les hommes travaillent à se rendre heureux, aucun n'a pu trouver encore une joie pure, un repos plein et parfait, qui ait fixé tous ses désirs. Il demeure toujours un vide infini, que tous les plaisirs de cette vie, que tous les objets et les biens créés ne peuvent remplir. Ce n'est point pour eux que l'homme a été fait : il a une fin plus noble, qui seule peut le rendre heureux, et après laquelle le cœur soupire sans cesse, sans même qu'on y pense. Les biens créés n'ont été faits que pour l'homme, et l'homme n'a été créé que pour Dieu. La possession seule de ce Dieu fait toute sa béatitude ; et c'est cette possession, inamissible dans le Ciel, qu'on appelle,

qui est à proprement parler, et en quoi consiste le salut éternel.

Qu'un impie, qu'un homme sans religion ose dire, par un pur esprit de libertinage, que c'est ici un jargon de dévots : tant qu'il lui restera une étincelle de raison, il pensera autrement qu'il ne parle, et il sentira, malgré le chagrin d'un cœur corrompu et révolté, que Dieu seul est sa fin dernière ; et que si Dieu n'est pas son souverain bonheur, il sera son souverain malheur pendant toute l'éternité. Cette alternative est effroyable, et fait parfaitement sentir toute la nécessité qu'il y a de travailler à son salut.

Voilà de quoi tout homme sage doit convenir. Voilà une des vérités capitales de notre morale. C'est sur elle que porte toute l'économie et l'harmonie de la vie chrétienne. Le salut est donc notre importante affaire, et à proprement parler notre unique affaire, qui seule mérite toute notre application, qui seule demande toute notre application, et qui seule, pour ainsi dire, dépend de notre application.

Cependant regarde-t-on ainsi, dans le monde, le salut éternel comme la principale affaire ? la regarde-t-on même comme une affaire ? On peut en juger par le temps qu'on

met à y travailler, et par les soins qu'on apporte pour la faire réussir.

. . . . . .

Encore si votre malheur, en manquant l'affaire du salut, se bornoit à la perte de *ces* biens, je sais que ce seroit toujours une perte infinie, et que la plus cruelle peine des réprouvés sera de penser éternellement à ce qu'ils auront perdu. Mais de quels effroyables maux n'êtes-vous pas encore menacés ? maux innombrables par leur multitude, maux insupportables par leur rigueur, maux sans relâche par leur durée éternelle ! Ce sera dans ce centre de tous les maux, dans cet étang de feu et de soufre, dans ce lieu de tourmens, qui doit être votre partage si le Ciel n'est pas votre récompense, ce sera là, dis-je, que vous boirez, selon l'expression du Prophète, jusqu'à la lie de la fureur et de l'indignation de Dieu, sans que vous puissiez jamais l'épuiser : *Verumtamen fœx ejus non est exinanita ; bibent omnes peccatores terræ.* (1) Tout, en un mot, tout contribuera à votre supplice, dans ce lieu d'horreur et de misère. Le passé, source intarissable de regrets, vous déchirera ; le présent, accompagné de mille douleurs, vous

(1) *Ps.* LXXIV. 9.

accablera ; l'avenir, enfin, sans terme et sans ressource, vous désespèrera. Quel sort ! quel malheur ! quel affreux désespoir ! Ce sont là, mes frères, les suites nécessaires du salut négligé.

Ah ! cher auditeur, c'est donc entre deux éternités, pour ainsi dire, que vous marchez pendant le cours de cette vie mortelle : une bienheureuse, l'autre malheureuse. Le salut consiste dans le choix que vous avez à faire de l'une ou de l'autre, et dans les moyens que vous prendrez ou pour mériter celle-là, ou pour éviter celle-ci. Oui, disoit saint Ambroise, touché de ces réflexions, chaque fois que je me considère sur la terre, je me crois, hélas ! comme sur un grand chemin terminé par deux grands abîmes : une éternité de bonheur, une éternité de malheur. Il faut nécessairement, ajoutoit-il, que je tombe dans l'un de ces deux abîmes, dans l'une ou l'autre éternité : *In hanc vel in illam æternitatem cadam necesse est.* Heureuse éternité, si je sauve mon ame ; malheureuse éternité, si je viens à la perdre. Choix nécessaire ! Il n'y a point de milieu ni de détour : il faut choisir, il faut prendre un parti. La neutralité ne vous est point permise, comme dans tant d'autres affaires où vous

pouvez vous engager, mais où il vous est libre aussi de ne point entrer. Il faut se déterminer, il faut gagner, ou perdre. C'est une obligation indispensable pour vous : toute la vie ne vous est donnée que pour y penser. Un marchand peut demeurer tranquille dans le port, et ne pas s'exposer aux naufrages de la mer ; on peut, dans un procès, tellement accommoder ensemble les deux parties, qu'il n'y ait de part et d'autre ni dommage à souffrir, ni avantage à retirer ; on peut, dans une bataille, laisser le succès tellement incertain, qu'il n'y ait ni victorieux, ni vaincu : mais à l'égard du salut, à l'égard de l'ame, point d'accommodement; il faut être ou couronné dans le Ciel, ou réprouvé dans l'enfer. Heureux éternellement, si je la garde cette ame si chérie, et si je la préserve des piéges et de la fureur de l'ennemi qui cherche à me la ravir; mais malheureux éternellement, si elle m'est enlevée. Hélas ! je n'ai que celle-là, et, comme dit David, c'est mon unique. Après une perte de cette nature, je n'ai plus rien à espérer ni dans cette vie ni dans l'autre. Ah ! y a-t-il donc à délibérer, à balancer un seul instant ?

. . . . . .

Cela supposé, chrétiens, est-ce trop dire,

quand je dis que votre plus indispensable obligation est de travailler à l'important ouvrage de votre salut ? Ah ! bien loin d'en dire trop, je ne dis pas même encore tout ce qu'il faudroit dire ; je n'ai point de termes assez forts pour m'exprimer. Je ne puis vous le répéter assez souvent, ni assez hautement m'écrier, après Jésus-Christ : « Que sert à un » homme de gagner tout le monde, s'il perd » son ame : » *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ?*

Obligation indispensable. Puisqu'il ne s'agit de rien moins pour vous que du Paradis ou de l'enfer ; que d'acquérir ou de perdre le Ciel, et avec le Ciel la possession éternelle d'un bien infini ; que d'encourir ou d'éviter l'enfer, et avec l'enfer un malheur également infini et éternel : ah ! mes frères, le Ciel et l'enfer, tout cela vous est-il indifférent ? le Ciel ou l'enfer, tous les deux vous sont-ils égaux ? Etrange contradiction dans la conduite des hommes ! Tous les hommes disent qu'il faut se sauver : c'est un principe dont ils conviennent tous dans leurs paroles, et contre lequel ils se déclarent presque tous dans toutes leurs actions. On ne fait rien pour le salut, on fait tout le contraire

de ce qu'il faudroit faire pour se sauver. Considérez en effet la vie qu'ils mènent. Quelle conformité y remarquez-vous avec cette maxime qu'ils ont si souvent à la bouche, qu'il se faut sauver. En vérité, ces désirs insatiables qu'ils ont de s'enrichir aux dépens d'autrui, ces entreprises violentes qu'ils font de s'élever sur la ruine de leur voisin, ces emportemens furieux, ces haines irréconciliables, ces conversations licencieuses, ces passions infames auxquelles ils s'abandonnent, tout cela s'accorde-t-il avec ce qu'ils disent ?

Que faudroit-il faire pour notre salut, et que faisons-nous ? Que faudroit-il faire ? tout, sans doute, non-seulement à l'imitation du Sauveur, qui a tout sacrifié pour ce dessein, mais encore à l'exemple de tant de Saints, qui ont tout abandonné, tout entrepris, tout enduré, qui n'ont épargné ni biens, ni fatigues, ni pénitence, et qui, par les travaux qu'ils ont essuyés, par les combats qu'ils ont soutenus, et par les tourmens qu'ils ont soufferts, nous ont fait comprendre combien cette vie bienheureuse est digne de nos poursuites. Mais quelles démarches faisons-nous dans une route que ces grands hommes ont arrosée de leurs sueurs

et de leur sang? Ah! bien éloignés d'une si sage conduite, nous faisons tout ce qui peut contribuer à notre perte, et rien qui soit utile à notre salut; tout pour le monde, et rien pour l'éternité; tout pour acquérir du bien et pour tenir quelque rang sur la terre, rien pour mériter les solides honneurs et les véritables richesses; tout enfin pour contenter une passion, et rien pour mériter un bonheur éternel.

. . . . . .

Je ne prétends pas exiger de vous que vous abandonniez le soin de vos affaires temporelles, la conduite de votre famille, l'exercice de vos emplois, l'entretien de votre commerce : ces occupations, prises comme il faut, ne sont point incompatibles avec le soin de votre salut; ce sont souvent les moyens que la Providence nous a marqués pour arriver à cette fin. Ce que je vous demande, en vaquant à toutes ces choses, est que vous n'en fassiez point votre principale affaire, que vous ne vous y appliquiez point avec trop d'empressement, que vous ne les regardiez point comme votre fin, mais que vous ayez soin de les rapporter toutes à Dieu et à votre salut. Je vous dis ce que saint Bernard disoit au Pape Eugène, dans

le Livre de la Considération qu'il lui adresse :
« Je sais que l'éminence du rang que vous
» tenez dans l'Eglise, vous engage à un nom-
» bre infini d'affaires et d'occupations qui
» ne peuvent manquer de dissiper beaucoup
» votre esprit et de partager votre cœur ;
» mais mettez au nombre de vos affaires
» votre salut, et en prenant le soin de toute
» l'Eglise, ne vous oubliez pas vous-même. »

Obligation pressante. C'est dès ce moment même, mes frères, que vous devez mettre la main à l'œuvre : et cependant vous négligez, vous renvoyez, vous différez toujours d'un temps en un autre ; jamais vous n'êtes prêts à rien entreprendre pour votre salut. Vous comptez sur la grace, qui sûrement vous sera refusée ; vous comptez sur le temps, et vous ne faites point attention à cette voix terrible de l'Ange qui vous crie que bientôt il n'y aura plus de temps pour vous : *Et tempus non erit ampliùs.* (1) Vous comptez sur votre bonne volonté, et vous ne vous apercevez pas qu'elle devient toujours plus foible à mesure que vos criminelles habitudes se fortifient davantage. Vous comptez sur des secours plus abondans, tandis qu'ils seront certainement et moins abondans et

(1) *Apoc.* x. 6.

moins présens pour vous. Vous comptez enfin d'être, dans la suite du temps, plus libres, plus tranquilles, plus délivrés d'embarras, et plus propres à travailler à la sérieuse affaire de votre salut : ah ! mes frères, plus vous avancerez dans l'âge, et plus vous serez accablés d'occupations et d'affaires, et plus il se présentera d'obstacles à votre salut, qu'il ne vous sera pas possible de surmonter et de vaincre ; car qui sait ce que le temps n'amènera point ? C'est cependant sur de pareilles idées, que vous vous étourdissez tous les jours pour justifier vos retardemens, comptant toujours sur le futur, et jamais sur le présent ; tandis que c'est uniquement sur le présent qu'il faut établir le salut, selon l'oracle de saint Paul : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* (1) « Voici » maintenant le temps favorable, voici main- » tenant le jour du salut. » C'est dans l'état où Dieu nous a mis, dans l'âge où nous nous trouvons, dans ce point de fortune où nous sommes, que nous devons y travailler de toutes nos forces. Aujourd'hui, dit saint Paul, dans ce court espace de la vie que nous appelons Aujourd'hui : *Donec Hodiè cognominatur.* (2) Cet aujourd'hui, en effet, est à

(1) *II. Cor.* VI. 2. (2) *Hebr.* III. 13.

nous, ajoute saint Augustin, mais demain n'est point à nous, et ne nous appartient pas; et qui sait, mes frères, si ce demain ne sera point votre éternité ?

Obligation continuelle. Toute la vie ne vous est donnée que pour y penser, que pour y travailler, et Jésus-Christ n'a pas cru qu'il en fallût moins pour y réussir. Et cependant n'avons-nous pas la douleur de voir que chaque âge de la vie se fait une occupation particulière opposée au soin du salut ? La jeunesse s'occupe de ses plaisirs; l'âge sérieux, de ses affaires; la vieillesse, de ses infirmités. Dans le jeune âge, on dit : Il n'est pas encore temps de penser à mon salut; dans la force de l'âge, on dit : Je n'en ai pas le temps; dans le déclin de l'âge, on dit : Il n'en est plus temps. N'est-ce pas ainsi, mes frères, que vous avez raisonné mille fois ? ou, ce qui n'est pas moins déplorable, si de temps en temps vous avez paru vouloir y donner quelques soins, vous le savez, ce n'a été que foiblement, que lâchement, que superficiellement et qu'en partie; et bientôt il est arrivé, qu'après avoir pleuré vos péchés quelques jours, on a vu tarir vos larmes, et qu'après avoir mis la main à la charrue, vous vous êtes lassés, et vous avez tout abandonné,

tandis que le soin de votre salut, comme vous le savez, demande votre vie tout entière.

On peut et l'on doit même discontinuer toutes les autres occupations, soit pour délasser l'esprit, soit pour soulager le corps : mais celle-ci est d'une nature qui ne peut souffrir la moindre interruption. Les affaires de la vie se succèdent les unes aux autres, et l'incompatibilité qu'elles ont ensemble fait qu'on ne les peut entreprendre toutes à la fois : mais bien loin que celle-ci serve d'obstacle à nos emplois, elle contribue à leur perfection, elle leur imprime un caractère de dignité et de mérite qui les élève à un état surnaturel, et les rend dignes d'une récompense éternelle.

Obligation unique. Vous n'avez, mes frères, que cette seule obligation, que ce seul devoir à remplir dans la vie. Si vous faites votre salut, tout est fait pour vous : et cependant, appliqués à toute autre chose, vous ne pensez presque jamais à celle à laquelle il vous importe uniquement de penser et de travailler. Vous trouvez toujours du temps pour les occupations les plus indifférentes, et vous n'avez jamais de loisir pour celle qu'il vous importe uniquement de faire réussir. Vous êtes toujours dans le mouve-

ment, sans faire une démarche vers ce terme bienheureux qui seul doit vous occuper ; et ne songeant presque jamais à l'unique chose qui demande toute votre attention et toutes vos pensées, vous accablez vos esprits d'une infinité de soins inutiles. C'est là cependant cette unique affaire nécessaire dont parle l'Evangile. En comparaison, tout le reste n'est que de bienséance et de pur amusement. Oui, souvenez-vous-en bien : réussir, briller, vaincre, triompher, régner, conquérir, s'enrichir, s'agrandir, établir sa famille, sans y joindre le salut, c'est vanité, c'est inutilité, c'est folie.

Obligation personnelle. C'est vous en personne qui devez la remplir. Souvenez-vous qu'il s'agit ici du salut de votre ame ; et cependant, quel aveuglement ! ce n'est rien moins que vos propres affaires qui vous occupent : ce sont les affaires de vos enfans, de vos amis, de vos frères, peut-être de quelque inconnu qui recueillera, qui dissipera votre héritage. Mais ici c'est votre affaire, c'est l'affaire de votre ame, de cette ame immortelle qui n'a pas été faite pour jouir d'une félicité passagère, moins encore pour endurer d'éternels supplices dans l'enfer. Insensés que vous êtes ! jusqu'à quand igno-

perez-vous vos personnels et vos véritables intérêts? Eh quoi! disoit encore saint Bernard au Pape Eugène, qui avoit été son disciple: « O mon père et mon fils tout-à-la-fois, » est-il donc bien possible que vous ne » conserviez pas pour vous-même un peu » de ces soins que vous prenez pour le » gouvernement de tout l'univers? Ignorez-» vous que ce ne sont que des affaires étran-» gères pour vous, et que l'affaire qui vous » regarde en personne c'est la sanctification » de votre ame? et que si elle réussit mal, » toute la perte en sera pour vous, personne » ne la partagera avec vous. »

Dans les affaires avantageuses mais hasardeuses, on fait des sociétés, on cherche des gens qui nous assurent; on aime mieux avoir moins de profit, pourvu qu'on coure moins de hasards, et partager avec les autres le gain, pourvu qu'ils partagent avec nous la perte: mais en matière de salut, il n'y a ni sociétés ni assurances; il faut courir seul le hasard, tout le profit et toute la perte seront pour nous; en cette affaire chacun travaille pour son compte. Cet homme de bien, qui a tant de zèle pour votre salut, qui y a pris tant de peine, qui en a fait son affaire, aura part au gain, si elle réussit; mais non pas à la

perte, si elle ne réussit pas : ce qui fera même votre perte et votre condamnation sera son profit et son mérite.

Obligation difficile. Le salut a ses difficultés ! Et quelle est l'affaire de la vie qui n'ait ses difficultés et ses peines ? Si on veut faire sa fortune, si on veut s'avancer auprès des grands, que de contraintes, que de sujétions, que d'assiduités ne faut-il pas ? que de concurrens à écarter, que d'embûches à éviter, que de chagrins à dévorer ? N'en coûte-t-il rien pour s'avancer à l'armée, pour s'enrichir dans le négoce ? Quel homme ne sent pas les difficultés qui se trouvent dans sa profession et dans son emploi ? Que de veilles, que de sueurs, que de chagrins ! La peine en rebute-t-elle beaucoup ? A moins de vouloir passer pour insensé, qui s'avise de demeurer oisif, sous prétexte qu'il y a de la peine à s'appliquer à ses affaires ? et dans quel rang met-on dans le monde ceux qui prennent un si méchant parti ? N'y aura-t-il donc que l'affaire du salut, pour laquelle il ne sera pas permis d'être raisonnable, et dans laquelle on puisse manquer de conduite et de bon sens sans se décrier ? Quelle stupidité de vouloir que le plus excellent de tous les biens, et le seul qui peut rendre

l'homme heureux, s'acquît sans peine, tandis que les moindres avantages de cette vie mortelle et de peu de durée, ne s'achètent qu'à force de constance, de soin et de travail? Il faut qu'il vous en coûte, mes frères, pour réussir dans l'affaire importante de votre salut, pour conquérir ce royaume éternel, pour remporter cette couronne, pour posséder ce trésor inestimable. Ah! je vois les Saints, qui se condamnent aux larmes, aux jeûnes, à la pénitence, à la retraite; et je vous vois dans le péché, dans les plaisirs, dans les joies, dans l'indolence, dans l'oisiveté la plus criminelle pour tout ce qui intéresse votre éternité. Que dis-je! quand il s'agit pour vous d'une affaire qui regarde votre fortune temporelle, rien n'est épargné pour y réussir: mais s'agit-il de votre salut éternel, et de vous assujétir à certains devoirs indispensables, vous n'avez plus ni force, ni courage, ni activité, ni feu; le moindre obstacle vous arrête, les plus légères difficultés vous rebutent, comme s'il suffisoit de faire quelque léger essai, et que Dieu dût suppléer à tout le reste.

Voici pourquoi vous faites paroître si peu de vivacité pour la grande affaire de votre salut éternel: c'est que vous en accom-

plissez les devoirs sans plaisir et avec regret. Les plus légères obligations de la piété vous paroissent dures; tout ce que vous faites pour le Ciel vous gène, vous ennuie, vous déplaît. La prière captive trop vos esprits, la retraite vous jette dans l'ennui; les lectures saintes lassent d'abord l'attention, le commerce des gens de bien est languissant et n'a rien qui fasse plaisir, la loi des jeûnes altère le tempérament; en un mot, vous trouvez je ne sais quoi de triste dans la vertu et dans la pratique du salut, qui fait que vous n'en remplissez les obligations que comme des dettes odieuses qu'on paie de mauvaise grace, et seulement lorsqu'on s'y voit contraint.

Mais, quelle injustice, mes frères, d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption! Ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre cœur qui est déréglé: ce n'est pas le calice du Seigneur qu'il faut accuser d'amertume, dit saint Augustin, c'est votre goût qui est dépravé. Tout est amer à un palais malade. Corrigez vos penchans, et le joug vous paroîtra léger; rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux; haïssez le monde, et vous comprendrez à quel point la vertu est

aimable; en un mot, aimez Jésus-Christ, et vous sentirez parfaitement tout ce que je dis. Voyez si les justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété. Interrogez-les, demandez-leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuse : ils vous répondront que vous leur paroissez digne de compassion; qu'ils sont touchés de votre égarement et de vos peines, de vous voir tout souffrir pour un monde ou qui vous méprise, ou qui vous envie, ou qui ne peut vous rendre heureux, et courir après des plaisirs souvent plus insipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeroient pas leur tristesse prétendue contre toutes les félicités de la terre. La prière les console, la retraite les soutient, les lectures saintes les animent, les œuvres de piété répandent dans leur ame une onction sainte, et leurs jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs : tant que vous aimerez le monde, vous trouverez la vertu insupportable.

Autre raison de ce que vous accomplissez les devoirs de la piété du salut sans goût : c'est que vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement; vous

jeûnez, mais sans entrer dans un esprit de componction et de pénitence ; vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frère ; vous vous approchez des saints mystères, mais sans y apporter cette ferveur qui seule y fait trouver des douceurs ineffables ; vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence des sens et des passions ; sans quoi elle n'est plus qu'un triste ennui ; en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or, Jésus-Christ n'est pas divisé. Ce Simon le Cyrénéen, qui ne portoit qu'une partie de la Croix, en étoit accablé, et il falloit que les soldats lui fissent violence pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triste ministère : *Et angariaverunt ut tolleret crucem ejus*. (1) Il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante : plus on en retranche, plus elle devient pesante et onéreuse ; plus vous voulez l'adoucir, plus elle accable. D'où vient cela? C'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore. Or un cœur divisé et qui nourrit deux amours ne peut être, selon la parole de Jésus-Christ, qu'un

(1) *Matth.* XXVII. 32.

royaume et un théâtre plein de trouble et de désolation.

En voulez-vous une image naturelle tirée des Livres saints.

Rébecca, sur le point d'enfanter Jacob et Esaü, souffroit des douleurs mortelles, dit l'Ecriture ; les deux enfans se faisoient déjà la guerre dans son sein : *Et collidebantur in utero ejus parvuli ;* (1) et comme lassée de ses maux, elle demandoit au Seigneur sa mort ou sa délivrance. « Ne soyez point surprise, » lui dit la voix du Ciel, si vos douleurs sont » si extrêmes, et s'il vous en coûte tant pour » devenir mère ; c'est qu'il y a deux peuples » dans votre sein : » *Duæ gentes, duo populi sunt in utero tuo.* (2) Voilà votre histoire, mon cher auditeur. Vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jésus-Christ le nouvel homme dans votre cœur, pour opérer enfin le grand ouvrage de votre salut : c'est que vous portez au-dedans de vous deux peuples, pour ainsi dire, qui se font une guerre éternelle : *Duæ gentes.* Voilà la source de vos douleurs et de vos peines. Si l'amour de Jésus-Christ possédoit tout seul votre cœur, tout y seroit calme et paisible : mais

(1) *Gen.* XXV. 22. (2) *Gen.* XXV. 23.

vous y nourrissez encore des passions injuste
vous aimez le monde, les plaisirs, les di
tinctions de la fortune; vous ne pouvez sou
frir ceux qui vous effacent; votre cœur e
plein de jalousie, d'animosités, de désirs fi
voles, d'attachemens criminels : *Duæ gente*
Et de là vient que vos sacrifices étant tou
jours imparfaits, comme ceux de Caïn
sont toujours tristes et pénibles, comme l
siens.

Servez donc le Seigneur de tout vot
cœur, et vous le servirez avec alégresse
donnez-vous à lui sans réserve; embrasse
toutes les œuvres de salut sans distinctio
observez les justices de la loi avec plénitud
et elles répandront, dit le Prophète, de sain
et abondans plaisirs dans votre cœur : *Ju*
titiæ Domini rectæ, lætificantes corda. (1)

. . . . . .

Ce fut ainsi que raisonna la chaste Su
sanne, lorsqu'elle se vit attaquée de ces deu
vieillards qui voulurent la séduire, et qui
menaçoient de la faire périr si elle ne conse
toit à leur passion. Que ferai-je, dit-ell
[illegible] le cruel embarras où je suis ? quelq
[illegible] que je prenne, je ne puis éviter la mo
[illegible] il vaut mieux que je périsse par v

(1) Ps. XVIII. 9.

mains, que de pécher en la présence de mon Dieu, et de périr éternellement par l'arrêt de sa justice et de perdre à jamais mon ame. Ce fut ainsi que raisonna le généreux Eléazar, lorsque de faux amis le sollicitoient de manger des viandes défendues par la loi, et de se garantir par-là de la colère du Prince. Ah! répondit ce zélé défenseur de la religion de ses pères, en obéissant au Prince, en suivant le conseil que vous me donnez, je pourrois, pour le temps présent, me sauver du supplice où je suis condamné, et prolonger ma vie de quelques années; mais si j'évite la mort, je ne me sauverai pas des jugemens formidables du Tout-puissant; et qu'y a-t-il de si rigoureux que je ne doive endurer, plutôt que d'encourir sa haine, que de renoncer à ses promesses, et que de perdre éternellement mon ame, qui est la seule chose qu'il m'importe de sauver. C'est ainsi enfin que raisonnoit saint Paul, ce vase d'élection et ce docteur des nations. Il se représentoit tout ce qu'il y avoit de plus effrayant, de plus affligeant et de plus désolant; il supposoit que la tribulation vînt fondre sur lui de toute part; qu'il fût accablé d'ennuis, pressé de la faim, tourmenté de la soif, environné de périls, comblé de malheurs; qu'il

tous vos délais et toutes vos remises vous conduiront par le droit chemin en enfer. C'est ce que je prétens vous démontrer par les raisonnemens les plus solides et les plus convaincans, et par l'autorité de l'Ecriture, en vous faisant voir, dans la première partie de cette instruction, l'étrange illusion et l'état affreux de ceux qui diffèrent jusqu'à la vieillesse à se convertir; et dans la seconde, l'illusion encore plus étrange et l'état encore plus funeste de ceux qui diffèrent jusqu'à l'article de la mort leur pénitence et leur conversion. Voilà tout le partage de ce discours et le sujet de vos attentions. Parlez, Seigneur, à ces pécheurs indolens; j'ai besoin, pour les ébranler, de toute la force de votre voix, sans laquelle celle des hommes est fort inutile à ceux qui l'écoutent. Ne me refusez pas cette grâce; je vous la demande par l'entremise de Marie. *Ave.*

PREMIER POINT.

Vous dites, pécheurs, que vous voulez vous convertir; mais vous ajoutez en même temps, qu'une affaire de cette importance demande de sérieuses réflexions; que rompre brusquement avec le monde, c'est s'exposer au danger de faire pénitence de sa pénitence

même ; que souvent, pour n'avoir pas bien pris ses mesures, on retourne au siècle qu'on avoit quitté avec trop de précipitation ; qu'après tout, étant jeunes comme vous êtes, il n'y a rien qui vous presse si fort ; que le temps facilitera les choses, et qu'il viendra enfin un jour où vous renoncerez sans peine à vos plaisirs, et où vous vous donnerez tout de bon à Dieu. Vous le dites, mon cher frère, et flatté de ces spécieux prétextes, vous croyez pouvoir différer votre pénitence sans courir aucun risque : mais il faut avouer que vous êtes dans une étrange erreur et dans une illusion bien déplorable. Car enfin, pour peu qu'on veuille examiner un tel langage de près, une telle conduite, fut-il jamais rien de plus dangereux, rien de plus criminel, ni rien de plus funeste pour vous que ces sortes de remises et de délais ? Suivez-moi, je vous prie. C'est ce qui va faire toute l'économie et tout le plan de cette première partie. Délai dangereux, parce que vous ne parviendrez peut-être jamais au temps auquel vous fixez votre conversion. Délai criminel, parce que vous vous proposez de ne donner à Dieu que les restes d'une vie usée et corrompue. Délai funeste et pernicieux, parce que vous rendez évidemment par-là votre

conversion toujours plus difficile, pour ne pas dire moralement impossible. Reprenons tout ceci, et soyez attentifs.

Je dis, en premier lieu, qu'en différant votre conversion, vous vous mettez dans un très-grand danger de ne vous convertir jamais. Et pourquoi? parce que vous ne parviendrez peut-être jamais au temps auquel vous vous flattez de faire pénitence. Ecoutez saint Augustin raisonnant sur cette matière, et vous en serez convaincus. De tout ce qui a rapport à l'homme, dit ce grand Docteur, il n'est rien dont il ait plus de besoin, il n'est rien qui lui soit plus nécessaire pour l'accomplissement de ses desseins, que le temps à venir; mais il faut aussi convenir qu'il n'est rien qui dépende moins de lui. Et la raison qu'il en donne, c'est que tout y est incertain. Incertain s'il sera : qui peut le garantir? Incertain combien il durera : à qui Dieu l'a-t-il révélé? Incertain quelle issue il aura, bonne ou mauvaise, heureuse ou funeste, prévue ou imprévue. Tout cela n'est qu'obscurité, que mystère, que personne ne peut pénétrer; ce sont là tout autant d'abîmes : d'où il s'ensuit que c'est un aveuglement extrême de se le promettre, et une étrange présomption de s'en répondre. La consé-

quence est naturelle. Car enfin, s'assurer d'une chose tout-à-fait incertaine et qui n'est nullement en notre pouvoir, et sur cette assurance chimérique fonder ses prétentions, c'est ce que dans le monde on traite de folie, et l'on ne sauroit en juger autrement. Mais votre folie, pécheurs, est-elle moins déplorable, ou plutôt n'est-elle pas mille fois plus criminelle, lorsque vous appuyez sur un fondement aussi trompeur que l'est le temps à venir, non pas l'espérance de quelque intérêt temporel (vous savez bien pour lors prendre des précautions plus sûres,) mais l'affaire la plus essentielle que vous ayez dans la vie, qui est votre retour à Dieu, votre conversion, votre pénitence, votre salut, votre éternité. Ne dites donc plus, mon cher auditeur, Je me convertirai avec le temps, je changerai de vie, je romprai ce commerce, je pardonnerai cette injure, je renoncerai à cette débauche et à ces jeux; avec le temps je mettrai ordre à ma conscience, et je ferai pénitence. Non, ne le dites donc plus; car si vous ne vivez pas jusqu'à ce temps-là, il est constant que vous ne la ferez pas. Or, je vous demande, quelle assurance avez-vous que vous vivrez jusqu'au temps que vous vous promettez, et qu'avant ce temps quelque acci-

dent ne terminera pas votre vie, lorsque vous n'y penserez pas. Je suis jeune, dites-vous, j'ai de la vigueur et de la santé. Ah! chrétiens, mauvais garans d'une longue vie que la jeunesse et la santé! La mort épargna-t-elle jamais personne? Si elle est à la porte des vieillards, ne tend-elle pas aussi continuellement des piéges aux jeunes gens? Mille accidens imprévus ne peuvent-ils pas en un moment anéantir les plus belles espérances? et à tout bien considérer, n'en meurt-il pas toujours plus de jeunes que de vieux? Vous êtes jeune et vous avez de la santé : mais la jeunesse et la santé sont-elles à l'épreuve d'une apoplexie, d'un débordement d'humeurs, d'une fièvre qui porte tout d'un coup à la tête, trouble la raison, et jette dans le délire? Mais la jeunesse et la santé garantissent-elles d'une chute, d'une ruine, d'un incendie, d'un naufrage, d'un coup mortel qu'un lâche ennemi peut porter dans une trahison? Ah! si vous n'aviez jamais ouï parler de gens d'une florissante jeunesse et d'une vigoureuse santé emportés par quelqu'un de ces accidens, moins imprudemment vous vous flatteriez de n'y être pas plus exposés que les autres. Mais dites-moi, je vous prie, de quoi entend-on plus fré-

quemment parler dans le monde, que de ces genres de mort? Depuis un an, depuis six mois, combien en avez-vous ouï raconter, et de combien peut-être en avez-vous été les tristes témoins? Mais je veux que ces sortes de morts ne soient pas les plus communes: n'est-ce pas assez qu'elles soient fréquentes, pour vous faire craindre de mourir comme tant d'autres à la fleur de votre âge? et n'est-ce pas assez même qu'elles arrivent quelquefois, pour vous faire concevoir que tout ce que vous pouvez conclure de votre jeunesse et de votre santé, c'est que peut-être ce temps viendra auquel vous renvoyez votre conversion, mais que peut-être aussi il ne viendra pas. Ah! mon cher frère, s'écrie ici saint Chrysostôme, y pensez-vous, quand vous dites *peut-être* sur le sujet dont il s'agit? peut-être aurai-je le temps de me convertir, peut-être ne l'aurai-je pas; peut-être aurai-je le temps de faire mon salut, peut-être n'aurai-je pas le temps d'y travailler; peut-être irai-je dans le Ciel, peut-être tomberai-je dans l'enfer. O terrible et affreux *peut-être!* O effrayante alternative! O redoutable incertitude! C'est cependant sur cette redoutable incertitude, sur cette effrayante alternative, sur cet affreux *peut-être* que vous exposez votre salut éternel.

Comprenez-vous, mes frères, tout le péril de vos délais, et combien il est dangereux pour vous de différer plus long-temps votre conversion?

Mais quoi! me direz-vous, Dieu n'a-t-il pas promis par le plus solennel de tous les sermens, qu'en quelque jour que l'impie se convertisse et fasse pénitence, son impiété lui sera pardonnée? Sans doute, il l'a promis. Mais écoutez-moi, s'il vous plaît, un moment, pécheur. Le Seigneur, en promettant le pardon de nos péchés à notre pénitence et à notre repentir, a-t-il jamais promis à votre négligence et à vos retardemens le lendemain que vous vous promettez à vous-même pour obtenir ce pardon si nécessaire? Voilà ce que vous ne me prouverez jamais, et ce que je vous défie de me faire voir dans aucun endroit de l'Ecriture. Ah! je conviens bien avec vous, que si vous vous convertissez à Dieu, Dieu vous pardonnera: rien de plus sûr, puisqu'il y a engagé sa parole. Mais qu'il vous donne, quand vous voudrez, le temps, l'heure et le moment pour vous convertir, voilà ce qu'il n'a jamais promis; voilà aussi à quoi il n'a jamais prétendu s'engager. Et n'est-ce pas là ce qui rend votre pardon incertain, votre salut

si douteux, et ce qui met enfin votre éternité dans les plus grands risques et dans le plus effroyable danger? Mais je consens, pour un moment, que vous viviez aussi longtemps et même plus que vous ne vous le promettez: s'ensuit-il de là que ce temps auquel vous renvoyez votre pénitence, sera un temps de conversion et de pénitence pour vous? Ah! non, sans doute; car, mes frères, toute sorte de temps n'est point le temps de la pénitence. Il y a un temps de la vie, dit l'Ecriture, où l'on cherche Dieu, et où on le trouve; mais il en est un autre où on le cherche inutilement et sans jamais le trouver. Or, qui vous a dit, pécheurs, qui vous a révélé, que ces jours et ce temps auquel vous espérez de vous convertir, seront des jours favorables pour vous, un temps propre à trouver Dieu et à calmer sa colère? N'est-il pas plus probable, au contraire, et même beaucoup plus certain, qu'en punition de vos retardemens, vous ne le trouverez point ce Dieu propice, et que vous mourrez misérablement dans votre impénitence et dans votre péché? *Et in peccato vestro moriemini.* Tels sont, mes frères, les malheurs terribles auxquels vous vous exposez par vos remises et vos délais.

Vous voulez vous convertir, dites-vous;

quand la jeunesse sera passée, et que votre penchant au plaisir sera moins vif. Ah! mes frères, y pensez-vous? C'est-à-dire, que vous voulez vous convertir lorsque vous commencerez à être rebuté du monde, ou plutôt lorsque le monde sera rebuté de vous, que vous ne serez plus en état de goûter ses plaisirs, de jouir de ses richesses, ni d'aspirer à ses honneurs. C'est-à-dire, que vous voulez vous convertir lorsque les revers de la fortune et les disgraces de la vie vous y forceront, que l'hypocrisie même du siècle vous y portera, et que vous ne pourrez plus vous en défendre. Quel aveuglement! quelle illusion! mais quelle plus extravagante injure faite au Dieu de miséricorde et de toute bonté! Vous en particulier, sensuel et voluptueux, vous voulez vous convertir: mais quand? lorsque vous aurez passé les plus belles années de votre vie dans le jeu, dans la débauche, dans les habitudes les plus criminelles et les plus honteuses, que vous aurez contenté vos passions, que vous n'aurez rien refusé à vos sens, et que vous vous verrez [illegible] forcé, même selon le monde, de [illegible]er à votre libertinage et de conclure [illegible]orme. Vous, usurier, vous, injuste [illegible]r du bien d'autrui, vous voulez vous

convertir : mais quand ? lorsque vous vous serez enrichi, que vous aurez augmenté vos revenus aux dépens de tant de malheureux, que vous aurez entassé injustice sur injustice, que vous vous serez nourri, engraissé du sang de la veuve et de l'orphelin, et que charmé de vos grands biens, vous pourrez dire, avec le riche de l'Evangile : Mon ame, tu as beaucoup de biens amassés ; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère, et ne te mets plus en peine de rien. Vous, vindicatif, vous voulez vous convertir : mais quand ? lorsque vous aurez fait sentir à votre ennemi tous les traits de votre colère, que vous lui aurez donné mille chagrins et suscité mille procès, que vous aurez troublé son repos : en un mot, quand vous aurez poussé jusques au bout votre ressentiment et votre vengeance, c'est alors que vous parlerez de réconciliation et de paix. Vous, femmes et filles mondaines, vous voulez vous convertir : mais quand ? lorsque vous aurez cessé de plaire à ces amans insensés qui vous idolâtrent ; quand l'âge aura effacé ce qui vous les attachoit, quand le dégoût et l'horreur de vos personnes vengera Dieu, pour ainsi dire, du sacrilége encens qu'on vous aura prodigué et que vous aurez reçu avec tant de complaisance. Enfin, mes frères,

vous voulez vous convertir : mais quand ? ah ? lorsque vous ne pourrez plus faire autrement ; quand, par le nombre des années, vous ne serez plus maîtres de réparer le passé ni de travailler au présent ; quand la foiblesse de la nature servira de prétexte à vos chutes et de voile à votre impénitence ; enfin, quand vous n'aurez plus rien à offrir à Dieu, et que vous serez presque dans une impuissance absolue de faire quelque chose pour lui. Mais, pécheurs, y pensez-vous ? Encore une fois, comprenez-vous bien la grandeur de l'injure que vous faites par-là à votre Dieu, et l'indignité avec laquelle vous le traitez ? De tels projets de conversion conviennent-ils à des chrétiens qui n'ont pas encore tout-à-fait perdu la foi ? Est-ce là traiter Dieu en Dieu ? Ce Roi de gloire, ce Dieu de toute majesté, ce souverain Maître de l'univers à qui tout appartient, se contentera-t-il que vous lui donniez les restes du monde, et qu'après vous être lassés, pendant vos plus beaux jours, dans la voie de l'iniquité, vous veniez lui présenter, dans le déclin de l'âge, un cœur infecté de vices et de passions, un corps usé de débauche et d'impudicité, un esprit corrompu de mille fausses maximes, enfin une vie sensuelle et infame, une vie toute dissolue ?

Non, non : bien loin de s'en contenter, Retirez-vous, vous dira-t-il pour lors, et ne paroissez plus devant moi, pour me faire une offrande si indigne et si méprisable. *Solemnitates vestras odivit anima mea.* (1) Retirez-vous, car vos sacrifices me sont à charge : *Facta sunt mihi molesta.* Comme Roi des siècles et Monarque éternel, je voulois les prémices de votre vie, que vous m'avez si injustement refusées ; je voulois ces années de candeur et d'innocence, que vous avez si indignement flétries par toute sorte de vices, ces années de prospérité, qui furent pour vous des années de dissolution, ces années de santé, que vous avez consumées dans le libertinage ; je voulois cette jeunesse si propre pour la vertu, dont vous avez fait le scandale de tant d'ames ; je voulois cet âge mûr, qui s'est passé dans les intrigues de l'ambition la plus démesurée et les injustices les plus criantes ; je voulois enfin toute votre vie, et vous l'avez presque toute sacrifiée au monde, dans cette fausse assurance que ce seroit assez de m'en offrir quelque reste et quelque débris. Et moi je vous dis que ces oblations me sont odieuses, et qu'il est de ma gloire de les réprouver, et de vous ré-

(1) *Isai.* I. 14.

prouver vous-mêmes avec elles. *Solemnitates vestras odivit anima mea; facta sunt mihi molesta.* Ainsi parloit le Seigneur aux Juifs, et ainsi se comporte-t-il tous les jours à l'égard de tant de mondains, de tant de mondaines, après les délais criminels qu'ils ont apportés à leur conversion; délais d'autant plus criminels, qu'ils sont fondés pour l'ordinaire sur la bonté et sur la patience de Dieu à attendre les pécheurs à la pénitence. Car, ou vous croyez, mes frères, que Dieu vous pardonnera, en persistant toujours dans vos crimes, ou vous ne le croyez pas. De croire qu'il ne vous pardonnera pas, et continuer néanmoins à l'offenser, ce désespoir fait horreur, et je ne vous en crois pas capables. Vous vous flattez donc qu'il vous pardonnera, quoique vous n'interrompiez pas le cours de vos désordres. Or, je vous le demande, est-il une espérance plus vaine, une présomption plus criminelle, une malice plus marquée, de prendre occasion d'offenser ce Dieu de bonté, du même motif dont vous devriez vous servir pour l'aimer de tout votre cœur, et pour lui être fidèles? Quoi! pécher contre Dieu, parce que Dieu est bon; ne cesser point de l'outrager, parce qu'il ne cesse point de nous supporter; dire; Je ne veux pas en-

core changer de vie, parce que la miséricorde de Dieu n'est pas encore épuisée; je veux continuer dans mon désordre, parce qu'il est toujours dans la volonté de me sauver; n'est-ce pas là se moquer de lui, le combattre par ses propres armes, se servir de sa miséricorde contre lui-même, en un mot, lui faire le plus insigne de tous les affronts et le plus sanglant de tous les outrages?

Mais si ces délais sont si criminels et si injurieux à Dieu, ils n'en sont pas moins pernicieux ni moins funestes pour vous, puisque vous rendez par-là votre conversion toujours plus difficile, pour ne pas dire moralement impossible. Pour vous en convaincre, c'est à votre propre jugement que j'en appelle. Quand nous vous pressons de retourner à Dieu, et que par de fortes raisons nous vous sollicitons à vous convertir sans délai, que nous répondez-vous, pécheurs, pour justifier votre impénitence? Ah! mes frères, vous nous dites que vous ne vous sentez pas encore assez de force pour cela, ni de courage, mais qu'un jour vous surmonterez tous les obstacles qui vous arrêtent; qu'au reste, on ne peut arracher sitôt de son cœur des habitudes qui y ont jeté de si profondes racines, et vaincre des passions dont on s'est laissé maî-

triser si long-temps. Mais comprenez, s'il vous plaît, toute l'illusion de votre raisonnement, et comment vous aimez à vous contredire vous-mêmes. Quoi! mes frères, vous dit saint Augustin, de votre aveu même, vous êtes dès à présent trop foibles pour vous soutenir et pour pratiquer le bien, et vous espérez de vous soutenir et d'avoir plus de force pour vous relever après que vous vous serez toujours affoiblis davantage par de nouvelles chutes? Vous ne sauriez rompre encore, dites-vous, les liens qui vous attachent au monde, au péché, au crime, et vous les romprez mieux quand vous les aurez rendus presque indissolubles par tous vos lâches retardemens? Vous ne pouvez vaincre actuellement vos passions et vos vices, qui ne sont encore que comme de jeunes lionceaux, et vous vous flattez de leur résister plus puissamment quand ils seront devenus aussi forts que des lions invincibles? Maintenant vous n'êtes pas en état de combattre un petit nombre d'ennemis, qui ne font que de naître, encore foibles, et vous vous persuadez que vous le serez beaucoup mieux quand ils auront grossi leur troupe contre vous et formé une armée entière? Aujourd'hui vous n'avez à déraciner de votre

cœur, peut-être qu'une ou deux mauvaises habitudes, et l'on ne peut vous y résoudre; et vous prétendez qu'après avoir vieilli dans toute sorte de crimes, vous pourrez facilement en sortir? Non, non, ne vous y trompez pas; c'est un abus et une illusion de croire que les difficultés croissant de toute part, ce qui vous paroît maintenant si difficile devienne plus aisé dans la suite. C'est un très-grand abus et une illusion intolérable de s'imaginer que, les offenses se multipliant, le pardon sera plus facile à obtenir; et que la maladie devenant toujours plus sérieuse et plus mortelle, vous pourrez prendre plus aisément les remèdes, et guérir. Il est donc évident et incontestable, pécheurs, que vous aurez incomparablement plus de difficultés à vous convertir sur vos vieux jours, que vous n'en auriez à le faire à présent. Oui, n'en doutez pas, plus vous avancerez dans l'âge, plus aussi le péché se fortifiera dans votre cœur; plus il aura d'empire sur vous, plus il vous mettra comme dans la nécessité de le commettre. La perte de vos forces ne fera qu'aigrir vos passions; et bien loin de les éteindre, elle ne les rendra que plus violentes et plus déréglées. Vous ne ferez alors que changer de péchés, ou pour mieux dire,

vous en ajouterez tous les jours de nouveaux aux anciens. Aux folies de la jeunesse succèderont les fourberies et les injustices les plus criantes ; aux impuretés d'un tempérament plein de feu, succèderont les désirs les plus infames et les plus corrompus. Les vices qui paroissoient au dehors, se retrancheront au dedans ; vos saillies, vos accès de colère, vos emportemens deviendront pour lors des haines et des inimitiés irréconciliables. Votre humeur et votre attache sordide dégénèreront en une avarice et en une dureté inflexible. Votre peu de religion se changera en impiété et en une espèce d'athéisme. Enfin, pour me servir de l'expression de Job, vos os, dans vos vieux jours, seront tellement pénétrés des vices, des déréglemens et des infamies de votre jeunesse, que la corruption y demeurera attachée jusques aux cendres de votre tombeau : *Ossa ejus replebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.* (1) Après cela, chrétiens, jugez si dans ce temps-là même il vous sera aisé de vous convertir et de vous donner à Dieu. Dire et prétendre dire que vous serez capables alors de faire pénitence, n'est-ce pas vous méconnoître et prendre plaisir à vous

(1) *Job.* XX. II.

tromper vous-mêmes ? n'est-ce pas donner dans l'illusion la plus étrange et la plus fatale ? Mais si l'illusion de ces premiers pécheurs qui se promettent de se convertir sur le retour de l'âge, est si déplorable, que penserons-nous de la folie des seconds, qui diffèrent leur conversion jusqu'à leur dernière maladie, et jusqu'à la mort ? C'est ce que nous allons voir dans le second point.

SECOND POINT.

Espérer, mes frères, que l'on pourra se convertir sincèrement, travailler efficacement à son salut, retourner véritablement à Dieu dans le temps d'une dernière maladie, et même à l'article de la mort, c'est, chrétiens, la plus dangereuse de toutes les illusions des pécheurs, c'est la plus étrange de toutes les folies, c'est le comble de l'aveuglement et du désespoir, puisqu'on ne sauroit se promettre tous ces précieux avantages sans s'exposer évidemment à la damnation éternelle. Je sais, mes frères, je sais qu'il est très-certain dans notre foi, comme saint Augustin et les autres Pères l'assurent, que Dieu peut inspirer la pénitence en tout temps et quand il lui plaît, par conséquent même à la dernière heure et au dernier moment de la vie. Mais la foi et l'ex-

périence m'apprennent aussi, qu'il est très-rare et qu'il n'arrive presque jamais, qu'un homme meure en vrai pénitent, après avoir toujours vécu sans pénitence, et qu'il retourne sincèrement à Dieu dans ses derniers momens, après s'en être éloigné toute la vie. Voilà ce que je crois incontestable; et pour ne rien avancer que je ne prouve, écoutez-moi, je vous prie. Pour vous convertir à l'heure de la mort, que vous faut-il, pécheurs? Il faut nécessairement que Dieu vous donne sa grace; il faut, outre cela, que vous répondiez à cette grace avec une très-grande fidélité. Or, bien loin que Dieu ait promis de vous donner sa grace, il vous a menacé, au contraire, de ne vous la pas donner; bien loin que vous y répondiez par une fidélité parfaite, tout concourra pour lors à vous y rendre infidèles : donc vous ne pourrez pas alors vous convertir. Reprenons ces propositions, et mettons-les dans tout leur jour.

Que Dieu vous menace positivement de ne vous pas donner sa grace, rien de plus constant : l'ancien et le nouveau Testament concourent également à nous le démontrer. Je vous ai appelés à moi pendant la vie, dit Dieu dans les Proverbes, et vous n'êtes point venus : *Vocavi, et renuistis.* Je vous ai tendu

la main pour vous retirer du péché, et vous n'avez pas seulement daigné détourner la vue pour me regarder : *Extendi manum meam, et non fuit qui aspiceret.* Je vous ai invités à la pénitence par l'espérance de mes promesses, par la crainte de mes châtimens, et je n'ai pu rien gagner sur vous ; vous avez méprisé tous mes conseil, vous vous êtes moqués de toutes mes menaces : *Despexistis omne consilium meum, et increpationes meas neglexistis. Ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo.* (1) Et moi à mon tour, je me moquerai de vous à votre mort, je me rirai de votre malheur, je vous rendrai mépris pour mépris, insulte pour insulte ; la même insensibilité que vous avez eue pour moi, je l'aurai pour vous. *Tunc invocabunt me, et non exaudiam.* (2) Vous crierez alors, vous pousserez des soupirs, vous m'appellerez à vous, et je ne vous écouterai point. Voilà, voilà, mes frères, à la mort, le juste refus de la grace méprisée durant la vie, clairement marqué dans l'ancien Testament. C'est aussi ce que Jésus-Christ enseigne dans le nouveau. *Ego vado*, je m'en vais, dit-il, après avoir demeuré si long-temps avec si peu de fruit parmi vous ; *quæretis me*, vous me chercherez

(1) *Prov.* I. 24. 25. (2) *Prov.* I. 28.

quand je serai loin de votre vue, *et in peccato vestro moriemini*, et malgré vos empressemens et vos recherches, vous mourrez dans votre péché. Marchez par le droit chemin, nous dit-il dans un autre endroit, pendant que la grace vous touche et vous éclaire, autrement la nuit vous surprendra, cette nuit sombre et obscure de la mort, où vous ne pourrez plus travailler pour le salut. *Venit nox, quandò nemo potest operari.* (1) Telles sont les menaces effrayantes que Dieu vous fait dans toutes les Écritures. Ramassez donc ici, pécheurs, toute la force de votre raisonnement, et suivez-moi. S'il est vrai, comme vous le prétendez, que Dieu donne assez communément, à la mort, la grace de la conversion; pourquoi Dieu, dans tous les Livres sacrés, vous a-t-il donc ôté cette espérance? Pourquoi ne vous a-t-il jamais dit qu'il fût disposé à vous la donner? Pourquoi vous a-t-il dit tout le contraire? *Ridebo, subsannabo, non exaudiam, in peccato vestro moriemini.* Je rirai de vous, je m'en moquerai, je ne vous écouterai pas, vous mourrez dans votre péché. Je n'entends parler là ni de miséricorde, ni de pardon, ni de grace; donc, par ce qu'il a dit, vous n'avez aucun sujet d'atten-

(1) *Joan.* IX. 4.

dre un pareil bienfait. Encore moins devez-vous vous en flatter, à en juger par ce qu'il a fait. Car s'il est certain, encore une fois, que cette grace de conversion n'a jamais été promise au pécheur mourant, il est vraisemblable que depuis le temps qu'il y a des pécheurs et des mourans, Dieu, pour appuyer sa promesse, aura fait voir des exemples publics de certains pécheurs obstinés, convertis à l'heure de la mort. Or, je vous défie de produire quelques-uns de ces exemples. Hélas! saint Bernard, après avoir parcouru tous les Livres, n'en trouve qu'un seul, celui du larron sur la croix, qui mourut dans la grace, après avoir vécu dans le péché. Ne vous y trompez pas; cet exemple ne fit jamais pour vous, quoique vous nous l'apportiez toujours pour justifier votre vie impénitente. C'est un fort grand pécheur, je l'avoue; mais est-ce un pécheur qui ait différé jusqu'à la mort sa conversion et sa pénitence? point du tout. Ce moment, il est vrai, se trouve le dernier de sa vie; mais faites réflexion, mes frères, nous dit Eusèbe d'Emèse, que c'est aussi le premier de sa vocation. Ah! vous blamez la lenteur de sa conversion, pécheurs, s'écrie saint Ambroise, pour moi j'en admire la vivacité, la promptitude : *Citò ignoscit*

Deus, quià citò ille convertitur. Car enfin ce voleur avoit-il entendu le Sauveur annonçant l'Evangile, prêchant la pénitence, prouvant sa divinité ? L'avoit-il vu multipliant les pains, calmant les tempêtes et les orages, guérissant les malades et ressuscitant les morts ? Il n'y a nulle apparence. Ce malheureux cependant, au premier rayon de la grace, reconnoît Jésus-Christ pour son Roi, l'adore comme son Dieu, sur la Croix même, au milieu des outrages et des mépris : *Consortem crucis agnovit Deum*, dit saint Augustin, pendant que toute la Judée, qui avoit été témoin de toutes ses merveilles, demeure endurcie dans son crime. Et voilà, mes frères, l'appui que vous prenez, le modèle que vous choisissez, pour vous autoriser dans votre impénitence ? N'est-ce pas là le comble de l'aveuglement ? Ah ! pécheurs, si vous raisonniez selon les vues de la foi, vous verriez que cette conversion, qui dans tous les siècles a passé pour un exemple si singulier et si extraordinaire, devroit bien plutôt répandre dans vos ames une sainte frayeur, que de vous consoler et de vous rassurer. Vous verriez, dans la docilité de ce larron et dans sa prompte obéissance, la condamnation de votre malice opiniâtre, puisqu'il se rendit à

la grace au premier moment qu'elle l'invita au repentir, et que vous, au contraire, vous ne vous lassez jamais d'y résister. Où trouverez-vous donc des exemples qui vous flattent et qui vous autorisent, si cet exemple si public est un arrêt contre vous? Vous ne m'en citez qu'un seul, encore ce seul exemple vous condamne; et moi, pécheurs, j'en ai cent à vous produire, tous également capables de vous confondre: un Caïn, un Esaü, un Saül, un Absalom, un Achab, un Antiochus, un Hérode, un Judas, un mauvais riche, tant d'autres qui, après avoir vécu dans le crime, sont morts dans l'endurcissement et dans l'impénitence la plus affreuse. En faut-il davantage pour vous faire trembler, et pour vous faire convenir que c'est vouloir se damner et se perdre, que de renvoyer sa pénitence à cette dernière heure?

Mais si, à tous ces exemples et à tous ces témoignages de l'Ecriture, je joins encore l'autorité des Pères, quelle sera votre ressource? Ecoutons parler le grand saint Augustin. Voilà un chrétien, dit ce Père, qui meurt avec l'innocence de son baptême: celui-là, dit-il, a en mourant toute l'assurance qu'il peut avoir de son salut: *Securus exit.* En voilà un autre qui, après avoir mené

une vie communément régulière, donne, dans ses derniers momens, toutes les marques de religion que l'Eglise demande : on peut raisonnablement juger que Dieu ne lui a pas refusé son secours dans ce dernier passage, et qu'il est mort dans la paix du Seigneur : *Securus exit.* Mais en voilà un troisième, dit le même Docteur, qui ne se tourne vers Dieu qu'au moment qu'il se voit attaqué d'une maladie dangereuse, et menacé d'une mort prochaine. Que devons-nous en penser ? je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que nous pouvons bien, nous Ministres du Seigneur, l'animer, l'encourager, recueillir ses derniers soupirs, et lui conférer le Sacrement de la Pénitence; mais que le Sacrement ait son effet, et que la pénitence de ce pécheur soit sincère, c'est de quoi je n'oserois répondre; c'est ce que je n'oserois espérer, encore moins le faire espérer aux autres, puisque, au contraire, j'ai tout sujet de croire qu'un pécheur mourant, qui n'a que quelques momens pour penser à lui, met, en finissant mal, le dernier sceau à sa réprobation, et qu'il passe des peines de cette vie aux peines éternelles de l'enfer. Ainsi le pensoient également saint Cyprien, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Bernard; ainsi l'a pensé

Église Grecque, surtout saint Basile et saint
an Chrysostôme, dont les témoignages ne
nt ni moins décisifs ni moins alarmans.
', sur cela, mon cher auditeur, je vous
ie de faire avec moi une très-solide ré-
xion. Quand, dans un procès, vous
nsultez les plus habiles maîtres de l'art,
que tous, d'un consentement unanime,
cident contre vous, osez-vous alors pour-
ivre l'affaire, en voulez-vous courir le
que, refusez-vous d'écouter les propo-
ions qu'on vous fait? n'êtes-vous pas le
emier à en faire, pour prévenir, par un
ompt accommodement, une condamnation
esque assurée dont on vous menace?
reugles et insensés que vous êtes! tout ce
'il y a de sages et de docteurs, tout ce
'il y a eu de gens éclairés en ce qui regarde
salut, appuyés sur la parole de Dieu même,
nviennent que c'est s'exposer évidemment
un malheur éternel que d'attendre la mort
ur commencer à y travailler; et malgré
ut cela, vous voulez toujours remettre,
ajours différer, comme si vous aviez des
urances particulières que le Seigneur aura
ors pour vous des prédilections et des mi-
ricordes qu'il n'a pas pour tant d'autres,
sons mieux, qu'il n'a presque pour per-

sonne. Quelle témérité! quelle présomption! Ne doit-elle pas exciter toute notre indignation, ou plutôt n'est-elle pas digne de toutes nos larmes?

Mais si je fais à la mort, me direz-vous, ce que je puis de mon côté pour obtenir miséricorde, Dieu me la refusera-t-il? Non. Mais vous ne le ferez pas; et voilà ce qui doit vous engager à vous convertir promptement, et à mettre fin à tous vos délais. Non, mes frères, vous ne ferez pas, à l'heure de la mort, tout ce que vous pourrez pour vous convertir. Car enfin, pour se convertir sincèrement et comme il faut, il faut changer d'esprit et de cœur, quitter son péché, réparer ses injustices, expier tous ses désordres, rompre pour toujours ses mauvaises habitudes, renoncer à toutes ses inclinations perverses, abandonner la créature, et retourner sincèrement au Créateur, pour lui être inviolablement attaché. Or, c'est là ce que probablement vous ne ferez pas à votre dernière heure. Car comment pouvoir en un moment devenir ce qu'on n'a jamais été, prendre des pensées, des affections et des inclinations toutes nouvelles, haïr ce qu'on a toujours aimé, et aimer ce qu'on a toujours haï? Comment, en un mot, se transformer

tout-à-coup en d'autres hommes, pratiquer la vertu et suivre l'Evangile, lorsqu'à peine on peut dicter un testament; et devenir enfin chrétien et pénitent, lorsqu'on n'est presque plus homme ni même raisonnable, comme il arrive presque toujours dans ces derniers momens? Un changement si subit et si prompt, ah! n'est-ce pas un miracle que vous ne devez pas attendre? Qui ne sait d'ailleurs que la pénitence, pour être agréable à Dieu, doit être libre et surnaturelle? Mais qui ne sait aussi, d'une autre part, que la pénitence d'un pécheur mourant n'est, pour l'ordinaire, qu'une pénitence forcée, qu'une pénitence toute naturelle et tout humaine, et par conséquent insuffisante? Pénitence forcée: j'ose défier le pécheur, même le plus présomptueux, de n'en pas convenir. Car où est la liberté, quand on n'agit que par contrainte? Est-ce quitter librement le péché, quand on ne le quitte que quand on ne peut plus le commettre? Est-ce renoncer librement aux occasions, quand on n'y renonce que parce qu'on n'est plus maître de les rechercher? Est-ce se séparer librement du monde, quand on ne s'en sépare que quand il n'y a plus de monde pour nous? Enfin, est-ce se soumettre librement à Dieu, quand on ne s'y soumet

que parce qu'on est déjà sous le glaive de sa justice, et qu'on ne peut plus éviter ses coups ? Telle est cependant l'inefficace pénitence de presque tous les pécheurs qui meurent : pénitence naturelle et toute humaine, c'est-à-dire, qui n'a ni Dieu ni le péché pour objet; car que craignent-ils, dit saint Augustin, ces prétendus pénitens, quand ils parlent de changer de vie à l'heure de leur mort ? Craignent-ils de perdre Dieu, de déplaire à Dieu, d'encourir sa disgrace ? Non, répond ce saint Docteur, ils ne craignent rien de tout cela ; puisque, tant qu'ils n'ont eu rien autre à craindre, ils n'ont jamais pensé à se convertir. Que craignent-ils donc ? ah ! ils craignent de brûler, après qu'ils n'ont point craint de pécher : *Ardere metuunt, peccare non metuunt.* De là leur pénitence est vaine et inutile, parce que ce n'est plus la grace ni le Saint-Esprit, mais l'amour-propre qui l'excite. Mais je veux, pécheurs, que malgré tout cela vous ayez même pour lors quelque désir de vous convertir : ah ! de combien d'invincibles obstacles votre volonté ne sera-t-elle pas combattue ? Obstacles du côté de la maladie, qui plongera votre ame dans un ennui et un accablement mortel. Rappelant toutes vos pensées

à la contemplation de votre douleur, vous ne pourrez plus penser qu'à votre mal : des insomnies, des vapeurs, des tremblemens, des ardeurs, des sueurs, des défaillances, mille et mille nouveaux accidens qui vous arriveront, que vous essuierez coup sur coup; tout cela ne vous ôtera-t-il pas l'application et le discernement nécessaires pour travailler à l'affaire la plus importante de votre vie, qui est votre conversion et votre salut ? Obstacles du côté des remèdes. On vous recommandera le repos, la tranquillité, le sommeil, l'éloignement de tout ce qui pourra vous inquiéter, vous troubler. Mais pourrez-vous songer sérieusement à vos péchés, sans vous jeter dans de troubles affreux ? Rebuté, dégoûté de tout, interrompu continuellement par des breuvages amers qu'il vous faudra boire, ou par des opérations douloureuses qu'il vous faudra souffrir, aurez-vous alors assez de présence d'esprit pour faire une revue générale de toute votre vie, et pour en expier tous les désordres ? Obstacles du côté des affaires. Une famille en confusion, une succession embrouillée, un testament à faire, des comptes à régler, des dettes à payer, des charges et des emplois à remettre, des parens et des amis en larmes,

tout ce qui se présentera à vous semblera ne vous parler que d'affaires. Je vous demande, comment penserez-vous alors à la seule de vos affaires à laquelle vous n'avez jamais bien pensé ? Hélas ! à présent que vous jouissez de la santé, vous ne trouvez jamais le temps de connoître votre cœur, de débrouiller votre conscience, et de faire une bonne confession. S'il faut vous croire, tantôt c'est un accablement de chagrins, tantôt un accablement d'infirmités, tantôt un accablement d'affaires, qui vous rendent incapables de la moindre application. Et comment donc vous convertirez-vous, mon cher frère ; comment penserez-vous efficacement au salut et à la pénitence, quand tous ces embarras joints ensemble vous accableront à la mort ? quand chaque partie de votre corps vous dira, par l'épuisement de ses forces, Pensez à nous ; quand les domestiques vous diront, par leurs services mal reconnus et mal payés, Pensez à nous ; quand les affaires vous diront, par le désordre où vous les aurez mises, Pensez à nous ; quand les créanciers vous diront, par la vue de leurs biens confondus avec les vôtres, Pensez à nous ; quand les personnes qui vous sont chères vous diront, par leurs soupirs, hélas !

pour la dernière fois, Pensez à nous; déchiré de tout côté, étourdi de tant de cris différens, quand votre raison et votre foi s'écrieront du fond de votre conscience, Pense à toi, malheureux, pense à toi; laisse tout le reste, et pense à toi? Mon cher frère, pourrez-vous alors ne plus penser qu'à vous-même? La chose ne vous paroît-elle pas impossible? Et ne me dites point qu'un confesseur pourra vous aider en ce terrible moment. Je conviens qu'un pilote est bien nécessaire dans la tempête, un médecin dans la maladie, et un confesseur habile et vertueux aux approches de la mort. Mais, hélas! ce prêtre, ce confesseur se trouvera-t-il? Que savez-vous si mille contre-temps, par un ordre secret du Ciel, ne conspireront point à l'éloigner pour lors, et si ce qui ne l'avoit jamais arrêté ne l'arrêtera pas à cette heure?

Mais je veux que ce charitable ministre de Jésus-Christ se trouve: qu'est-il arrivé mille fois, et que n'arrive-t-il pas encore tous les jours? Le confesseur parle, mais le malade ne l'entend pas. Le confesseur, pour le réveiller, pour l'exciter, lui dit les choses les plus touchantes, et tâche de lui suggérer les sentimens les plus chrétiens: mais c'est un langage inconnu pour le malade; il n'y conçoit rien.

Songez à vous, lui crie le prêtre, il en est temps. Demandez à Dieu miséricorde : Pardon, mon Dieu, pardon ! A cela quelle réponse ? souvent pas une parole. Le malade est sourd, il est insensible. Cependant la mort avance, elle approche ; la voilà venue. Un bruit confus s'élève et retentit de toute part, Il se meurt. Ce ne sont plus que mouvemens différens. Toute une famille accourt, s'assemble autour du moribond. Ah ! il se meurt ; mais on le flattoit néanmoins d'une prochaine convalescence ; on lui donnoit de si belles espérances d'une prompte guérison ! Hélas ! on lui parloit de la sorte pour le soutenir et le consoler, mais on n'en croyoit rien : ou même en effet, il se trouvoit dans un meilleur état ; une révolution qui s'est faite a tout renversé, et il se meurt. Il se meurt ! et qui ? cet homme qui a vécu tant d'années hors de la grace de Dieu, et sans s'approcher du Sacrement de Pénitence ? Il se meurt ! et qui ? cet homme engagé dans de si criminelles habitudes, où il a vieilli, et d'où rien n'a jamais été capable de le retirer ? Il se meurt ! et qui ? cet homme par les mains de qui tant d'affaires ont passé, et qui ne les a jamais bien examinées ? Il se meurt ! et qui ? cet homme qui s'est enrichi aux dépens de tant

de malheureux qu'il a dépouillés et qu'il a réduits, par ses brigandages, à la mendicité ? Il se meurt ! et qui ? cet homme qui tant de fois, pour calmer sa conscience, pour s'affermir dans son libertinage, s'étoit dit à lui-même qu'il se convertiroit à la mort? Il se meurt!... il est mort. Prêtres zélés, amis secourables, priez, pleurez, portez à ses sourdes oreilles le nom du Sauveur, pressez le crucifix sur ses yeux et sur ses lèvres, redoublez vos aspirations et vos cris. Vous ne voyez point le fond de cet esprit ni de ce cœur : Dieu le voit, Dieu le condamne. Il est mort, il est damné.

Il est donc vrai, et il demeure pour certain et incontestable, que le temps de la mort n'est pas un temps propre pour faire pénitence. C'est à vous maintenant, chrétiens, à délibérer. Ou plutôt, y a-t-il à délibérer un moment ? et la juste conclusion que vous devez tirer de tout ce que je viens de dire dans ce discours, n'est-ce pas de vous convertir au plutôt et sans délai, et de vous disposer, par la vraie pénitence de la vie, à la vraie pénitence de la mort ? Car enfin, si c'est une illusion déplorable et une aveugle témérité de différer sa conversion pendant la vie ; si c'est une illusion encore plus

étrange et une témérité encore plus marquée de la différer jusques à la mort ; n'est-il pas évident que vous n'avez pas d'autre parti à prendre que de vous convertir dès ce moment même, pour ne pas vous exposer au funeste danger de ne vous convertir jamais et de mourir en réprouvé ? Ah ! ne différez donc pas de vous convertir au Seigneur, selon l'avis que vous en donne le Sage : *Non tardes converti ad Dominum.* (1) Aujourd'hui si vous entendez la voix du Seigneur, rendez-vous dociles et n'endurcissez pas vos cœurs : *Hodiè si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.* (2) Eh ! pourquoi ne l'entendriez-vous pas cette voix forte et puissante, puisque les Ministres de Jésus-Christ la font retentir tous les jours à vos cœurs ? Hélas ! il vous parle, ce grand Dieu, ce Dieu de miséricorde, au moment que je vous parle moi-même, et peut-être que c'est pour la dernière fois qu'il vous invite à la pénitence et au repentir. Ah ! n'attendez pas que ces heureux momens soient passés. Marchez, marchez par le droit chemin, pendant que la grace vous touche et vous éclaire : *Ambulate dum lucem habetis.* (3)

(1) *Eccli.* v. 10. (2) *Ps.* xciv. 8.
(3) *Joan.* xii. 35.

Autrement, je vous déclare que la nuit affreuse de la mort, qui n'est pas loin de vous, vous surprendra dans votre endurcissement et dans votre impénitence : *Venit nox, quando nemo potest operari.* (1) Le comprenez-vous, pécheurs ? Pécheresses, comprenez bien ce que je dis : La nuit vient, la mort avance à grand pas, l'épouvantable éternité s'approche : *Venit nox ;* bientôt peut-être viendra-t-elle fondre sur vous et vous ensevelir dans ses ombres et dans ses horreurs : *Ut non vos tenebræ comprehendant.* (2) Mon Dieu ! quel malheur horrible et quel désespoir, si avant ce moment affreux vous n'aviez pris les mesures nécessaires pour réparer par une prompte et sincère pénitence tous les désordres de votre vie ! Mourir impénitent, mourir ennemi de Dieu, mourir en réprouvé, être perdu sans ressource, être damné pour toujours, voilà quel seroit votre funeste sort.

Ah ! Seigneur, humiliés et prosternés aux pieds de votre trône, nous frémissons quand nous pensons aux effroyables dangers auxquels nous nous sommes exposés jusqu'ici en différant de jour en jour notre pénitence. Hélas ! mon Dieu et mon Rédempteur, que serions-nous donc devenus, si la mort nous

(1) *Joan.* IX. IV. (2) *Joan.* XII. 35.

eût surpris, comme il est arrivé à tant d'autres ? et que deviendrions-nous à présent même, s'il nous falloit dans peu d'heures comparoître devant vous pour être jugés ? Non, c'en est fait, nous ne différons plus d'un moment, et nous voulons nous convertir sincèrement à vous, dès-à-présent même : *Dixi, nunc cœpi.* (1) Oui, dès ce moment nous détestons le péché, nous renonçons à nos habitudes, nous embrassons votre Croix, nous prenons votre amour pour partage. Ah ! grand Dieu, accordez-nous vous-même, dans votre abondante miséricorde, la grace d'une prompte et parfaite conversion, une conversion prompte et véritable. Nous commençons bien tard, il est vrai : mais combien plus serions-nous coupables, si nous différions encore ! Est-ce trop que de vous donner au moins quelques années qui nous restent peut-être à vivre sur la terre ? Daignez donc, ô mon Dieu, recevoir le sacrifice que nous vous en faisons, afin que nous méritions de vivre éternellement avec vous dans la gloire, que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

(1) *Ps.* LXXVI. 11.

AUTRE EXORDE
DU MÊME DISCOURS.

TERRIBLE menace, chrétiens, menace d'autant plus terrible, qu'elle doit être suivie de tout son effet. C'est aux Juifs que JÉSUS-CHRIST parle, à ce peuple chéri et comblé de tant de graces. Que n'ai-je pas fait pour vous, leur dit cet aimable Sauveur; peuple ingrat et rebelle, que n'ai-je pas fait pour vous, et que ne fais-je pas encore tous les jours? Je suis descendu sur la terre pour vous enseigner ma doctrine; je l'ai confirmée par un nombre presque infini de miracles. Combien y a-t-il que je vous cherche, et avec quelle obstination ne m'avez-vous pas toujours rebuté? Or il viendra un temps où vous me chercherez et où vous ne me trouverez point; où vous voudrez faire pénitence, mais parce que vous ne la ferez pas, ou que vous ne la ferez qu'en apparence, vous mourrez dans votre péché; *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Telle est, pécheurs impénitens, la menace que je viens vous faire aujourd'hui moi-

FRAGMENS

SUR LE MÊME SUJET,

Qui faisoient partie du Discours précédent.

..... (*Page* 98, *ligne* 4.) n'est-elle pas digne de toutes nos larmes ?

Ah ! pécheurs, n'ajoutez donc pas péchés sur péchés, par cette vaine et cruelle confiance, que la miséricorde de Dieu est grande, et que malgré le nombre et l'énormité de vos crimes, il aura pitié de vous à l'heure de votre mort. Il est vrai qu'il est le Père des miséricordes, mais il n'est pas moins vrai qu'il est le Dieu des vengeances. Sa miséricorde et sa justice se suivent de si près, qu'il n'y a rien qui les sépare. La miséricorde précede, la justice suit. Et comme la miséricorde regarde d'un œil de compassion les pécheurs, pendant toute leur vie, pour les supporter, aussi la justice regarde les mêmes pécheurs, à la mort, d'un œil d'indignation, pour les punir et pour les perdre. Oui, c'est à vous qu'il adressera pour lors ces effrayantes paroles : *Tacui, patiens fui.* (1) Je vous ai

(1) *Isai.* XLII. 14.

attendu, pécheurs, avec toute sorte de bonté : vous avez lassé, fatigué, épuisé ma patience, par vos criminels retardemens. Je me suis tû sur vos désordres, durant tout le cours de votre vie : je parlerai enfin, mais au même temps je vous accablerai, je vous frapperai, je vous perdrai pour toute une éternité : *Quasi parturiens loquar; dissipabo, et absorbebo simul.* C'en est fait; nul intervalle entre la vie et votre destruction entière, entre votre dernier soupir et votre damnation éternelle : *Dissipabo et absorbebo simul.*

Mais si je fais, à la mort, me direz-vous, ce que je puis de mon côté pour obtenir miséricorde, Dieu me la refusera-t-il ? Non. Mais vous ne le ferez pas ; et voilà ce qui doit vous engager à vous convertir promptement, et à mettre fin à tous vos délais. Non, mes frères, vous ne ferez pas, à l'heure de la mort, tout ce que vous pourrez pour vous convertir. Car, je vous le demande, Qu'est-ce qu'une vraie conversion, une sincère pénitence ? C'est, dit le grand saint Augustin, et tous les Docteurs avec lui, un changement, un renouvellement de cœur, qui n'aime plus ni le monde, ni le péché, ni soi-même, et qui se tourne vers Dieu et vers les biens célestes, à qui

l'ordre et la justice demandent qu'il s'attache présentement : *Pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati et amor Dei.* Or, est-il facile de changer ainsi tout d'un coup d'inclination et de pensées ? Est-il facile d'aimer si promptement, si souverainement ce que l'on haïssoit, et de haïr ce que l'on aimoit ? Est-il facile de déraciner les habitudes criminelles et de planter les vertus chrétiennes ? Est-il facile de réparer toutes ses injustices, d'expier tous ses péchés, et de tourner tous ses désirs vers le Ciel, au milieu des soupirs et des cris d'une tendre famille, quand on a vécu sur la terre comme si on n'avoit pas eu de plus grande affaire que d'y soutenir sa condition, d'y établir sa famille, d'y conserver sa santé, de se nourrir, se vêtir, jouer, gagner, calculer, vendre, acheter, sans aucun goût pour la vie chrétienne, avec des sentimens où la religion n'a point eu de part ? En un mot, chrétiens mes frères, s'il vous reste encore quelque désir de votre salut, écoutez-moi. Est-il facile de pratiquer la vertu et de suivre l'Evangile, lorsqu'à peine on est capable de dicter un testament ; et de devenir chrétien et pénitent, lorsqu'on n'est presque plus homme ni raisonnable ? Un changement si subit, etc. *(Page 99, ligne 7.)*

..... (*Page* 104, *ligne* 5.) Le malade est
urd, il est insensible. Ah ! prêtre de Jésus-
RIST, voulez-vous remuer, voulez-vous
nimer ce mourant ; voulez-vous lui faire
prendre tous ses esprits ? retracez-lui les
ées du monde. Parlez à ce grand de ses
gnités et de ses emplois, et il vous écou-
ra. Parlez à ce riche de ses terres et de
s revenus, et il vous entendra. Parlez à
voluptueux de ses plaisirs et de l'objet
sa passion, et il vous comprendra. Parlez
cette femme de sa vanité et de son jeu,
elle vous répondra. Mais tant que vous
aurez à parler à ce pécheur, que de son
ne, de ses péchés, de la douleur qu'il en
it avoir, de la crainte des jugemens de
eu, de la confiance en ses miséricordes,
une autre vie, des Sacremens et de la
éparation qu'il y faut apporter ; ses oreilles
ront fermées, sa langue muette, son cœur
oid et endurci et absolument hors d'état
se tourner vers Dieu, ajoutons enfin, son
ipénitence sera consommée. Mais je veux ;
qui n'arrive presque jamais, que ce
cheur, par l'adresse et par le zèle d'un
aritable confesseur, se réconcilie sincè-

n'est pas vous qui avez ces années; ces années ne sont point en votre pouvoir et ne vous appartiennent plus : c'est la mort qui vous les a ravies, qui s'en est rendue la maîtresse, et qui tient sous son domaine tout ce qui s'est écoulé jusqu'à présent de votre vie. Vous n'excitez pas moins encore ma compassion, quand je vous vois peindre en grand les années que vous vous promettez de vivre encore. Car enfin pouvez-vous douter qu'elles ne vous échappent aussi subitement que celles qui ont précédé. Non, non ; ne vous y trompez pas, le torrent du temps va bientôt tout emporter, et dans peu vous vous direz la même chose de l'avenir où vous entrez que du passé d'où vous sortez. Or, encore une fois, je vous demande quelle idée vous demeure-t-il de tout le temps que vous avez vécu ? votre vie passée ne vous paroît-elle pas un songe, et ne vous semble-t-il pas que vous n'êtes né que d'hier ? Eh bien, vous dit saint Augustin, voilà ce que vous jugerez également bientôt de tout le temps qui vous reste à vivre. La mort est donc bien proche ? Mes frères, elle est si proche, que malgré l'éloignement imaginaire où vous l'envisagez, il n'y a qu'un seul point entre elle et vous qui vous en sépare.

SERMON

SUR

LA MORT DES PÉCHEURS.

In peccato vestro moriemini.
Vous mourrez dans votre péché. *Joan.* VIII. 21.

Non, mes frères, il n'est point de pécheur si endurci, de libertin si déclaré, qui ne tremble et qui ne soit saisi de frayeur, quand on retrace à ses yeux le trouble, la consternation et le désespoir d'un pécheur mourant. Quelquefois il ne faut que cette image frappante, pour toucher l'impie, et l'engager à faire les plus sérieuses réflexions sur lui-même et à demander à Dieu, les yeux mouillés de larmes, de mourir de la mort précieuse des justes. Mais, pécheur, quel est votre aveuglement et votre illusion, si vous vous bornez à ces vaines terreurs, et si vous en demeurez à ces foibles et stériles désirs! disons mieux, si désirant de mourir comme les justes, vous ne vous appliquez à vivre comme les justes vivent! Car, enfin,

pouvez-vous ignorer qu'une vie criminelle et une mort sainte furent presque toujours des choses incompatibles ? Non, non, désabusez-vous : une mauvaise vie ne peut communément vous conduire qu'à une méchante mort ; et sûrement vous mourrez comme vous aurez vécu. Vous vivez dans le péché, vous mourrez dans le péché : car telle est la vie, telle est la mort. C'est là, mes frères, l'unique et effrayante proposition que je m'en vais essayer d'établir dans tout ce discours, le plus solidement qu'il me sera possible, afin que vous en tiriez vous-mêmes une importante conséquence, qui serve à votre instruction et à la réformation de vos mœurs. Car une fois qu'on est convaincu qu'on se trouve tels à la mort qu'on a été pendant la vie, l'on conclut aisément qu'il faut donc se hâter de bien vivre pour se préparer à bien mourir. Fasse le Ciel que je vous le dise avec force, et que vous l'écoutiez avec une crainte salutaire ! Votre grace, ô mon Dieu ! Nous vous la demandons par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

PREMIER POINT.

Oui, mes frères, vous mourrez comme

vous aurez vécu : si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans le péché. Telle est la vie, telle est la mort. Vous le dites tous les jours; et plût à Dieu que vous en fussiez bien convaincus ! car la vérité n'en est que trop constante. Ce sont les Livres sacrés, ce sont les saints Pères, ce sont les raisons les plus solides et l'expérience de tous les jours qui concourent tous également à nous démontrer cette effrayante vérité. Attachez-vous, je vous prie, à toutes ces preuves, et n'en perdez pas un mot. Elles sont également terribles, et convaincantes, et dignes de toute votre attention.

Consultons d'abord les Prophètes, et voyons comment ils s'expriment sur ce sujet. O vous, s'écrie le prophète Isaïe, qui êtes chargés du ministère de la parole, allez et instruisez tous les peuples fidèles, de deux vérités importantes. Adressez-vous d'abord à l'homme juste, et apprenez-lui une nouvelle bien flatteuse et bien consolante; dites-lui que quoi qu'il puisse lui arriver dans la vie, il se tienne en paix, en repos, et que tout va bien pour lui : *Dicite justo quoniam bene.* (1) Qu'il soit riche ou qu'il soit pauvre; qu'il soit dans l'honneur ou dans l'ignominie,

(1) *Isai.* III. 10.

dans la grandeur ou dans l'abaissement, dans l'indépendance ou sous le joug, sain ou malade, chéri ou persécuté, honoré ou méprisé; rassurez cet homme de bien, annoncez-lui, de la part de Dieu, qu'il ne doit s'inquiéter de rien, que tout va bien pour lui : *Dicite justo quoniam benè.* Et pourquoi ? Parce que le temps viendra, dit le Prophète, et ce temps est celui de la mort, où il recueillera abondamment tout le fruit et tout le mérite de ses bonnes œuvres : *Quoniam fructum adinventionum suarum comedet.* Il a vécu dans la grace du Seigneur : il mourra dans son amour et dans sa paix, et cette mort précieuse sera pour lui le commencement d'une felicité consommée. Mais d'une autre part, ajoute le Prophète, allez-vous-en trouver les pécheurs, et dites-leur avec toute la force et tout le zèle évangélique : Malheur, malédiction, anathème éternel sur vous, pécheurs obstinés dans vos crimes ! *Væ vobis, viri impii.* (1) *Væ impio in malum.* (2) Mais y pensez-vous ? Ces pécheurs, contre qui vous nous ordonnez de nous élever avec tant de zèle, et que vous menacez vous-même de la part de Dieu de tant de maux, ces pécheurs, dis-je, sont si heureux, si

(1) *Eccli.* XLI. 11. (2) *Isai.* III. 11.

riches, si puissans, si contens! leur bonheur est si parfait! Ils n'ont rien à désirer de tout ce qui peut les satisfaire : ils sont au comble de tous leurs vœux. Et quel malheur, quel désastre peuvent-ils craindre et redouter dans un état si tranquille, si heureux, si riant? N'importe, s'écrie le Prophète, criez-leur de la part de Dieu : Malheur, malédiction, anathème éternel sur vous tous qui vous écartez des voies du Seigneur! *Væ, væ impio in malum.* Et pourquoi? Parce que le temps viendra, dit Isaïe, et ce temps est celui de la mort, où l'on rendra à chacun de ces pécheurs l'ouvrage abominable de ses mains : *Retributio enim manuum ejus fiet ei.*

Ah! peuple infidèle, s'écrioit le saint Législateur du peuple de Dieu; Dieu vous laisse à présent posséder en paix le fruit de vos iniquités. Il se tait, il dissimule tous vos désordres; il ferme, ce semble, les yeux, pour n'être pas témoin de vos scandales; il souffre patiemment votre insolence et votre impunité, et vous vous rassurez sur son silence. Mais attendez. A la mort, à la mort, ce même Dieu, si patient, si bon, et comme endormi sur vos prévarications, se réveillera comme d'un profond sommeil,

pour vous frapper d'un coup mortel ; il vous froissera comme un roseau, il vous brisera comme un vase d'argile, et vous donnera toute la confusion que vous méritez. Ah ! c'est alors que vous rougirez des actions que vous aurez faites et des péchés que vous aurez commis, et que vous vous trouverez enfin confondus par les idoles mêmes auxquelles vous aurez sacrifié : *Propter peccata vestra..... cadetis inter ruinas idolorum vestrorum.* (1) Oui, cette idole de vanité à qui vous consacrez tous vos soins, toute votre application, et tous les plus beaux jours de votre vie ; cette idole d'impureté, cette idole de chair à qui vous sacrifiez tous vos désirs, toute votre complaisance et tout votre amour ; cette idole des richesses qui vous occupe tout entier, et qui fait l'unique objet de vos soins, de vos veilles et de vos travaux ; cette idole de vengeance, pour laquelle vous n'épargnez ni bien, ni tranquillité, ni repos, pour laquelle vous vous sacrifieriez vous-même ; toutes ces idoles, enfin, de vos passions, que vous aimez, que vous adorez jusqu'à l'extravagance et à la fureur, Dieu les tournera contre vous à l'heure de votre mort : elles vous couvriront

(1) *Levit.* XXVI. 28, 30.

de confusion et de honte ; elles vous réduiront dans une tristesse mortelle ; elles vous accuseront, et se lèveront contre vous ; elles tomberont sur vos têtes, et vous écraseront au dernier jour. En un mot, dit le Seigneur, par la bouche de ce Prophète, vous vivez dans l'impiété et l'idolâtrie ; je vous déclare que vous y mourrez, et que vous périrez par les idoles mêmes auxquelles vous avez offert un encens qui n'est dû qu'à Dieu seul. *Propter peccata vestra cadetis inter ruinas idolorum vestrorum.*

L'entendez-vous, pécheurs ? vous dit le prophète Amos ; votre mort sera semblable à votre vie, et vous mourrez comme vous aurez vécu. Dites donc tant qu'il vous plaira, mes frères, comme ces jeunes mondains dont parle le Sage : « Venez, amis, » divertissons-nous, et jouissons des biens » présens ; hâtons-nous d'user des créatures » pendant que nous sommes jeunes, enivrons-nous des vins les plus exquis, couronnons-nous de roses, avant qu'elles se » flétrissent, ne laissons point passer la fleur » de la saison sans donner des marques de » notre jubilation, et sans accorder à nos » sens tout ce qui peut les flatter ; car c'est » là notre sort et notre partage : » *Venite*

ergo, et fruamur bonis, vino pretioso nos impleamus, coronemus nos rosis, et ubique relinquamus signa lætitiæ : quoniam hæc est pars nostra, et hæc est sors. (1) N'est-ce pas là, libertin, votre langage, et, ce qu'il y a de plus déplorable encore, votre scandaleuse et criminelle conduite ? Mais un peu de patience, mes frères, et nous éprouverons bientôt si toutes vos paroles sont véritables, ou plutôt si toutes vos folles joies ne seront pas enfin terminées par quelque mort funeste et malheureuse. En effet, j'entends déjà le Seigneur irrité qui vous crie, par la bouche de son Prophète : O hommes aveugles et insensés, qui vous laissez ainsi charmer et tromper par les fausses douceurs d'une prospérité criminelle, et qui vivez dans un perpétuel oubli de votre Dieu, quel est donc le comble de votre aveuglement et l'excès de votre folie ? Ne savez-vous pas que je dois enfin changer vos jours de fête en jours de deuil, et vos chants de joie en des cris et des plaintes lamentables ? que je dois vous noyer dans les larmes, ainsi qu'une mère affligée qui pleure son fils unique ? et que votre mort, enfin, ne sera qu'amertume, que regret, que dou-

(1) *Sap.* II. 7 *et seq.*

leur, et que désespoir ? *Convertam festivitates vestras in luctum, et omnia cantica vestra in planctum ; et ponam novissima ejus quasi diem amarum.* (1) Quelle fascination d'esprit, et quelle étrange stupidité ! vous dit le Seigneur dans un autre endroit ; vous vous endormez dans le sein de la volupté, vous passez votre vie, vous coulez vos jours dans la jouissance tranquille de tous les plaisirs ; du lit vous allez à la table, et de la table vous courez au jeu ; du jeu vous allez à la promenade, de la promenade vous vous rendez à la comédie, au spectacle, au bal ; le jour entier, en un mot, n'est pour vous qu'un enchaînement de parties de divertissement et de joie : *Ducunt in bonis dies suos.* (2) Et vous ne pensez pas, malheureux ! que peut-être dans quelques années, peut-être dans quelques mois, que dis-je ? dans quelques momens, *in puncto*, vous tomberez de la vie dans les bras de la mort, de votre lit dans l'horreur du tombeau, de votre table et du milieu de vos plaisirs dans les plus profonds abîmes de l'enfer : *Et in puncto ad inferna descendunt.* O l'extrémité des malheurs ! O fin bien triste et bien déplorable ! O mort ! en fut-il jamais de plus

(1) *Amos.* VIII. 10. (2) *Job.* XXI. 13.

funeste et de plus désolante? N'en soyez point surpris, mes frères : c'est par où finissent ordinairement tous les pécheurs; parce qu'une mauvaise mort fut presque toujours le fruit amer et comme nécessaire d'une mauvaise vie. C'est ce que tous les Livres sacrés nous attestent. Dieu l'a dit, ainsi que vous venez de le voir, et il faut que sa parole se vérifie. Voyons présentement ce qu'en pensent les Pères, dont les témoignages, pour de fidèles catholiques comme vous, doivent être si respectables et si convaincans.

Si nous le demandons d'abord à saint Augustin, quelle preuve sensible, quelle preuve lumineuse et triomphante ne nous fournit-il pas? Ah! lorsque vous voyez, mes frères, nous dit ce grand Docteur, un pécheur à qui la fortune rit et à qui tout prospère, n'en prenez point sujet de scandale. Dieu saura bien, à l'heure de la mort, se venger de ses péchés et de sa vie impénitente. Pauvres aveugles! s'écrie-t-il ensuite, en déplorant nos erreurs et nos illusions; vous voyez comme cet heureux du siècle vit : il vit dans l'éclat, dans la pompe, au milieu des plaisirs; et vous lui portez envie : *Vides viventem*. Mais regardez comme il meurt, et vous serez touchés de compassion pour lui, vous

aurez horreur de sa destinée, et vous frémirez mille fois à la vue de son malheur : *Cogita morientem.* Insensés que vous êtes ! nous dit-il encore, ne faites pas attention à ses biens, à ses domaines, à ses héritages, à ce qu'il possède ici-bas : *Quid hic habeat attendis ;* mais faites attention à ce qu'il emporte avec lui, et vous serez saisis de frayeur : *Quid secum tollat attende.* Et qu'emporte-t-il donc en mourant ? Hélas ! répond le même Père, il n'emporte que ses impiétés, ses injustices, ses scandales, ses criminelles habitudes ; il n'emporte que les péchés qu'il a commis pendant sa vie, ou pour mieux dire, il n'emporte rien de tout ce qui le rend heureux dans ce monde ; il emporte, au contraire, tout ce qui le doit rendre éternellement malheureux dans l'autre : *Propter quod peccant morientes hic dimittunt, et ipsa peccata sua secum portant.*

Consultons encore, si vous voulez, le grand saint Jérôme, cet homme si savant, si célèbre, si recommandable, et le plus expérimenté de son siècle sur toute sorte de matières et principalement sur tout ce qui concernoit la direction des consciences. Que nous répondra-t-il ? Hélas ! pécheurs, rien qui ne vous consterne et qui ne vous effraie

Ce saint Docteur étoit au lit de la mort ; lorsque ses disciples le conjurèrent, les larmes aux yeux, de leur dire quelle étoit la vérité de la morale chrétienne dont il étoit le plus fermement convaincu. Prenez garde, mes frères, il étoit au lit de la mort, c'est-à-dire, dans ces momens critiques où l'on ne sait se rien déguiser, où l'on juge sainement et sans passion de toute chose. Je me meurs, mes chers enfans, dit-il à ses disciples affligés, en jetant un profond soupir, mon ame est déjà sur le bord de mes lèvres, je m'en vais paroître devant mon Dieu ; et puisque vous voulez que je vous instruise, que je vous édifie, et que je vous dise en mourant quelle est la vérité de la morale évangélique qui me frappe davantage, c'est que je crois, à n'en pouvoir douter, qu'à peine, de cent mille hommes qui auront vécu dans le péché, à peine s'en trouve-t-il un seul qui meure dans la grace. Et afin que vous ne pensiez pas que j'exagère, ni que ce que je vous dis soit un effet de ma maladie et d'une imagination affoiblie par la violence de la douleur et les approches de la mort : *Hoc teneo*, je vous déclare que c'est ma croyance ; *hoc multiplici experientiâ didici*, c'est ce que j'ai même appris par une expé-

sence de plus de cinquante ans dans le sacré ministère. Oui, mes enfans, leur dit-il en versant des larmes, de cent mille pécheurs, je vous le répète, qui auront passé leur vie dans le désordre, je suis très-persuadé qu'à peine s'en trouvera-t-il un seul qui mérite de mourir de la mort précieuse des justes, et qui ne tombe dans l'enfer : *De centum millibus hominum quorum mala fuit semper vita, vix meretur habere indulgentiam à Deo unus.*

Mais faut-il encore vous en convaincre par des raisons bien frappantes et bien sensibles ? j'en ai une foule à vous produire : et Dieu daigne les bénir, et y répandre, pour vous toucher, toute la force et toute l'onction de sa grace ! Qu'est-ce que la mort ? je vous le demande. La mort, dit-on tous les jours, est le fidèle écho de la vie. Vous le savez, mes frères, l'écho ne répète que ce que la voix a dit, et rien autre. Donc si votre vie n'est qu'une vie mondaine, licencieuse, impie, déréglée, votre mort ne peut être que la mort d'un impie et d'un homme livré au désordre. Qu'est-ce que la mort ? demande encore l'apôtre saint Paul. C'est la récolte, dit-il, de ce qu'on a semé pendant la vie ; l'homme ne moissonnera que ce qu'il aura semé : *Quæ enim semina-*

verit homo, hæc et metet. (1) Car, comme il est impossible de cueillir des raisins sur les épines, et des figues sur les ronces, de même vous ne verrez presque jamais qu'une mauvaise vie porte les fruits précieux d'une bonne mort. Donc si vous ne semez à présent qu'une vie criminelle, vous ne pouvez recueillir à la fin de vos jours qu'une mort funeste. Donc si vous ne semez à l'heure qu'il est que des œuvres de ténèbres et de péché, vous ne moissonnerez alors que l'iniquité et l'injustice. Donc si vous n'êtes actuellement que des voluptueux, des médisans et des hypocrites, vous ne recueillerez à l'heure terrible de votre mort que les fruits amers de vos sales voluptés, de vos médisances et de vos mensonges : *Arastis impietatem*, dit le prophète Osée, *iniquitatem messuistis, comedistis frugem mendacii.* (2) Non, non, pécheurs, n'attendez pas un autre sort.

Car enfin, savez-vous bien ce que c'est que de mourir de la mort des justes, et de faire une sainte et précieuse mort devant Dieu ? Pour faire une sainte mort, (écoutez-moi, puisque vous avez un si grand intérêt d'être attentif, et vous comprendrez

(1) *Galat.* VI. 8. (2) *Os.* X. 13.

ément combien peu vous devez espérer
mourir de la sorte, si vous ne vivez au-
ment que vous ne faites,) pour faire une
ścieuse mort devant Dieu, il faut mourir
s péché et sans attache au péché; il faut
urir après avoir effacé tous les désordres
sa vie, après avoir satisfait à la justice de
u, après avoir arraché du cœur toute
fection qu'on a jamais eue au monde et
ous ses plaisirs; il faut mourir dans une
ère disposition de souffrir plutôt mille
rts que d'acheter cent ans de vie par une
nse mortelle; pour bien mourir, enfin,
aut mourir plein d'une foi ferme, d'une
érance invincible, d'un amour pour
u qui surpasse tout autre amour, et d'une
rité pour nos frères qui égale toute la
dresse que nous avons pour nous-mêmes.
, je vous le demande, pécheur; vous
a-t-il bien aisé d'entrer alors dans de si
reuses dispositions, dans des dispositions
nécessaires, dans des dispositions qui vous
été si peu connues depuis si longues an-
s; ou plutôt ne vous sera-t-il pas comme
possible, à l'heure de la mort, comme
vous le disois hier, de changer enfin tout
n coup de mœurs, de vie, d'inclination,
désirs, de pensées, d'habitudes? com-

ment changer tout d'un coup ? Ces péchés où vous aurez croupi si long-temps, ne seront-ils pas alors comme autant d'ulcères profonds et invétérés dans vos ames criminelles ? comment pouvoir les guérir dans un moment ? Ces habitudes au mal, que vous aurez contractées depuis si longues années, n'auront-elles pas formé comme autant de chaînes de fer qui vous accableront ? comment les rompre tout d'un coup ? Ces inclinations perverses que vous aurez si aveuglément suivies pendant toute votre vie, n'auront-elles pas, comme de gros arbres, jeté de profondes racines dans vos cœurs ? comment pouvoir d'abord les arracher ? Enfin toutes vos passions déréglées, comme autant de fleuves débordés, n'auront-elles pas changé leur cours, en ne s'attachant qu'aux objets terrestres et sensibles ? comment pouvoir dans un instant les faire couler dans leur lit naturel, et les faire tourner tout-à-coup vers Dieu, vers le Ciel, qui sont les seuls objets dont elles ne se seront jamais bien occupées ? Ah ! chrétiens, l'oser espérer, et le prétendre, n'est-ce pas la plus coupable de toutes les présomptions et la plus grossière de toutes les erreurs ? Cependant malgré tout cela vous vous flattez

que vous entrerez à la mort dans toutes ces saintes dispositions, et que Dieu vous fera la grace de mourir de la mort des justes après avoir toujours vécu en réprouvés. Aveugles que vous êtes! Qu'il faut que vous compreniez bien peu quel est le prix de cette grace finale que vous vous promettez à l'heure de votre mort! Croyez ce que vous en disent les théologiens : C'est le don le plus précieux des élus ; c'est le comble de toutes les autres graces que Dieu ait jamais faites aux pécheurs pénitens ; c'est le fruit d'une vie tout entière de larmes, de jeûnes, de pénitence, de mortification et de bonnes œuvres ; c'est une couronne qui n'est réservée qu'à ceux qui ont sans cesse combattu sur la terre ; c'est enfin une grace si excellente, que Dieu ne la doit à personne, qu'il n'accorde que rarement, et qu'il refuse même quelquefois à ceux qui l'ont servi long-temps. La fin déplorable de Salomon qui avoit été si long-temps fidèle, n'en est-elle pas une preuve également terrible et qui doit faire trembler les hommes les plus justes et les plus saints ? Eh! quoi, mon frère, vous croyez que Dieu vous accordera à la mort une grace si précieuse, si excellente, à vous toujours infidèle, toujours criminel ; à vous qui, par vos

crimes réitérés, et si multipliés, mériteriez qu'il vous retranchât même les plus ordinaires et les plus communes ? Vous croyez qu'il mettra, par la plus précieuse de toutes ses graces, le dernier sceau à ses miséricordes, lors même que vous n'aurez jamais voulu mettre des bornes à vos péchés ? Ah ! grand Dieu, le pécheur peut-il s'aveugler jusqu'à un tel point de presomption ? Non, non, encore une fois, pécheur, détrompez-vous, et ne vous rassurez plus sur la miséricorde et la grace de votre Dieu à l'heure de la mort, puisqu'il est moralement impossible qu'elle ne vous soit pas refusée, et que vous ne mouriez enfin comme vous avez vécu. Car telle est la vie, telle est la mort. C'est l'Ecriture, les Pères, et la raison qui vous le disent. Il n'est plus question que de vous le prouver par l'expérience. Mais avant que d'entrer en matière, prenons un moment de repos.

SECOND POINT.

Consultons donc l'expérience, et voyons si elle ne vérifie pas, à l'égard des pécheurs, cet étrange oracle tiré des divines Ecritures, et si conforme au témoignage des Pères et à la raison, Que l'on meurt d'ordinaire

comme on a vécu. Consultons, dis-je, là-dessus, l'expérience : car, après la parole de Dieu, elle est sans contredit la preuve la plus convaincante et la plus sensible.

Je vous le demande, mes frères, comment meurent presque tous les pécheurs du siècle, comment meurent-ils ? Ah ! c'est ici que nous devons adorer une Providence bien sévère et bien terrible sur les impies. Hélas ! ils meurent, vous le savez, ils meurent presque toujours comme ils ont vécu. Car, sans parler ici de tant de pécheurs que nous voyons tous les jours frappés de mort au milieu de leurs désordres, les uns enlevés tout-à-coup et par un accident imprévu, sans pouvoir prononcer une seule parole ; les autres rester, dans la chaleur d'une débauche ou dans l'emportement d'une querelle, sans sentiment et sans vie ; ceux-ci saisis et égorgés par de cruels assassins, ou tués par la foudre dans le temps qu'ils ne s'y attendent pas ; ceux-là écrasés sous les ruines d'un édifice qui croule, ou noyés dans un triste naufrage qu'ils ne peuvent éviter : sans parler, dis-je, de tant de pécheurs qui meurent ainsi dans l'impénitence la plus affreuse, ni de tant d'autres à qui, pendant la maladie, un transport au cerveau, un délire sans intervalle, une léthargie dont

ils ne reviennent point, un égarement d'esprit, un assoupissement mortel, ôtent entièrement le pouvoir de se convertir en leur ôtant le pouvoir de se connoître, et qui, par le plus terrible effet de la vengeance de Dieu, meurent enfin dans le triste état où ils ont vécu : sans parler, dis-je, de tous ces pécheurs, combien n'en voyons-nous pas d'autres encore qui ne meurent pas, si vous voulez, avec tant d'éclat et d'effroi dans leurs ames, mais qui ne laissent pas cependant que de mourir en réprouvés ? Combien de vindicatifs, qui, remplis de fiel et d'amertume, après avoir passé toute leur vie dans des haines et des inimitiés scandaleuses, malgré tous les accommodemens qu'on leur a négociés et toutes les entrevues qu'on leur a ménagées avec leurs ennemis, combien, dis-je, de ces vindicatifs meurent sans jamais vouloir se réconcilier, ou ne se réconcilient, en mourant, que par cérémonie, que par politique, que par complaisance pour des parens et des amis, et presque jamais sincèrement et de bonne foi ? n'est-ce pas là mourir dans le ressentiment et dans la haine, après avoir vécu dans toute l'aigreur de la vengeance ? Combien d'avares et d'usuriers, qui se trouvant chargés,

à la mort, de biens injustement acquis, refusent même constamment de les restituer dans ces derniers et terribles momens; qui aiment mieux alors abandonner leur ame au démon, que de réparer les injustices qu'ils ont commises, que de pourvoir au dédommagement de ceux qu'ils ont trompés, que de reconnoître des dettes dont leur mauvaise foi les a toujours empêchés de convenir, que de satisfaire à des obligations qu'ils ne peuvent ignorer, dont les remords de leur conscience ne les ont que trop souvent avertis; qui aiment mieux, en un mot, mourir en réprouvés, que de se déterminer à mourir pauvres; et se précipiter dans l'enfer, que de laisser leurs enfans dans la misère? n'est-ce pas là mourir dans l'injustice la plus criante, après avoir toujours vécu dans l'attache la plus criminelle aux biens de la terre? Combien d'impudiques et de voluptueux, qui tyrannisés depuis long-temps d'une passion impure, la portent jusqu'au tombeau, et meurent, pour ainsi dire, idolâtres d'un objet dont rien n'a jamais pu les détacher; qui, en expirant même ne soupirent encore que pour ce qu'ils ont si follement aimé; qui, poussant leur amour pour la créature jusqu'à la folie et à la fu-

teur, lui donnent encore leurs derniers soins et leur consacrent leurs derniers vœux; qui meurent, enfin, vous le savez, quelquefois même sous les yeux de leur prostituée? Or, n'est-ce pas là mourir dans l'impudicité, après avoir vécu dans l'infamie? O Ciel! quelle épouvantable mort! C'est à une semblable mort, mes frères, qu'aboutissent pour l'ordinaire tous les engagemens criminels. Enfin, combien de pécheurs, qui, après avoir presque toujours vécu sans foi, sans loi, sans religion, sans conscience, et sans aucune crainte des jugemens de Dieu, meurent enfin, comme Caïn et Judas, sans rien espérer de sa miséricorde? Non, disent-ils dans le secret désespoir de leur cœur avec ces deux insignes réprouvés, il n'y a plus de pardon pour nous. Nos iniquités sont trop énormes pour que nous puissions l'obtenir et le mériter; c'en est fait, nous sommes damnés: *Major est iniquitas mea quàm ut veniam merear.* (1) Affreux, mais juste châtiment du Ciel! Mes frères, c'est ainsi que l'impénitence de la vie conduit comme nécessairement à l'effroyable impénitence de la mort.

Et ne me dites point ici, pour vous ras-

(1) *Genes.* IV. 13.

rarer dans vos justes alarmes, que le bon larron est mort dans la grace, et que vous pouvez bien espérer la même faveur. Il est vrai, dit saint Ambroise, le bon larron est mort comme un Saint, après avoir vécu comme un réprouvé. En devons-nous être surpris? c'étoit alors le temps des miracles; le Seigneur étoit engagé pour lors, en quelque façon, à faire des coups extraordinaires pour honorer la mort de son Fils; il falloit alors au Sauveur des hommes, de tels prodiges pour prouver sa divinité. Or, quel droit avez-vous, pécheur, d'attendre de la part de Jésus-Christ un prodige, un miracle de cette nature, après vous être préparé, pendant toute votre vie, par le mépris que vous faites de ses graces, un trésor immense de colère et de fureur pour l'heure terrible de votre mort? Mais si toutes ces raisons ne vous suffisent pas, dites-moi, je vous prie, pourquoi nous alléguez-vous sans cesse cet exemple du bon larron, qui dans le fond vous est si peu favorable; et pourquoi ne nous dites-vous jamais rien du mauvais, qui mérite bien plus votre attention, et qui est si propre à vous confondre? En effet, mes frères, j'entends tous les jours parler du bon larron, de sa conversion et de sa

pénitence à l'heure de la mort, tandis que je n'entends jamais rien dire de l'endurcissement, de l'impénitence, de la réprobation affreuse de cet autre infortuné qui mourut comme lui en croix sur le Calvaire. Ah! mes frères, montez sur cette montagne, et jetez les yeux de l'autre côté de la Croix. Qu'y verrez-vous? Ah! vous y verrez un misérable, un pécheur, un mauvais larron, qui, dans le plus grand jour de la miséricorde du Seigneur, dans le temps que ce Dieu de bonte fait le plus éclater son amour envers les hommes, que ses adorables plaies demandent grace et miséricorde pour tous les coupables, que son sang coule de toute part pour le salut de tout l'univers, vous verrez, dis-je, un pécheur, qui, à côté même de Jésus-Christ expirant, meurt et expire lui-même en impie et en réprouvé. O justice de mon Dieu, que vous êtes terrible et redoutable! Cessez, cessez donc, mes frères, de nous apporter cet exemple pour vous autoriser dans votre impénitence; car pour moi, et je pense qu'il en doit être de même de chacun de vous, je me sens infiniment plus effrayé du triste sort du mauvais, que l'heureux sort du premier ne me rassure. Et voilà ce qui me

confirme toujours davantage dans la créance de cette triste vérité, Que presque tous les pécheurs mourront comme ils ont vécu.

Mais, me direz-vous encore : Nous voyons tous les jours tant d'autres pécheurs qui finissent si bien, après avoir si mal commencé, et qui meurent comme des Saints, après avoir vécu dans le désordre ! Et moi je vous dis, avec saint Augustin, qu'ils meurent la plupart comme des réprouvés. O hommes ignorans des redoutables secrets de Dieu, si vous saviez ce qui s'est passé pour lors dans le cœur de ces prétendus pénitens, ah ! vous verriez bien que cette mort que vous appelez si sainte, si chrétienne, n'est dans le fond qu'une mort funeste et malheureuse ! Vous verriez que ce sont là des malheureux Antiochus, qui répandent des larmes, et qui envoient des présens à Jérusalem, mais qui n'en sont pas pour cela moins réprouvés devant Dieu ! Vous verriez que ce sont des abominables Judas, qui cherchent les Prêtres et les Pontifes, et qui restituent les deniers, mais dont l'eternelle damnation n'est pas pour cela moins certaine ni moins infaillible ! Vous verriez que ce sont des Achab, abattus par la crainte et couverts de la cendre, mais qui au milieu

des plus tendres soupirs conservent pour Dieu et pour leur salut un cœur plus dur que la pierre et le marbre ! Vous verriez que ce sont des Joab, qui vont embrasser la corne de l'autel pour échapper à la colère de Dieu, mais que la sainteté de l'autel ne garantit point de la fureur du Roi de justice! Vous verriez que ce sont enfin des Juifs épouvantés qui se sauvent dans le Tabernacle, mais que le Tabernacle ne sauve point, et qu'il laisse malheureusement périr! Parlons sans figures. Ce pécheur, il est vrai, a fait une belle mort, je veux même qu'il ait fait la plus belle mort du monde; mais a-t-il fait une bonne mort? Bonne mort, et belle mort, sont deux choses bien différentes ! Prenez garde, mes frères, de confondre ces deux objets. Avec une bonne mort, qui consiste à mourir en état de grace, de quelque manière d'ailleurs que je meure, quand je mourrois de mort subite, sans Sacremens, et abandonné de tout le monde, comme sont morts quantité de Saints, je suis assuré de mon salut, et le Ciel est à moi infailliblement : au lieu qu'avec une belle mort, qui ne consiste, pour l'ordinaire, que dans cet éclat extérieur de religion et de piété, nous voyons, hélas ! tous

les jours, des pécheurs tomber de leur lit dans les profonds abîmes de l'enfer.

Finissons, mes frères, finissons, et concluons, avec l'apôtre saint Paul, de tout cet important discours, Que la fin des impies sera semblable aux actions de leur vie; que telle est la vie, telle est la mort; et que vous mourrez enfin, pécheurs, comme vous aurez vécu : *Quorum finis erit secundùm opera ipsorum.* (1) Eprouvez-vous donc ici devant Dieu, et voyez quels sont les péchés qui vous dominent, les passions qui vous tyrannisent, les vices dans lesquels vous croupissez, toutes les criminelles habitudes, enfin, dont vous êtes les malheureux esclaves. Voilà le triste état, mes frères, l'état affreux et désespérant ou vous mourrez un jour, si vous n'en sortez au plutôt par une fervente confession et une pénitence sincère. Pendant la vie, pécheurs, vous êtes des sensuels, des voluptueux, des mondains, des violens, des vindicatifs, des emportés, des hommes de mauvaise foi, des ravisseurs injustes du bien d'autrui, des médisans, des indévots, des sacriléges, des impies : vous mourrez, et vous mourrez dans vos sensualités, dans vos voluptés, dans vos emportemens, dans

(1) *II. Cor.* XI. 15.

vos violences, dans vos injustices, dans vos impiétés et dans vos sacrilèges : *Quorum finis erit secundùm opera ipsorum.* Pendant la vie, rien ne peut vous toucher, vous émouvoir, vous ramollir, vous faire ouvrir les yeux sur vos égaremens, et vous ramener dans les voies du salut ; les prières ne vous touchent point, les menaces ne vous changent point, les coups du bras de Dieu ne vous soumettent point, tous les fléaux de sa colère et de sa vengeance ne vous étonnent, ne vous intimident point ; en un mot, vous êtes de vrais endurcis que rien ne peut convertir : vous mourrez, et vous mourrez sans douleur, sans componction, sans repentir, dans votre endurcissement et dans votre révolte, et dans la plus effroyable impénitence : *Quorum finis erit secundùm opera ipsorum.* Pendant la vie, vous croupissez dans l'oisiveté, dans la mollesse, dans l'indolence pour tout ce qui regarde les œuvres du salut, dans l'amour du monde, de ses lois, de ses maximes, de ses plaisirs, de ses vanités, de ses pompes, de tous ses faux biens : vous mourrez sans vertus, sans mérites, sans bonnes œuvres, sans amour de Dieu, de sa sainte loi, et sans aucune espérance de posseder jamais son divin

royaume : *Quorum finis erit secundùm opera ipsorum.* En un mot, femmes mondaines, vous mourrez comme la superbe Jésabel ; impies et voluptueux, vous mourrez comme Antiochus ; hommes de plaisir et de bonne chère, vous mourrez comme le sensuel Baltasar ; cruels et sanguinaires, vous mourrez comme Caïn ; traîtres et perfides, vous mourrez comme Absalom ; ambitieux, vous mourrez comme Abimelec ; envieux, vous mourrez comme Esaü ; rebelles et désobéissans, vous mourrez comme Saül ; cœurs endurcis, vous mourrez comme Pharaon ; incestueux, vous mourrez comme Hérode ; profanateurs des Sacremens, vous mourrez comme Judas. Enfin, je vous l'ai déjà dit cent fois, vous mourrez comme vous aurez vécu : vous vivez dans le péché, vous mourrez enfin dans le péché ; et cette mort sera le dernier trait de la vengeance divine et le comble du malheur pour vous. Car enfin, savez-vous, ô chrétiens, quel malheur c'est de mourir dans le péché ? Ah ! Seigneur, c'est ici que j'aurois besoin d'une voix de tonnerre, capable d'épouvanter tous mes auditeurs, et de leur faire craindre le plus terrible de tous les malheurs. Mourir dans le péché, c'est mourir dans la disgrace, dans l'inimitié, dans la

haine implacable du Seigneur, frappé de tous ses anathèmes, accable de son éternelle malédiction; c'est mourir maudit et réprouvé pour toujours de Jésus-Christ, rejeté sans ressource du sein de sa miséricorde, immolé, exterminé, écrasé sous les plus terribles coups de sa justice. Mourir dans le péché, c'est être enfin abandonné pour toute une éternité, de Dieu, des Anges, des Saints, des hommes, de toutes les créatures; c'est mourir dans l'accablement, dans la consternation, dans l'alarme, dans la rage et dans le désespoir; c'est, en un mot, livrer son misérable corps à la pourriture et aux vers, et vomir son ame criminelle et coupable dans les flammes éternelles de l'enfer. O mort dans le péché, que tu es effrayante et terrible! que tu es épouvantable! C'est cependant ainsi que vous mourrez, pécheurs, après avoir vécu comme vous vivez. Telle est la vie, telle est la mort. Dieu vous préserve, chrétiens, d'un si terrible malheur! Ainsi soit-il.

FRAGMENS

SUR LE MÊME SUJET.

.... (*Page* 122, *ligne* 3.) des choses in-
ompatibles? Quoi! vous vous livrez tous les
urs à vos passions; tous les jours vous mul-
pliez vos crimes et vos désordres; on vous
oit toujours persévérer avec scandale dans
otre impénitence, vous vous y endormez
alheureusement: et vous osez espérer qu'a-
rès avoir vécu comme des réprouvés, vous
e laisserez pas que de mourir comme des
aints! Non, non, etc. (*Page* 122, *ligne* 3.)

... (*Page* 124, *ligne dernière.*) ces pécheurs,
is-je, sont si heureux, si contens de leur
ort! C'est un grand du monde, un riche du
iècle, qui vit dans l'abondance, dans les
onneurs, dans la bonne chère, dans le jeu,
ans les festins les plus délicieux, dans tous
s plus doux plaisirs, comblé d'honneurs,
e gloire et de richesses: tout le monde le
iérit, le craint, le révère, le respecte. C'est
n père de famille dont le sort est si fortuné,
digne d'envie: uni pour jamais avec une

épouse qu'il aime tendrement, favorisé du Ciel d'une postérité également charmante et nombreuse, environné de biens pour la pourvoir avantageusement selon le monde, il goûte au milieu de tous ces avantages les plus parfaites consolations. C'est une femme mondaine, une jeune personne qui brille dans toutes les compagnies par son esprit, par sa beauté, par ses parures : aimée, recherchée, adorée partout, elle fait l'agrément et les délices de tous les cercles, et faisant toute son étude du plaisir, elle ne se refuse aucune douceur de la vie. Eh quoi, Prophète, tous ces gens-là sont si heureux, si riches, si puissans, si contens! etc. (*Page* 125, *ligne* 1.)

..... (*Page* 125, *ligne* 16.) *fiet ei.* Tous ces pécheurs, ajoute le Prophète, ont commis des péchés innombrables, des péchés de toute espèce, des péchés énormes, sans jamais se lasser dans la voie de l'iniquité. Leurs richesses, leur élévation, leur mondanité, leur jeu, leurs divertissemens, leur luxe, leurs malheureux plaisirs ont été la source fatale et inépuisable d'une infinité de désordres. Qu'ils apprennent et qu'ils sachent que

tout cela leur sera rendu dans le dernier jour de leur vie, et qu'en punition de leurs crimes ils n'auront que la malédiction de Dieu pour partage.

Ah! peuple infidèle, etc. (*Page* 125, *ligne* 17.)

..... (*Page* 130, *ligne* 12.) convaincans.

Demandons-le d'abord à saint Bernard. Ce Docteur si sage et si éclairé, que nous répondra-t-il? Il nous répondra qu'il y a un si juste rapport entre la vie et la mort, qu'ordinairement parlant, il faut nécessairement que l'une suive l'autre: *Quidni similiter exeat qui similiter vixerit?* Si cet homme, si ce chrétien a toujours vécu en impie, en payen, et en bête, dit ce saint Docteur, pourquoi ne voulez-vous pas qu'il meure de même? S'il s'est toujours emporté de colère, comme un lion furieux et irrité; s'il s'est toujours engraissé de vols et de rapines, comme un loup rugissant; s'il s'est toujours vautré dans l'infamie et dans l'ordure, comme un bouc immonde; enfin, passez-moi ce terme, je ne parle que d'après l'Ecriture, si, comme un chien qui retourne sans cesse à son vomissement, ce pécheur s'est plongé et replongé continuellement dans les crimes, sans jamais

mettre des bornes à son iniquité; pourquoi sa mort ne sera-t-elle pas semblable à celle de ces animaux, puisque sa vie aura été si conforme à celle que ces animaux auront menee? *Quidni similiter exeat qui similiter vixerit?* O pécheur, quelle honte, quelle confusion pour toi, et quel desespoir! Tu vis sans foi, sans loi, sans religion et presque sans raison, comme un animal et une bête, et tu mourras de même: *Unus exitus hominis et jumentorum.* Toute l'etrange différence que la foi nous y découvre, c'est que tout meurt avec ces animaux; mais ton ame, la plus noble partie de toi-même, ne mourra jamais: elle vivra toujours, pour être toujours punie, pour être toujours tourmentée. C'est ainsi, chrétiens, que saint Bernard s'explique dans le détail sur le sujet que nous traitons.

Mais quelles nouvelles preuves ne trouverons-nous pas de cette vérité, dans les admirables ouvrages de saint Augustin! Ah! lorsque vous voyez, etc. *(Page* 130, *ligne* 16.*)*

..... *(Page* 138, *ligne* 14.*)* refusée. Mais la miséricorde de Dieu est infinie: j'en demeure d'accord. Dieu est bon: cela est vrai, et il

faut bien qu'il le soit, puisqu'il vous a attendu si long-temps à pénitence, sans se venger de vos offenses. Il est bon : mais c'est parce qu'il est bon, qu'il ne doit pas permettre que l'exemple d'un impie qui feroit une bonne mort, ne perde une infinité d'autres qui s'attendroient à la même faveur ; et qu'il ne doit pas faire par-là, du salut d'un seul, la perte et la damnation éternelle de plusieurs. Il est donc évident, pécheurs, que vous mourrez dans votre péché. Car telle est la vie, etc. *(Page* 138, *ligne* 16.*)*

..... *(Page* 142, *ligne pénultième.)* la mort.

Ah ! chrétiens, cette conséquence vous trouble, vous alarme, vous effraie ; mais pouvois-je ou la supprimer ou l'affoiblir, sans être prévaricateur de mon ministère ? Puis-je effacer de l'Ecriture ce qui y est écrit, faire parler les Pères autrement qu'ils n'ont parlé, démentir la raison et contredire l'expérience sur tout ce qu'elles nous apprennent sur ce sujet ? Puis-je manquer à la vérité, pour vous laisser dans une sécurité funeste et trompeuse ? Effrayé que je suis moi-même d'une vérité si constante et si terrible, n'est-il pas de mon devoir de vous donner, si je puis,

la même frayeur que je ressens ? Je n'ignor pas, à la vérité, que ce qui est absolumen impossible aux hommes ne l'est point à Dieu et qu'il peut, maître qu'il est des cœurs opérer même en un moment, dans le cœu même le plus impénitent, la pénitence la plu parfaite. Je n'ignore pas que ce fut ainsi qu ce fameux criminel, crucifié avec Jésus Christ, fit pénitence sur la Croix, et qu'i mourut dans la grace, après avoir vécu dan le péché. Mais cet exemple, mes frères, qu est l'unique que vous puissiez m'apporter bien loin de me rassurer pour vous, ne fai qu'augmenter mes craintes et mes frayeurs Il est vrai, etc. *(Page 143, ligne 3.)*

..... *(Page 145, ligne 8.)* dans le désordre Pourquoi vouloir nous ôter le droit d'es pérer le même avantage ? Quelle insign grace, s'écrie-t-on, le Seigneur tout misé ricordieux n'a-t-il pas fait à cet homme dan les derniers momens de sa vie ! Il a demand et reçu tous ses Sacremens avec des démons trations de piété qui ont ravi et attendri jus qu'aux larmes tous les assistans. Il a désa voué ses péchés et gémi sur ses désordres il a laissé de grands biens aux pauvres et

l'Eglise ; il a dit les choses les plus touchantes du monde, pour réparer ses mauvais exemples. On l'a vu baiser mille et mille fois le crucifix avec la plus tendre dévotion; enfin l'on peut dire qu'il a fait la plus belle mort du monde. O hommes ignorans des redoutables secrets de Dieu, s'écrie saint Augustin, si vous saviez ce qui s'est passé dans le cœur de ce prétendu penitent, vous verriez bien que cette mort que vous appelez si sainte et si chrétienne, n'est, dans le fond, qu'une mort funeste et malheureuse, et que toutes ces vaines apparences de christianisme ne sont réellement qu'autant de piéges dangereux que le démon vous tend pour vous persuader fortement qu'il est aisé de mourir dans la grace après avoir vécu dans le péché ! Vous dites, mes frères, que cet homme a fait la plus belle mort du monde ; mais je demande, cette belle mort a-t-elle été bonne ? Car, belle mort, et bonne mort, sont deux choses bien différentes ! Ce pécheur, dites-vous, a demandé et reçu tous ses Sacremens avec la dévotion la plus exemplaire. Eh ! qui ne voit que la coutume, la bienséance, la politique et l'hypocrisie y ont eu plus de part que la religion et la foi, et qu'il n'a mis le sceau à sa

réprobation que par les plus énormes sacrilèges? Mais il a gémi sur ses égaremens, il a pleuré sur ses péchés. Ah! vous vous trompez. Dites donc qu'il a pleuré sur une épouse qu'il aimoit tendrement, sur des enfans qui lui étoient encore chers, sur des richesses et des plaisirs auxquels il étoit si follement attaché, et dont il falloit cependant qu'il se séparât pour toujours. Voilà sur quoi il a pleuré et gémi, et non pas sur les péchés et les désordres qu'il a commis; voilà quel a été le vrai sujet de ses larmes, qu'une tristesse et un regret de ne plus vivre lui ont fait verser, plutôt qu'une véritable douleur d'avoir mal vécu. Il a baisé le crucifix avec une piété si édifiante qui a attendri tous les assistans. Eh! quel est le chrétien, si ce n'est un impie, un désespéré, un furieux, qui pût porter les railleries, l'impiété et les blasphèmes jusqu'à outrager, jusqu'à rejeter cette image respectable, dans ces derniers momens? Cependant, mon père, quoi que vous nous disiez, ce mourant a donné tant d'autres marques de piété et de repentir, qu'il y a sujet de croire que Dieu lui aura fait miséricorde. Eh! qu'y a-t-il donc de si merveilleux? Ne sait-on pas qu'il ne les a risquées que parce qu'elles ne

lui coûtoient guères, et qu'il ne pouvoit même se dispenser de les donner au public, pour mourir avec quelque bienséance ? Qui ne sait qu'il n'a restitué le bien mal acquis, que parce qu'il ne pouvoit plus s'en servir ? qu'il n'a laissé de grands biens à l'Eglise et aux pauvres, que parce qu'il ne pouvoit point les emporter ? qu'il ne s'est réconcilié avec ses ennemis, que parce qu'il ne pouvoit plus leur nuire ? Qu'il n'a dit les choses les plus touchantes du monde que parce qu'il ne pouvoit plus en faire de mauvaises ? et qu'il n'a promis de mieux vivre, que parce qu'il sentoit fort bien qu'il falloit enfin mourir ? Or, je vous demande : est-ce là mourir en Saint, quoiqu'on meure avec toutes les cérémonies de la religion, et avec des sentimens, ce semble, si édifians ? ou plutôt, n'est-ce pas mourir en impie, en payen, en réprouvé, au milieu même de toutes les marques du christianisme et de toutes les voies du salut ? Mais, d'où vient donc, me direz-vous encore, que ce pécheur est mort avec cette paix, avec cette douce tranquillité qui efface toutes les horreurs du trépas, et qui fait envie aux plus gens de bien ? Ah ! chretiens, en voulez-vous savoir la raison ? c'est qu'il n'a pas voulu paroître foible

à cette dernière heure, ou qu'il ne croyoit plus rien de tous les affreux châtimens qu'on lui faisoit apprehender pour l'avenir. Eh-si cela n'étoit, il faudroit donc avouer que la plupart des pécheurs meurent de la mort des Saints, parce qu'ils expirent dans leur lit tranquillement et sans frayeur; ce qui est formellement contraire à l'Evangile et à toutes les convaincantes preuves que nous avons apportées. Il faudroit même avouer encore, que la mort des Calvinistes, nos frères séparés, est précieuse devant Dieu, parce qu'elle est douce, paisible, et accompagnée en apparence des plus grands sentimens de confiance aux mérites et au sang de Jésus-Christ? Cependant qui a jamais douté de leur malheureux sort, dès qu'on suppose qu'ils meurent hors des sentimens de l'Eglise? Car, comme la confiance de ceux-ci, provenant de l'erreur où on les élève, qu'il suffit, pour être sauvé, de s'être approprié par la foi les mérites du Sauveur, ne les justifie point, et ne les empêche pas de mourir dans le péché: de même la confiance de ceux-là, qui ne peut venir que de leur criminelle présomption ou de leur coupable ignorance, ne les sauve point, et ne les empêche point de mourir en réprouvés.

Enfin, mes frères, voulez-vous une preuve bien sensible de tout ce que nous venons de vous dire, fondée sur ce qui se passe tous les jours à vos yeux ? N'avez-vous jamais eu de malades chez vous, mes frères, nous dit saint Jérôme, ou n'avez-vous pas été quelquefois malades vous-mêmes ? Quelles étoient les dispositions de votre cœur, dans l'extrémité où vous vous êtes trouves pour lors ? Quelle piété édifiante, quels sentimens de dévotion ne faisiez-vous pas éclater ? Avec quelle ardeur ne demandiez-vous pas d'être administrés ? Quels tendres soupirs ne poussiez-vous pas vers le Ciel ! Quelles résolutions de mieux servir votre Dieu et d'être plus attachés à vos devoirs ne formiez-vous pas ? A vous en croire, vous deviez être des Saints, si Dieu daignoit vous accorder encore quelques années, et vous prolonger une vie qui étoit près de s'éteindre. Enfin, Dieu a eu pitié de vous : votre mal a cessé, le feu qui vous consumoit s'est ralenti ; vos forces sont revenues, votre santé s'est rétablie. Mais en êtes-vous pour cela meilleurs et plus chrétiens ? Vous en êtes-vous mieux convertis dans cette maladie ? Eh ! que dis-je ? ne vous êtes-vous pas replongés dans les mêmes habitudes, et n'en êtes-vous pas devenus plus déréglés et plus méchans ?

On est surpris de ce changement, dans le monde, on en est scandalisé. Pour moi, ce changement ne m'étonne pas, ou plutôt, je dis qu'il n'y eut jamais en vous de changement véritable. Sur le point d'aller paroître devant Dieu, vous étiez, malgré votre tranquillité, votre piété, et vos résolutions apparentes, ce que vous aviez toujours été et ce que vous êtes encore présentement. Et si Dieu vous eût pris alors, vous étiez perdus, vous etiez damnés sans ressource. Pourquoi cela? parce que vous mouriez sans pénitence, et que vous mouriez enfin dans le peché comme vous y aviez vécu. Ah! mes frères, faisons ici, avant de finir, une réflexion bien touchante. C'est cependant ainsi que sont morts la plupart de nos parens, de nos amis, et tant d'autres personnes avec qui nous avons si étroitement vécu. Que dis-je? nous ne nous consolons même de leur perte, que sur les marques de pénitence qu'ils ont données dans ces derniers momens. Mais, hélas! que sont-ils devenus, après une vie entière de péchés dont nous avons été les témoins et peut-être même les complices? Les voilà dans leur éternité! Le Ciel est-il leur partage, l'enfer est-il leur demeure? Grand Dieu,

je ne veux point mettre des bornes à votre miséricorde ; je sais qu'elle est infinie. Mais qu'il me soit du moins permis, ô mon Dieu, de m'écrier ici : Que vos pensées sont bien différentes des nôtres, et que la sévérité de vos jugemens est bien peu conforme à l'injustice de nos folles espérances et de nos vaines prétentions !

Finissons, etc. (*Page.* 147, *ligne* 3.)

II.E SERMON

SUR

LA MORT DES PÉCHEURS.

(Ils meurent dans le désespoir.)

Venient dies in te,... et inimici tui.. coangustabunt te undique, et ad terram prosternent te.

Il viendra un temps malheureux pour toi, que tes ennemis t'environneront et te serreront de toute part, et qu'ils te détruiront entièrement. *Luc.* XIX. 43. 44.

QUEL est donc, mes frères, ce temps infortuné pour vous, où des foules de redoutables ennemis doivent vous assiéger, vous investir de toute part pour vous terrasser, et vous perdre pour toujours et sans ressource? Ah! chrétiens, c'est le triste temps de la mort, si vous ne le prévenez par la pénitence. Mais quels sont ces redoutables ennemis qui doivent pour lors vous investir de tout côté, et vous livrer une si cruelle guerre? *Et inimici tui coangustabunt te undique, et ad terram prosternent te.* Ah! pécheurs, tremblez ici et soyez saisis d'une salutaire terreur. Ce sont

tous ces innombrables péchés que vous aurez commis pendant votre vie, et qu'il ne vous sera plus permis de réparer par une pénitence sincère. Ce sont tous ces faux biens, auxquels vous vous attachez si follement, et dont vous vous sentirez arrachés par violence et après bien des combats. C'est la justice d'un Dieu vengeur, d'un Dieu tout-puissant, que vous aurez provoquée, que vous aurez irritée, qui sera à son comble, et que vous ne pourrez plus apaiser. Tels sont, pécheurs, les cruels ennemis qui vous assiegeront à la mort, qui vous investiront de toute part, et qui vous feront malheureusement périr sans que vous puissiez vous en défendre: *Et inimici tui coangustabunt te undique, et ad terram prosternent te.* Dans le passe, (retenez bien ceci : car si dans ces trois mots si simples et si courts vous ne trouvez pas des motifs pressans de pénitence, je ne vois rien, en vérité, dans la religion, qui soit capable de vous toucher et de vous convertir;) dans le passé, dis-je, vous verrez des pechés énormes que vous avez commis et que vous ne pouvez plus réparer : première source de votre désespoir. Dans le présent, vous apercevrez des faux biens que vous aurez trop aimés et que vous ne pourrez plus re-

tenir : seconde source de votre désespoir. Dans l'avenir enfin, vous découvrirez des maux infinis que vous n'avez pas assez craints, et que vous ne pourrez plus éviter : troisième et dernière source de votre désespoir. C'est là tout le sujet de cette effrayante instruction.

Seigneur, c'est à vous à toucher les cœurs. Brisez les nôtres, et pénétrez-les d'une crainte salutaire qui nous réduise à prévenir le malheur épouvantable et l'affreux désespoir d'une mauvaise mort. Nous vous demandons, ô mon Dieu, cette grace, par l'intercession de MARIE. *Ave.*

PREMIER POINT.

Je dis, en premier lieu, mes frères, que le pécheur voit à l'heure de la mort tous les péchés qu'il a commis durant sa vie, mais qu'il n'est plus en son pouvoir de réparer : première source de son désespoir. Il est constant, chrétiens auditeurs, que le pécheur ne pense guères à ses péchés pendant sa vie, soit que d'autres objets l'occupent, ou que ses passions l'aveuglent et l'endurcissent ; et lors même qu'il se présente aux pieds d'un prêtre pour les déclarer dans une humble confession, pour l'ordinaire la plupart

de ses péchés lui échappent, de telle sorte, qu'à moins d'un sérieux examen et d'une discussion très-sincère, il lui est presque impossible de s'en rappeler le triste souvenir. Malheureux effet de nos péchés, s'écrie à ce sujet saint Pierre Chrysologue, qui nous fuient lorsque nous les cherchons pour leur donner la mort par le glaive de la pénitence : *Interfectrix peccatorum pœnitentia ;* mais qui nous cherchent à leur tour dans les derniers momens de notre vie, pour nous causer par leur seule vue les plus mortelles frayeurs. Commettre le péché, voilà ce qui passe ; mais l'avoir commis, voilà ce qui demeure. Non, non, pécheurs, ne vous y trompez pas ; vos péchés, pour être cachés à l'heure qu'il est, oubliés et méconnus, ne sont ni éteints, ni effacés, ni expiés, ni réparés. Ils existent encore ces péchés, tels que vous les avez commis ; ils subsistent devant Dieu, avec toute leur grièveté et toute leur malice ; ils demeurent comme assoupis dans votre mémoire, dit saint Bernard, qui, comme une fidèle dépositaire, doit vous les remettre tous un jour devant les yeux pour vous les reprocher. Ils sont, en un mot, ensevelis dans le fond de vos consciences, pour se montrer et pour paroître au moment

fatal de votre mort, lorsque Dieu commencera de les appeler en jugement contre vous, et qu'il vous les remettra devant les yeux pour vous confondre et pour vous perdre. Tel fut, mes frères, le triste sort et l'étrange situation du malheureux Antiochus, lorsqu'il fut au lit de la mort. Nous ne savons point, en effet, que durant sa vie il se soit souvenu de ses péchés et de ses sacriléges. C'étoit cependant un très-méchant prince, qui commit des crimes épouvantables, qui remplit toute la Judée de meurtres et de massacres, qui porta son audace et son attentat jusques sur les autels, et qui, sans respecter la majesté de Dieu, souilla le Temple par les plus énormes profanations. Cependant nous ne savons pas, encore une fois, que durant sa vie il ait fait la moindre réflexion sur tous ses excès ; du moins le Texte sacré n'en fait aucune mention. Mais dès l'instant que ce malheureux roi voit approcher sa mort, l'impie se trouble ; il se confond, et reconnoît amèrement l'effroyable désastre où il va être réduit. Son visage change de couleur ; il est tout effrayé, tout ému. Helas ! s'écrie-t-il, en s'adressant à tous ses amis qu'il avoit fait appeler auprès de son lit, à quel chagrin mortel me trouvé-je réduit, et dans quel

abîme de douleur et de tristesse suis-je plongé maintenant? moi qui étois auparavant si content et si heureux, si chéri, si craint et si respecté au milieu de la puissance qui m'environnoit : *In quantam tribulationem deveni, qui jucundus eram, et dilectus in potestate mea!* (1) Ah! je me souviens à présent de tous les affreux scandales que j'ai commis dans Jérusalem, et je comprends bien que c'est pour cela même que je suis tombé dans cet excès de malheur : *Nunc verò reminiscor malorum, quæ feci. Cognovi ergo quia propterea invenerunt me mala ista* (2). O excès de malheur, ô fureur, ô désespoir! c'en est fait, il faut que j'y meure misérablement et que j'y périsse : *Et ecce pereo.* Voilà, mes frères, une image bien fidèle, mais bien terrible, de ce qui doit arriver au pécheur mourant. Ah! pécheurs, semblables à ce roi sacrilége, pour pécher plus librement et plus impunément pendant la vie, vous fermez les yeux sur l'horreur de vos prévarications et sur le nombre de vos désordres; pour éviter la honte de vous connoître et la peine de sentir tous les remords de vos crimes, vous riez, vous jouez, vous vous dissipez; il n'est point de passions, d'amusemens, de

(1) *I. Mac.* VI. 11. (2) *I. Mac,* VI. 12. 13.

folles joies, de plaisirs, auxquels vous ne vous livriez nuit et jour, pour pouvoir éluder par-là jusqu'au moindre souvenir de vos égaremens. Mais à la mort, au moment terrible de la mort, vous ouvrirez les yeux malgré que vous en ayez, et Dieu vous fera voir distinctement, et comme en un seul coup d'œil, dans le fond de votre cœur, tout ce qu'il y aura eu de plus criminel et de plus infame dans toute votre vie : *Cùm dormierit, aperiet oculos suos* (1). O ciel! quel effroyable abîme de péchés, de méchanceté, de malice s'ouvrira-t-il tout d'un coup à vos yeux! C'est alors que vous verrez dans toute l'amertume de votre ame, cette foule innombrable de crimes comme renaître du fond de vos consciences, quoique ensevelis depuis bien long-temps dans le plus profond oubli. Ah! je me souviens à présent malgré moi, vous écrierez-vous dans le trouble et la frayeur, de ce que je n'ai voulu que trop oublier pendant le cours de ma vie sensuelle et criminelle. Hélas! parmi cette multitude presque infinie de pensées, de paroles, d'actions, qui devoient être toutes pour Dieu seul, à peine en trouvé-je une seule qui ne soit un péché contre lui, un mépris de sa

(1) *Job.* XXVII, 19.

miséricorde, et une transgression de sa loi. *Nunc verò reminiscor malorum quæ feci* (1). Oui, je me souviens à présent de tant d'abominables impuretés auxquelles je me suis livré sans crainte et sans honte, sans jamais vouloir faire la moindre réflexion sur l'égarement de ma conduite. Consentemens secrets, désirs criminels, espérances conçues, occasions recherchées, commerces scandaleux, entretiens lascifs, libertés honteuses, paroles obscènes, chansons déshonnêtes, regards impurs, dissolution, mollesse, tous ces affreux péchés me sont aussi présens que si je ne faisois que de les commettre : *Nunc verò reminiscor malorum quæ feci.* Mais de combien d'autres passions criminelles ne me suis-je pas encore rendu l'esclave, malgré le trouble et les remords qui me déchiroient sans cesse et que je m'efforçois toujours d'éteindre et d'étouffer ! O ciel ! quelle chaîne de crimes n'aperçois-je pas dans cette longue suite d'années qui j'ai passée dans le monde ! que de péchés, que de désordres, que de scandales ! Ce n'est partout, et dans tous les âges de ma vie, que haine, que colère, que vengeance, qu'injustice, que trahison, que médisance, que calomnie, qu'intempérance,

(1) *1. Maç.* VI. 12.

que vanité ridicule, que desseins ambitieux, que mépris déclaré de Dieu, que profanations des choses saintes : *Nunc verò reminiscor.* Malheureuse histoire de ma vie, qui vous présentez à moi dans cette dernière heure, que vous êtes pour moi un terrible spectacle! Péchés que je commis avec tant de complaisance et de passion, que vous me causez de mortelles douleurs ! Cuisans remords du péché, trouble salutaire, déchirement de conscience, contre lesquels je me suis toujours roidi, que vous me jetez présentement dans d'étranges frayeurs, dans de cruelles alarmes! Graces méprisées, Sacremens profanés, instructions rendues inutiles, temps mal employé, secours et moyens de salut négligés, dont j'ai si peu profité pendant ma vie, ah! que vous excitez dans mon cœur de noirs repentirs, d'accablans désespoirs ! Mais, chrétiens, ce n'est pas assez. Non-seulement ce pécheur verra cette foule innombrable de péchés se développer devant ses yeux à l'heure de la mort, mais encore il en verra, il en pénètrera, il en comprendra toute l'énormité, toute la malice, et toute la difformité : nouveau surroît pour lui de désespoir et de trouble, jusqu'à ce que les douleurs de la mort m'eus-

sent investi, disoit le prophète Roi, je n'entendois que confusément le bruit que le torrent de mes iniquités faisoit autour de moi. Mais à présent que la mort se présente devant moi, et que je vois chaque chose dans son jour, et surtout le péché tel qu'il est en lui-même ; ah ! la vue de tous ceux que j'ai commis me trouble, m'effraie, et me jette dans une épouvante dont j'ai peine à revenir : *Circumdederunt me dolores mortis, et torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (1). En effet, il ne faudra pas vous imaginer que les mêmes préjugés, les mêmes prétextes, les mêmes passions qui vous aveuglent et qui vous étourdissent à présent, vous aveuglent et vous étourdissent de même dans cette dernière heure. Non, non ; à la mort, l'on voit et l'on considère ses péchés tout autrement que pendant la vie. On prend alors d'autres idées et l'on juge tout autrement des choses : on commence enfin à connoître Dieu et à se connoître soi-même. Tous ces brouillards qui ne nous font voir ici-bas les choses que dans un faux jour, sont alors dissipés ; tous ces faux préjugés, tous ces injustes prétextes dont nous colorons nos désordres, disparoissent ; les plus fortes passions s'étei-

(1) *Ps.* XVII. 5.

gnent, la foi se réveille, le charme du péché tombe. Dépouillé de cette amorce du plaisir dont il est revêtu et qui nous en couvre toute la noirceur, il se présente à nous, dans ces derniers momens, sans fard, sans artifice, tout nu, et avec toute sa laideur et sa malice. Le comprenez-vous bien, mes frères? à la mort vous apercevrez vos péchés dans toute leur difformité, sans que rien puisse les diminuer ni les affoiblir. Là, vous verrez toutes les extravagances de votre vanité, toute la bassesse de votre avarice, toute l'injustice de vos calomnies, toute l'impiété de vos blasphèmes, toute la cruauté de vos vengeances, toute l'horreur enfin et toute l'infamie de vos convoitises. En un mot, là vous peserez tout au poids du sanctuaire. Car, dit saint Chrysostôme, il y a un poids et un poids, une mesure et une mesure : *Pondus et pondus, mensura et mensura ;* un poids pour le temps de la vie, et un poids pour le temps de la mort. Pendant la vie, hommes voluptueux, l'impureté ne passe parmi vous que pour un amusement et une galanterie ; vous ne la regardez que comme une foiblesse pardonnable, pour laquelle Dieu sans doute aura des égards : mais à la mort, que vous changerez bien de sentiment et de langage!

puisque vous ne la regarderez désormais que comme une effronterie scandaleuse, comme une effroyable corruption de votre cœur, comme un libertinage affreux, et comme une flamme dévorante qui imite celle de l'enfer : *Pondus et pondus, mensura et mensura.* Pendant la vie, injustes ravisseurs du bien d'autrui, une usurpation, un larcin, un procès intenté mal à propos, un contrat usuraire, une marchandise survendue, tout cela ne vous paroît qu'habileté, que savoir-faire, et que comme autant de moyens sûrs et permis pour devenir riches et commodes: mais à la mort, le jugement que vous en porterez sera bien différent, lorsque toutes ces manières de vous enrichir que vous croyez si innocentes, ne vous paroîtront et ne seront en effet que fraudes, que rapines, que friponneries, qu'injustices, que brigandages : *Pondus et pondus, mensura et mensura.* Pendant la vie, femme du monde, médire de votre prochain, raconter ses foiblesses, vous entretenir de ses défauts, le noircir et le déchirer dans toutes les compagnies, tout cela, dites-vous, pourvu que vous le fassiez avec ménagement et avec art, tout cela est innocent et même nécessaire pour soutenir et égayer une conversation ;

mais à la mort, quelle affreuse idée n'en aurez-vous pas, quand tous ces traits de médisance dont vous vous faites présentement un jeu, ne se présenteront à vous que comme autant d'indignes lâchetés, de noires perfidies, que comme autant de meurtres et de cruels homicides : l'honneur, mes frères, n'étant pas moins cher aux hommes que la vie : *Pondus et pondus, mensura et mensura.* Enfin, pour finir un détail qui me mèneroit trop loin : Pécheur, qui que vous soyez, de quel œil regardez-vous le péché pendant votre vie ? ah ! vous le savez ; il n'est regardé chez vous que comme un passe-temps, une politesse, un relâchement raisonnable, un sage ménagement, un trait d'esprit, un jeu innocent, une bagatelle, un plaisir permis : mais à la mort, à la mort, quelle sera votre surprise, votre alarme, votre secret désespoir, lorsque vous reconnoîtrez que ces péchés, dont vous faites si peu de cas et que vous commettez en riant, ne sont, dans le vrai, que des transgressions mortelles, que des violemens essentiels de la loi, que des infractions de la charité, que des révoltes et des attentats commis contre la sainteté, contre la majesté, contre la souveraineté de votre Dieu, dignes mille fois des derniers

supplices : *Pondus et pondus, mensura et mensura.* Oui, pécheurs, vous dit le Prophète, ces péchés qui pendant la vie vous paroissent si petits et si légers, que le monde aveugle et réprouvé excuse, sur lesquels vous ne daignez pas même faire votre examen, et que vous mettez en quelque manière sous vos pieds et sous vos talons par l'oubli ou par le peu de réflexion que vous y faites; *Iniquitas calcanei mei* (1); ces péchés, dis-je, s'accroîtront à l'heure de votre mort, ils s'élèveront par-dessus votre tête, et vous en serez tout investis, tout enveloppés : *Iniquitas calcanei mei circumdabit me.* Que dis-je ? étrange expression du Prophète ! ces péchés seront comme autant de monstres horribles, comme autant de taureaux furieux et de lions rugissans qui vous assiégeront et qui vous accableront de toute part, et dont la seule vue vous causera les plus terribles alarmes. C'est toi, malheureux pécheur, vous diront-ils à cette dernière heure, (c'est saint Bernard qui les fait parler de la sorte,) c'est toi qui nous a créés, qui nous a produits, qui nous a enfantés dans ton cœur corrompu; c'est toi qui nous a donné naissance et qui nous a mis au jour. *Tu nos*

(1). *Ps.* XLVIII. 6.

egisti, opera tua sumus : nous sommes ton ouvrage, tes enfans ; c'est nous qui avons fait toute ta joie, tous tes plaisirs, tous tes délices. *Tecum semper erimus, tecum pergemus ad judicium :* mais la scène a bien changé pour toi, puisque nous ne serons désormais que comme d'horribles monstres qui t'effraieront, que de serpens affreux qui te déchireront, que d'implacables bourreaux qui te tourmenteront, que de cruels enfans qui te suivront partout, qui te conduiront au tribunal de Dieu, et qui descendront avec toi jusques dans les enfers pour te donner la mort éternelle, en te tourmentant sans relâche : *Tecum semper erimus, tecum pergemus ad judicium.* Ah ! mes frères, concevez donc, s'il est possible, quel sera votre trouble, votre effroi, votre désespoir, à la vue de tous vos péchés, qui, comme autant d'horribles et cruels ennemis, vous livreront une si cruelle guerre, sans que vous puissiez vous en défendre. Hélas ! Seigneur, s'écrioit le saint roi David dans la ferveur de sa pénitence, je ne puis plus vivre ; le trouble, le chagrin, l'inquiétude me tuent, pour ainsi dire, et je suis hors de moi-même, quand je considère la grandeur de mes iniquités, et que je les vois multipliées à l'in-

fini. Hélas ! j'en suis ému et pénétré jusqu'à la moëlle de mes os, et je n'ai du repos ni nuit ni jour : *Non est pax ossibus meis à facie peccatorum meorum* (1). C'étoit un roi, mes frères, qui tenoit ce langage, et un roi pénitent et assuré du pardon de ses crimes ; cependant il étoit troublé, il étoit saisi, il étoit consterné et comme mort à la vue de cette affreuse scène que lui retraçoient ses égaremens et ses désordres. Concluez donc, pécheurs, encore une fois, quel sera l'état affreux, l'état désespérant où vous serez à l'heure de la mort, lorsque vous vous trouverez tout absorbés et tout recueillis dans le cruel souvenir de cet effroyable amas de péchés que vous ne pourrez plus détruire ni réparer par une pénitence sincère. Mais quel comble de désolation pour vous, lorsque vous vous rappellerez tant d'autres énormes péchés auxquels vous n'avez peut-être jamais pensé, et qui ne laisseront pas que de faire alors sur vos ames les plus violentes impressions ; je veux dire tous ces indignes mépris, tous ces criminels abus que vous faites tous les jours des graces de votre Dieu, qui ne vous sont données que pour éviter le péché ou que pour vous aider à réparer ceux

(1) *Ps.* xxxvii. 4.

que vous aurez commis ! Quel comble de désolation, dis-je, pour vous, lorsque vous vous rappellerez combien de secours et de moyens de salut vous vous serez rendus inutiles et que vous aurez même tournés à votre perte ! combien de lumières vous aurez étouffées, combien d'inspirations vous aurez rejetées, combien de Sacremens vous aurez négligés ou profanés, à combien d'instructions et de remontrances vous vous serez endurcis, à combien de saints exemples vous aurez été insensibles ; enfin combien de jours, de mois, d'années qui ne doivent être employées qu'à votre salut, et dont vous ne vous serez servis que pour accumuler, que pour multiplier toujours plus vos désordres ! Ah ! si j'avois seulement été fidèle, direz-vous alors, à une partie de ces graces dont Dieu n'a cessé de me prévenir durant tout le cours de ma vie ; si j'avois, pour suivre la voix qui m'appeloit si souvent et si fortement à la pénitence, si j'avois renoncé à ce cruel esclavage du monde, du démon et de la chair par lesquels je me suis toujours laissé dominer ; hélas ! je me serois sanctifié, je mourrois présentement en paix et dans le baiser du Seigneur, et après le plus doux et le plus heureux de

tous les trépas, j'aurois eu part sans doute à l'héritage céleste. Mais parce que je les ai reçues en vain ces graces précieuses, parce que je les ai méprisées, que je les ai même combattues, et que par mon obstination elles ne m'ont pas attiré ni converti à Dieu, elles s'élèvent contre moi pour me persécuter et pour venger Dieu, pour me condamner, et devenir pour moi un plus juste sujet de réprobation. Au lieu de ces saintes tristesses, au lieu de ces contritions salutaires et vivifiantes qu'elles devoient exciter dans mon cœur, elles ne me causent à présent que des remords, mais des remords qui me déchirent; elles ne me causent que des tristesses, mais des tristesses qui m'accablent; elles ne me causent que des repentirs, mais des repentirs qui me consument; elles ne me causent enfin que des frayeurs, mais des frayeurs qui me percent, qui me transportent, qui vont jusqu'à la fureur, jusqu'à la rage. Telles sont, chrétiens, les cruelles et accablantes réflexions que le pécheur fait à l'heure de la mort, en considérant le passé, parce qu'il y voit des péchés qu'il a commis et qu'il ne peut plus réparer, des graces qu'il a méprisées et dont il ne peut plus profiter. Mais la vue du présent ne le consterne pas

moins, parce qu'il lui remet devant les yeux des biens qu'il a trop aimés, et qu'il ne peut plus retenir. Seconde source de son désespoir.

SECOND POINT.

Quel coup de foudre, en effet, mes frères, pour un homme éperdument attaché au monde, aveuglé par une gloire passagère qui l'éblouit, abruti par des plaisirs qui l'ensevelissent dans la chair et dans le sang, plus attaché à ses biens, que les Payens ne ne l'ont jamais été à leurs idoles; quel coup de foudre, dis-je, pour ce pécheur, lorsque par les derniers efforts de la maladie, il se voit enfin obligé de quitter pour toujours tout ce qui faisoit l'amusement de sa vie et les plus chers objets de ses désirs; et que quelque fidèle ami, las des complaisances et des flatteries, lui vient dire, comme le Prophète à cet ancien roi de Juda : *Dispone domui tuæ;* songez à vous! Jugez-en, mes frères, par l'étonnement et l'effroi de l'impie Baltasar, quand au milieu du plus scandaleux de tous les festins, il aperçut une main redoutable qui écrivoit de mystérieuses paroles sur les murailles de son palais, paroles bien effrayantes, qui ne signifioient

autre chose, sinon que le temps de la colère de Dieu étoit arrivé ; qu'il n'avoit que peu de momens à vivre, que son règne étoit fini, et que tous ses états alloient être envahis, partagés, divisés, et alloient passer en des mains étrangères. Ah ! mes frères, quel terrible, quel foudroyant spectacle pour ce malheureux prince ! A l'instant, dit l'Ecriture, son pâle visage est dégouttant de sueur, ses cheveux se dressent sur sa tête, il tremble de tous ses membres, tout son sang se glace dans ses veines ; ses affligeantes pensées, ses réflexions cruelles le troublent, le déconcertent et l'agitent avec tant de violence, qu'on diroit que ses os se déboîtent, que ses genoux se brisent, que ses entrailles se déchirent, et qu'il va rendre le dernier soupir. Quoi, s'écrie-t-il, abattu par l'excès de sa douleur, perdre la vie, et en perdant la vie perdre tous mes plaisirs, toute ma splendeur, toute ma gloire, ma couronne, mes états, mon royaume ! O ciel ! quelle fatalité ! quel désespoir ! Mais c'est en vain qu'il pousse tous ces cris ; ils n'éloigneront pas sa dernière heure, elle est venue. Ses courtisans, ses amis de débauche, ses concubines, tous les faux interprètes qu'il fait appeler ont beau

s'efforcer de le consoler et de le rassurer dans ses frayeurs, en donnant un sens favorables à ces paroles également mystérieuses et terribles; rien, chrétiens, rien ne le peut calmer dans ces cruelles alarmes; il meurt enfin, et il meurt dans le désespoir. Tel sera, mes frères, l'étonnement et la désolation de cet impie mourant, à la vue des biens, des richesses, des honneurs, des plaisirs, et de la vie même, qu'il avoit si follement aimés et que la mort lui viendra tout d'un coup enlever. Car enfin, mes frères, si la seule pensée de la mort est si accablante et si amère, selon l'expression de l'Ecriture, à un homme qui vit dans les délices et qui jouit de toutes les commodités de la vie: *O mors, quàm amara est memoria tua, homini pacem habenti in substantiis suis!* (1) quelle consternation et quel effroi la présence même de la mort ne lui causera-t-elle pas, lorsqu'elle lui ravira effectivement tout ce qui faisoit l'objet de ses plus violentes passions, et qu'elle lui arrachera, pour ainsi dire, du fond de son cœur et de ses entrailles mêmes, pour me servir des termes de l'Ecriture, ces richesses qu'il aura dévorées, ces idoles de chair qu'il aura si passionné-

(1) *Eccli.* XLI. 1.

ment aimées, tous ces objets trompeurs qui l'auront séduit et enivré : *Divitias quas devoravit, evomet, et de ventre illius extrahet eas Deus.* (1) Oui, pécheurs, ces richesses, ces héritages, ces maisons, ces domaines où vous trouvez toute votre joie, toute votre félicité, toute votre paix, et sur lesquels vous vous reposez comme sur votre propre substance : *Homini pacem habenti in substantiis suis;* cet or, cet argent, que vous amassez avec tant de fatigues, que vous adorez et que vous idolâtrez dans vos coffres, et que vous conservez avec tant de soins et de soucis; ces biens superflus que vous enlevez insjustement aux pauvres ; ce juste salaire dont vous frustrez vos domestiques ; ce sang de la veuve et de l'orphelin, dont vous vous nourrissez, dont vous vous engraissez : vous les vomirez à l'heure de la mort ; la mort vous les fera pour ainsi dire regorger et jeter loin de vous, pour ne plus les posséder aux dépens de tant de malheureux : *Divitias quas devoravit evomet.* Ces dignités, ces charges, ces emplois, tous ces frivoles honneurs, toutes ces folles distinctions dont vous vous repaissez l'esprit ; ces sensuels, ces criminels plaisirs, qui possèdent et qui

(1) *Job.* xx. 15.

corrompent votre cœur ; tous ces dangereux objets, toutes ces indignes créatures qui se sont comme changées en votre substance par l'amour violent et désordonné que vous avez pour elles, la mort vous les ravira, les enlèvera d'entre les mains, pour ne plus en jouir ; elle vous en dépouillera pour toujours. Ce n'est pas assez ; elle les arrachera de vos entrailles et de votre sein, par une main puissante à laquelle vous ne pourrez point résister : *Et de ventre ejus extrahet eas Deus.* Et quel sera votre déchirement de cœur et votre désespoir dans ces cruels et terribles momens, surtout quand vous entendrez ces foudroyantes paroles partir de la bouche d'un Dieu lassé de vos résistances, et résolu enfin de se venger de vos criminels attachemens ? *Succidite arborem ;* (1) Coupez, coupez cet arbre, dira-t-il à la mort ; coupez cet arbre qui a déjà jeté de si profondes racines dans la terre. *Excutite folia ejus ;* abattez ses branches, secouez-en les feuilles et les fleurs. *Dispergite fructum ejus ;* répandez et jetez çà et là tous ses fruits. Arrêt épouvantable, mes frères, qui s'exécute à l'instant même dans la personne de notre pécheur mourant ! Car à peine le souverain

(1) *Dan.* IV. 11.

Maître de la vie et de la mort l'a-t-il prononcé, que cet infortuné pécheur voit avec le regret le plus amer, que tout le quitte, que tout le fuit, que tout l'abandonne; qu'il perd sans ressource et pour toujours, tout ce qu'il avoit de plus cher, tout ce qui lui rendoit la vie si douce et si aimable. Parens, amis, femmes, enfans, voisins, domestiques, personnes qu'il avoit autrefois si tendrement et si follement aimées, tout se sépare de lui, tout lui dit un adieu éternel. Plus de monde pour lui dans ce cruel moment. Et quel tourment, quel supplice, d'en perdre tout à la fois et la vue et le commerce et la possession, et tout ce qui lui en rendoit le séjour si agréable et si délicieux! Déjà cette obscurité du soleil, cette pâleur de la lune, cette chute des étoiles, cette confusion des élémens, cette fuite du monde entier, tous ces prodiges qui arriveront à la fin de l'univers, et dont le Fils de Dieu nous fait une si vive peinture dans l'Evangile, commencent à se vérifier à son égard. Plus pour lui de lumière dans le soleil, plus de solidité dans la terre, plus de liens entre les élémens, plus d'union, plus de rapport avec les hommes, plus rien sur quoi il puisse s'appuyer et se reposer dans son désastre et

remplie d'horreur ? Infortuné que je suis ! à peine, hélas ! à peine ai-je goûté à la hâte tous les faux bonheurs de ce monde ou de la vie, que la mort me les ravit et me les enlève ! Je comptois au moins de les posséder encore quelque temps ; je me flattois d'en jouir au moins quelques années ; et voilà que je meurs : *Et ecce morior.* O mort, cruelle mort ! direz-vous alors avec Agag, transporté du désespoir le plus violent ; mort barbare et impitoyable, est-ce ainsi que tu me sépares cruellement de tout ce que j'aime le plus dans la vie ? *Siccine separat amara mors* ? (1) Pourquoi couper sitôt le cours de la vie la plus tranquille et la plus heureuse ? Ah ! du moins, si tu pouvois pour quelque temps arrêter ton bras, suspendre ton coup, et ne me frapper pas encore, pour me laisser plus long-temps dans la jouissance et la possession de tous ces biens ? Mais, pécheurs, désirs vains et inutiles, qui ne feront qu'augmenter vos regrets, votre amertume, votre désespoir ! Ce n'est pas assez. Après avoir vu, dans le passé, des péchés que vous aurez commis et que vous ne pourrez plus réparer ; dans le présent, des biens que vous avez trop aimés et que vous ne pourrez plus

(1) *I. Reg.* xv. 32.

retenir ; vous n'apercevrez enfin, dans l'avenir, que des maux affreux que vous n'avez pas assez craints, et que vous ne pourrez plus éviter : troisième et dernière source de votre désespoir, qui mettra le comble à tous vos malheurs, et qui sera le sujet de cette dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Oui, mes frères, ce qui met le comble au désespoir du pécheur mourant, c'est qu'il voit dans l'avenir des maux qu'il n'a pas assez craints et qu'il ne peut plus éviter. Quels maux affreux, mes frères ! Un jugement irrévocable qui l'attend, un enfer qui va s'ouvrir sous ses pieds, une éternité de feu et de flammes qui doit être son partage, des démons enfin qui se préparent à le tourmenter sans pitié et sans relâche ; voilà, chrétiens, ce qui l'accable, ce qui le désole, et ce qui le fait par avance mourir, pour ainsi dire, de frayeur. Ah ! ce pécheur, pendant la vie, ne pensoit point à ces effrayantes vérités ; il les entendoit prêcher, comme vous faites vous-mêmes, sans être ému, de sang froid. Pour vivre plus tranquillement dans ses désordres, il s'y étourdissoit, il les oublioit, il y étoit insensible ;

et si quelquefois sa conscience en étoit alarmée, il avoit soin de calmer ses remords, en se représentant un Dieu bon et miséricordieux, qui ne veut point la mort des pécheurs. Que dis-je? souvent même, se sachant bon gré de la subtilité de ses raisonnemens et de la force de son génie, il en doutoit, il ne les croyoit pas, il en railloit, et se moquoit ouvertement de la trop grande crédulité des simples. Mais à présent, qu'il change bien de sentiment et de langage! Il croit tout, et il ne doute plus de rien. Non, non, il ne doute plus de ces terribles vérités; il ne demande plus, dans un esprit de moquerie, d'irréligion et d'impiété, s'il y a un enfer, ou s'il n'y en a point; si ce n'est point une fable que ce qu'on lui a dit des démons et de l'éternité, ou si ce n'est point une vérité constante. Hélas! il n'en est que trop convaincu, pour son malheur. Tout ce qu'on lui a jamais dit, au contraire, des jugemens de Dieu, de l'état des damnés et des tourmens qu'ils souffrent, tout cela se présente à sa mémoire par des images si vives et si frappantes, qu'il en est consterné et abattu. Et quelle ne doit pas être sa consternation et sa frayeur? Ah! le malheureux, il sait, il connoît, il voit, il sent, qu'il va

être jugé. Mais par quel juge va-t-il être jugé ?

Par un Juge infiniment éclairé, mes frères, qui aura été le témoin oculaire de tous ses déréglemens, et aux lumières de qui la plus légère de ses fautes et le plus secret de ses désirs n'auront pu échapper. Par un Juge souverainement équitable, qui jugera les vertus et les justices mêmes, et qui punira sans distinction tous les coupables. Par un Juge tout-puissant, qui peut perdre et le corps et l'ame tout ensemble, et qui ne tient dans ses mains que des foudres et des carreaux pour l'écraser. Par un Juge excessivement irrité contre lui, dont il a toujours été le cruel ennemi, qu'il a toujours outragé et méprisé, qu'il a abandonné pour de viles créatures, qu'il a crucifié mille et mille fois dans son cœur, et dont il ne doit attendre, par conséquent, qu'un jugement plein de sévérité et de rigueur. Par un Juge inflexible, que rien ne pourra calmer, que rien ne pourra fléchir, et dont les arrêts sont éternels et irrécusables. Déjà il lui semble d'être cité au redoutable tribunal de ce souverain Juge, et d'entendre cette foudroyante sentence qui doit le condamner à des feux éternels. Hélas ! s'écrie-t-il tout frappé de

terreur et tout épouvanté, que ferai-je, quand ce grand Dieu, quand ce souverain Juge des vivans et des morts, se lèvera de son trône pour me juger et pour me reprocher tous mes crimes en face? *Quid enim faciam cùm surrexerit ad judicandum Deus? et cùm quæsierit, quid respondebo illi?* (1) Ah! je ne l'ai jamais vu, je m'en vais le voir pour la première fois, et je vais le voir comme un Juge terrible. Oui, je suis sorti des mains de ce Dieu tout-puissant sans le connoître; je ne l'ai jamais connu que par des images étrangères et sous des espèces proportionnées à la foiblesse de mes sens. La raison m'a bien dit qu'il étoit mon premier Auteur, la foi m'a bien appris qu'il étoit mon Sauveur et mon Père; mais je n'ai jamais été assez heureux pour le voir sous ces formes bienfaisantes; j'ai cru, sans avoir vu, tous les excès de sa miséricorde pour moi. Ah! faut-il que, pour le plus grand de tous les malheurs et pour le comble de mon désespoir, le premier de ses attributs qui se fera voir à moi, soit sa dignité de Juge, et de Juge souverain, inévitable, tout-puissant, irrité, inflexible? Où irai-je donc, pour m'éloigner de lui? où fuirai-je, pour

(1) *Job.* XXXI. 14.

me soustraire à sa vue ? où me cacherai-je, pour éviter sa colère et son redoutable courroux ? Dans les Cieux ? mais un pécheur comme moi n'y doit plus prétendre. Sur la terre ? mais il n'y a plus de monde pour moi. Dans l'enfer ? malheureux que je suis ! je l'ai bien mérité, et ce doit être ma demeure, s'il me fait justice.

Or, concevez encore, mes frères, s'il est possible, les nouvelles impressions d'épouvante et d'effroi, de désolation et d'horreur, que fera sur un misérable pécheur mourant la vue anticipée de ces brasiers sombres et ardens, de ces brûlantes ténèbres, de ces étangs de feu et de soufre allumés, de ces prisons embrasées, de ces abîmes effroyables, de ces tortures, de ces tourmens, de ces supplices, de ces cachots obscurs et éternels, où le désespoir, la rage et les grincemens de dents éclatent de tous côtés ; de cet enfer, enfin, qu'il aura mérité ; de cette effroyable éternité, qu'il avoit toujours regardée comme une illusion et un songe, ou du moins comme dans un point de vue fort éloigné, et dont il ne se voit cependant éloigné que d'un seul moment ; de cette épouvantable éternité, qui tout immense et tout infinie qu'elle est, est déjà toute ramassée dans

son esprit et commence de l'accabler de tout son poids. Ramassez, dis-je, toutes ces horreurs dans son esprit et dans son cœur, et vous avouerez sans peine qu'il n'est rien de plus terrible et de plus affreux que le malheur d'un pécheur qui meurt dans l'état du péché.

Enfin, qui pourroit jamais vous exprimer la juste frayeur que lui cause, dans ses derniers momens, la vue de ces cruels démons auxquels il prévoit qu'il doit être livré pendant toute cette épouvantable éternité. Ah! ces bourreaux inhumains, ces anges de ténèbres, ces démons cruels et impitoyables, impatiens de jouir de leur funeste proie, n'attendent pas qu'elle soit dans l'enfer pour s'en emparer et la tourmenter. Ils viennent investir et assiéger ce pécheur agonisant, jusques dans son lit de mort, et commencent d'exercer sur lui toute leur fureur et leur rage. Ils l'attaquent par mille tentations horribles. Les uns le portent à des mouvemens de désespoir; les autres lui inspirent des pensées de blasphème; d'autres lui proposent encore les objets de sa brutale passion : tous enfin le pressent et le forcent de se rendre pour l'entraîner avec eux dans l'abîme. O Dieu! quelle étrange misère!

quelle affreuse situation! Pour en avoir une plus juste idée encore, représentez-vous ici la consternation et le trouble de l'impie et endurci Pharaon, lorsqu'il se vit enveloppé tout-à-coup des flots de la mer rouge avec toute son armée. Il eût bien voulu rebrousser chemin; mais la mer lui avoit fermé le passage: il eût bien voulu prendre terre et se sauver, lui en eût-il coûté tout son royaume; mais la faute étoit faite, il falloit nécessairement périr. Le voilà enseveli dans ces eaux vengeresses: point de retraite, point de secours; nulle force, nulle espérance, nul autre objet, nul autre appui que des eaux; il ne voyoit, il n'embrassoit, il ne respiroit que des eaux; devant, derrière, à côté, des montagnes d'eaux s'élevoient de toute part pour l'accabler et le submerger. Triste image de l'étrange situation du pécheur à l'heure de la mort, où les flots de la justice de Dieu tombent sur lui et l'enveloppent de toute part, sans lui laisser le moindre retour à la vie, ni la moindre lueur d'espérance! Semblable encore à cet homme infortuné, dont parle le prophète Amos, qui s'étant mis en chemin rencontre un lion furieux; il se détourne et prend une autre route, et voilà un ours enragé qui le pour-

suit ; il rebrousse chemin une seconde fois et gagne sa maison, mais sur le pas de sa porte il trouve un serpent monstrueux qui se jette sur lui, qui le déchire, et qui le met en pièces : *Quomodo si fugiat vir à facie leonis ; et occurrat ei ursus ; et ingrediatur domum, et mordeat eum coluber.* (1) Ah ! mes frères, voilà précisément ce qui arrive à ce pécheur mourant. D'un côté, la mort, comme un lion affamé, s'acharne contre ce pécheur et lui dévore tous ses biens de la fortune et du corps ; de l'autre, la justice divine, comme une ourse furieuse à qui on enlève ses petits, le cherche et le poursuit pour le perdre et le rendre la proie éternelle de sa fureur ; de l'autre enfin, sa propre conscience, sa conscience criminelle, comme un serpent le ronge et le déchire, en lui remettant devant les yeux cette multitude de crimes qu'il a commis : *Quomodo si fugiat vir à facie leonis.* En un mot, dit un saint Père, de quelque côté qu'il se tourne et qu'il fixe ses regards ; jugez de son embarras, de son effroi : sur sa tête, il voit un Dieu armé de foudres pour l'abîmer et le perdre ; sous ses pieds, un enfer pour l'engloutir ; devant lui une éternité épouvantable ; autour de lui des

(1) *Amos.* v. 19.

démons horribles, dont il va devenir la proie et qui lui préparent les plus affreux supplices. Que fera-t-il donc, dans cette extrémité de malheurs ? Hélas ! ce pauvre malheureux voudroit bien pouvoir retourner sur ses pas, et recommencer une nouvelle vie sur la terre, pour pouvoir éviter tous les effroyables malheurs dont il est menacé. Oh ! que ne puis-je, s'écrie-t-il dans le désespoir de son ame, rappeler tant de belles années que j'ai consumées dans l'inutilité, dans l'amusement et dans le crime ! Que ne puis-je faire revenir tant de beaux jours que je n'ai employés qu'à courir après le libertinage, la vanité et le mensonge ! Mon Dieu ! mon Dieu ! que ne ferois-je pas pour me mettre à couvert de tous les maux qui vont fondre sur moi ? Mais,

Mais non. Mon frère, ces belles années, ces beaux jours sont passés; il falloit en profiter. *Venit hora;* l'heure est venue; l'arrêt en est porté, il faut mourir. L'Ange exterminateur, si fameux dans l'Apocalypse, a déjà prononcé contre vous ce qu'au dernier jugement il doit prononcer contre tous les hommes : *Quia tempus non erit ampliùs;* (1) qu'il n'y aura plus de temps. Il y en aura

(1) *Apoc.* x. 6.

pour les autres, mais il n'y en aura plus pour vous. Des momens, des jours, des années, des siècles entiers s'écouleront; il y en aura pour ceux qui naîtront et pour ceux qui vivent encore; ils auront le loisir de se relever, de retomber, de se repentir de leurs chutes; ils se corrigeront, ils changeront, ils pourront prévenir par la pénitence tous les maux qui vous sont préparés : c'est le temps qui est marqué pour leur course, ils n'en ont pas encore trouvé la fin. Mais la mort a fini la vôtre; vous en allez faire le dernier pas. L'arbre va tomber du côté de l'orient ou du côté de l'occident. Hélas! qu'il est à craindre qu'il ne tombe du côté de l'enfer! Songez donc à vous, il en est temps, votre dernière heure est enfin venue : *Venit hora*. Mais quoi! ma dernière heure est venue, s'écrie ce mourant infortuné! Il faut à ce moment que je meure! Il me faut dès à présent et sans délai quitter ce monde! Hélas! il me semble qu'il n'y a qu'un moment que j'y suis entré. Ma vie ne me paroît que comme un éclair et un songe. *Venit hora* : non, mon frère, l'heure est venue; point de retardement, il faut subir dans l'instant même l'arrêt de mort prononcé contre vous. Mais, ô grand Dieu! dans quel étrange

dérangement est à présent ma pauvre conscience! Dans quel désordre se trouvent toutes les affaires de ma famille! Je n'ai pensé à rien encore. Vite, qu'on se hâte, qu'on m'appelle un confesseur, un notaire, pour pouvoir mettre ordre à tout. Mais comment pourvoir à tout cela comme il faut, avec le peu de temps qui me reste et dans le trouble où je suis? Ah! Seigneur, vous prolongeâtes autrefois de quinze années la vie du roi Ezéchias, à la prière qu'il vous en fit; ne m'accorderez-vous pas du moins une année, ou quelques mois, dans la triste situation où je me trouve! Mais non, mon frère, encore une fois; l'heure est venue, Saints et Bienheureux du Ciel, vous surtout, très-sainte Mère de Jésus-Christ, qu'on me disoit être si pitoyable, ah! daignez vous intéresser, auprès de votre Fils, pour un malheureux qui réclame votre assistance, et qui vous conjure de lui obtenir encore quelque temps pour pouvoir prévenir par la pénitence tous les affreux malheurs dont il va être accablé. *Venit hora*; non, non, pécheur, tous vos désirs sont inutiles; toutes vos prières, vos larmes, vos soupirs, tous vos cris sont inefficaces et impuissans: l'heure est venue, et vous ne sauriez la retarder d'un

moment ; il faut mourir. *Venit hora ;* oui, cette heure terrible est venue : *et nunc est ;* la voilà.

Ah ! que vois-je, mes frères, quel triste spectacle se présente-t-il ici à mes yeux ? Déjà je vois ce pécheur aux prises avec la mort ; il s'agite, il se trouble, il frémit, il frissonne ; ses forces tout-à-coup diminuent ; sa raison s'égare, il perd l'usage de ses sens, il n'est plus à lui ; le voilà réduit dans une mortelle agonie. Ses yeux commencent à s'éteindre, ses joues se rident, ses lèvres se retirent, son visage pâle et défiguré est noyé dans une sueur froide et mortelle ; tous ses membres se glacent et se roidissent. Parmi ceux qui l'environnent, les uns l'exhortent à haute voix de profiter de ces derniers momens ; les autres éclatent en des sanglots et en des soupirs que la douleur leur arrache : mais il ne voit plus ni ses bons amis, ni ses parens désolés ; il n'entend plus ni leurs avis charitables, ni leurs tristes accens. Un bruit confus s'élève et retentit de toute part : Il se meurt.... Ah ! il se meurt. C'en est fait. Accourez, Prêtre de Jésus-Christ, accourez auprès de cet infortuné moribond ; Ministre du Seigneur, que la justice de Dieu n'a pas permis qu'on trouvât plutôt, venez.

Priez, pleurez; portez à ses sourdes oreilles le nom sacré du Sauveur; pressez le crucifix sur ses yeux et sur ses lèvres, redoublez vos aspirations et vos cris vers le Ciel. Mais, que dis-je? ôtez, ôtez ce crucifix de devant ses yeux; puisque, s'il y voit encore, il ne peut lire, dans cet adorable objet, que le funeste arrêt de sa condamnation. Ne pensez pas non plus à faire sur lui les dernières prières de l'église, ni à l'exhorter à sortir de ce monde. Il en est sorti, il n'y est plus; il vient d'expirer, il est mort.

Ce pécheur est mort, mes frères, il est mort: le voilà devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ. C'en est fait: il est examiné, jugé, et condamné pour toujours à des flammes éternelles: *Mortuus est.... et sepultus est in inferno.* (1) Le voilà, dis-je, tel que Satan tomba du Ciel comme un éclair dans l'abîme, selon l'expression de Jésus-Christ: *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.* (2). Ainsi ce pécheur est tombé comme lui dans les horribles feux de l'enfer: *Et sepultus est in inferno.* Ce pécheur est mort, mes frères; il est mort, ce voluptueux, cet impudique; et du milieu de ses plaisirs honteux et de ses infa-

(1) *Luc.* XVI. 22. (2) *Luc.* X. 18.

mes voluptés, il est tombé dans les brasiers de l'enfer, pour y souffrir à jamais les plus effroyables supplices. Il est mort, ce blasphémateur du saint Nom de Dieu ; et dans ce lieu d'horreur, il continue à vomir les plus exécrables blasphèmes. Il est mort, ce vindicatif, qui n'a respiré que la haine et la vengeance ; et dans ces abîmes profonds, il éprouve déjà les plus furieux traits de la vengeance du Seigneur, et les plus terribles effets de la rage des démons. Il est mort, cet avare, cet injuste ravisseur du bien d'autrui ; et dépouillé de tout, il se voit condamné à une éternité de peines et de misères. Il est mort, cet intempérant, cet ivrogne ; et il a été précipité dans cet étang de feu et de flammes, pour y être éternellement enivré du calice amer de la fureur du Tout-puissant. Elle est morte, cette femme du monde, si idolâtre de son corps et de ses vaines parures ; cette jeune fille, si volage, si libertine, cette amoureuse, cette danseuse de profession, à qui l'on n'a jamais pu faire comprendre le danger de ses fréquentations et de ses danses ; elle est morte, enfin, et la voilà précipitée pieds et mains liées dans l'enfer, dans ce lieu de tourmens, dans ce séjour de ténèbres et d'horreur, où

elle grince des dents et où elle se déchire de rage.

Ah! parens affligés, femme tout éplorée, enfans attendris et désolés, domestiques inconsolables, amis tendres et sensibles, vous pleurez, vous regrettez amèrement la mort de cet époux, de cette fille, de ce père, de ce maître, de cet ami, qui vous étoit si cher, et avec qui vous avez vécu dans la plus tendre et la plus étroite union. Mais combien plus redoubleriez-vous vos pleurs, vos soupirs, vos larmes, si vous compreniez quel a été, dans l'instant de sa mort, l'étrange et épouvantable destinée de son ame criminelle! Quelles seroient vos plaintes, vos gémissemens, vos sanglots, si vous pouviez voir, par les yeux de la foi, les effroyables tourmens qu'il souffre, cet étang de feu et de flammes auquel il vient d'être condamné par un arrêt irrévocable! Ah! quelle seroit votre désolation, vos hurlemens, et vos cris lamentables, si vous aviez pu voir son ame tomber d'entre vos bras où il a expiré, dans les plus profonds abîmes de l'enfer!

Mais hélas! pleurez, gémissez, désolez-vous, mourez, si vous voulez, vous-mêmes, dans l'excès de votre douleur et de votre affliction : ce pécheur est mort, l'enfer est

son tombeau, Dieu vient d'y appliquer le sceau de son éternité. Jamais, non, jamais il ne sortira de ces abîmes : *Non est reversio finis, quoniam consignata est.* (1) C'en est fait, il est damné, et son malheur est sans remède.

O mort! ô mort des pécheurs, que tu es effrayante et terrible! ô la plus terrible de toutes les morts! Mourir pour être sévèrement jugé et frappé de l'éternelle malédiction de JÉSUS-CHRIST; mourir pour être éternellement damné, pour être éternellement abîmé dans un gouffre de feu et de soufre allumé; mourir pour ne voir jamais son Dieu, mais pour se voir forcé de le blasphémer toujours; mourir pour ne jamais jouir de la gloire des Bienheureux, mais pour être à jamais la pâture des flammes de l'enfer! O la plus triste, ô la plus fatale, ô la plus cruelle de toutes les morts! Ah! pécheurs, comment ne tremblez-vous pas, comment ne frémissez-vous pas d'horreur, à la vue d'une mort si funeste et si terrible, puisqu'elle doit être un jour votre mort, si vous continuez de vivre dans le crime, si vous croupissez plus long-temps dans le désordre? Car enfin, ignorez-vous que vous mourrez comme vous aurez vécu : *Formà*

(1) *Sap.* II. 5.

vivendi est modus moriendi ; qu'ayant vécu dans le péché, vous mourrez dans le péché ; que mourant dans le péché, vous mourrez dans le désespoir ; que mourant dans le désespoir, vous mourrez en réprouvé ; et que mourant enfin en réprouvé, vous tomberez dans l'enfer pour toute l'éternité ? Ah ! craignez donc, encore une fois, un tel malheur. Mais, hélas ! fausses craintes, fausses terreurs et fausses alarmes, si vous ne prenez la résolution de mieux vivre ! Car quelle stupidité, quelle folie, s'écrie saint Augustin, de craindre de mal mourir, et de ne pas craindre de mal vivre ! *Mori malè times, et malè vivere non times ?* Ah ! si vous voulez craindre utilement une mauvaise mort, travaillez à réformer votre mauvaise vie, puisqu'une sainte mort ne dépend pas moins d'une sainte vie, qu'une heureuse éternité ne dépend d'une bonne mort : *Desine malè vivere, ne timeas malè mori.* Mais comment devez-vous travailler à réformer votre mauvaise vie ? Le voici, et je le prends dans le fondement même de cette instruction.

A la mort, la vue du passé vous effraiera ; parce que vous y verrez des péchés que vous aurez commis et que vous ne pourrez plus expier : renoncez donc dès à présent à tous ces

malheureux péchés qui vous dominent ; confessez-les humblement à un prêtre ; pleurez-les amèrement, et tâchez de les effacer pour jamais par l'abondance de vos larmes et par la sincérité de votre repentir. A la mort, la vue du présent vous causera des regrets mortels, parce que vous y verrez des biens que vous aurez trop aimés et que vous ne pourrez plus retenir : commencez donc dès aujourd'hui à vous détacher d'esprit et de cœur, des biens, des plaisirs, des honneurs, et de tout ce que vous possédez avec tant d'attache ; mourez au monde, mourez à vos parens, à vos amis, aux créatures, à vos passions, et à vous-même ; n'aimez rien de tout ce qu'il faudra que vous quittiez, et n'usez enfin de cette vie qu'autant qu'elle peut vous être utile pour vous préparer à bien mourir. Enfin à la mort, la vue de l'avenir vous jettera dans le plus affreux désespoir, parce que vous y verrez des maux que vous n'aurez pas assez craints et que vous ne pourrez plus éviter. Ah ! pécheurs, ah ! pécheurs, vous pouvez les éviter encore. Craignez pendant la vie un Dieu vengeur, un Dieu saint et redoutable, qui doit vous juger ; entrez souvent en esprit dans l'enfer, et méditez-y cette effrayante éternité qui

en est inséparable, et qui en fait toute la rigueur. Ajoutez à ces salutaires réflexions l'exercice des œuvres de piété, des jeûnes rigoureux, des aumônes abondantes, de ferventes prières, enfin la pratique exacte de toutes les vertus chrétiennes. C'est par-là que vous éviterez l'épouvantable malheur d'une mauvaise mort, et que vous vous rendrez dignes de mourir de la mort précieuse des justes : *Moriatur anima mea morte justorum.* (1) Dieu vous en fasse la grace ! Ainsi soit-il.

(1) *Num.* XXIII. 10.

FRAGMENS

SUR LE MÊME SUJET.

..... (*Page* 165, *ligne* 10.) Vous ne pourrez plus apaiser. C'est un jugement terrible et irrévocable, que vous aurez mérité, et qu'il vous faudra nécessairement subir. C'est un enfer, une épouvantable éternité, qui s'ouvrira à vos yeux et sous vos pieds pour vous perdre sans ressource et vous engloutir dans ses abîmes. C'est enfin une armée effroyable de démons qui se présenteront pour lors à vous pour exercer sur vous-mêmes toute leur rage. Que ferez-vous, malheureux, dans une si affreuse misère, dans une si désolante conjoncture ? Ah ! vous jetterez de toute part des regards incertains, pour trouver quelque asile où vous puissiez vous rassurer et vous calmer dans vos justes frayeurs. Mais, ô malheur des malheurs ! de quelque côté que vous jetiez la vue, soit que vous la jetiez sur le passé, soit que vous l'arrêtiez sur le présent, soit que vous la portiez dans l'avenir, partout vous n'apercevrez que de légitimes sujets de trouble et

de consternation. Oui, pécheurs impénitens, n'en doutez point, c'est dans le plus affreux désespoir que vous mourrez un jour, si vous ne changez de vie. Dans le passé, etc. (*Page* 165, *ligne* 16.)

..... (*Page* 192, *ligne* 1.) et remplie d'horreur! Infortuné que je suis! je n'aurai pas plutôt rendu le dernier souffle de ma vie, qu'on ne pensera pas plus à moi que si je n'avois jamais été au monde. On continuera d'y jouer, d'y vendre, d'y acheter, de s'y réjouir, tout comme on faisoit quand je vivois. Que dis-je? on y fera grande chère de mon bien, on s'y parera magnifiquement de mes riches dépouilles, on logera dans les superbes maisons que j'ai bâties, on consumera en toute sorte de plaisirs et de festins l'or et l'argent que j'ai amassés avec tant de peines et de sueurs; tandis que je pourrirai dans un cimetière, que j'y mangerai la terre, et que j'y serai mangé des vers; ah! disons mieux, tandis que mon ame, que ma pauvre ame sera cruellement tourmentée dans un gouffre de feu et de flammes. Eh! qui m'avoit donc aveuglé, insensé que j'étois! qui m'avoit ensorcelé jusqu'à ce point que de me faire trouver

tant de charmes dans cet honneur chimérique qui devoit s'évanouir comme un songe, dans ce plaisir sensuel qui devoit durer si peu, dans cet or que je ne pouvois conserver que peu de jours, dans cette vie enfin qui devoit être si courte? *Gustans gustavi paululùm mèllis, et ecce morior.* (1) Hélas! vous écrierez-vous dans le déchirement de votre cœur, avec l'infortuné Jonathas, à peine ai-je goûté à la hâte toutes ces fades douceurs, que la mort me les ravit, etc. (*Page* 192, *ligne* 4.)

..... (*Page* 205, *ligne* 8.) de sa condamnation. Ah! cette tête couronnée, cette bouche abreuvée de fiel, ces pieds et ces mains clouées, cette chair déchirée, toutes ces plaies sanglantes de Jésus-Christ que vous lui présentez, ne lui reprochent-elles pas tous ses déréglemens et tous ses excès? C'est en vain, aussi, que vous vous jetez aux pieds de son lit pour lui faire la recommandation de l'ame, et pour lui rendre les derniers devoirs de charité qu'exige de vous votre ministère, puisqu'il n'est aucune parole dans ces saintes prières qui ne soit un coup de foudre pour lui.

Sortez, ame chrétienne, lui dit le prêtre,

(1) *I. Reg.* XIV. 43.

d'une voix touchante et lamentable, sortez de ce monde, au nom de Dieu le Père qui vous a créée, au nom de Jésus-Christ, le Fils, qui vous a rachetée, au nom de l'Esprit-Saint qui vous a sanctifiée : *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo.* Sortez, ame chrétienne, de ce monde. *Ame chrétienne ! ame chrétienne !* Eh ! où sont donc les marques de son christianisme ? N'a-t-elle pas toujours déshonoré le caractère de son baptême, et violé mille fois le serment solennel qu'elle avoit fait à Dieu de n'aimer et de ne servir que lui seul ? Ce pécheur n'a-t-il pas succombé toute sa vie aux tentations du démon, suivi les passions de la chair, et idolâtré le monde avec tous ses faux biens ? *Ame chrétienne !* Quoi ! celui qui a vécu comme un impie, qui a toujours parlé comme un athée, qui ne s'est jamais raillé que de nos saints mystères, qui n'a connu Dieu que pour le blasphémer, qui n'a appris sa loi que pour la transgresser, qui n'a su les maximes de l'Evangile que pour les mépriser, *Ame chrétienne, sortez de ce monde !* Eh ! dites donc : Sors, sors, ame profane et toute païenne ; sors, ame de chair et de boue ; sors, ame toute sensuelle et toute brutale, qui, comme une bête,

t'es toujours plongée dans la luxure et dans les plaisirs des sens ; qui, comme un loup ravissant, ne t'es jamais engraissée que de rapines et d'injustices : sors enfin de ce monde, sors de ta maison, le théâtre de tant d'iniquités, où tu aurois voulu te fixer une demeure éternelle ; sors de ton corps, dont tu fus toujours le malheureux esclave ; sors de cette vie, dont tu as toujours si follement aimé les criminelles douceurs : sors, malheureuse, sors, au nom de Dieu le Père, dont tu as toujours été l'ennemi déclaré, au nom de Dieu le Fils, que tu as mille fois crucifié, au nom de Dieu le Saint-Esprit, auquel tu as si long-temps résisté ; sors, au nom de ce Créateur, à qui tu dois rendre un compte si sévère de tous les péchés de ta vie, au nom de ce divin Rédempteur, qui te doit reprocher son sang que tu as foulé aux pieds, au nom de l'Esprit sanctificateur, qui se plaint amèrement de l'indigne mépris que tu as fait de ses graces !

Ah ! Seigneur, s'écrie ensuite le Ministre de Jésus-Christ, en continuant ces saintes et touchantes prières, ô Père des miséricordes, ayez pitié des larmes et des soupirs de ce pauvre pécheur ; recevez sa pénitence, afin qu'il puisse entrer dans le séjour de

votre paix : *Miserere gemituum et lacrymarum ejus.... Hodie sit in pace locus ejus.* Mais, ô trop bon et trop crédule Prêtre du Seigneur, la vie impie et déréglée que ce pécheur a toujours menée ne nous déclare-t-elle pas hautement le contraire ? Peut-on ignorer les attaches criminelles qu'il a eues au péché, les mauvaises habitudes dans lesquelles il a croupi, les scandales affreux qu'il a toujours donnés au public ? Quelle apparence donc de vouloir faire passer devant Dieu pour pénitent celui qui n'a jamais vécu que comme un réprouvé ? Vous alléguez son repentir, ses larmes, ses soupirs : mais il n'a jamais été qu'un homme de plaisir et de joie ; il n'a jamais soupiré qu'après les funestes objets de ses passions ; et s'il a pleuré quelquefois, ce n'a été que de dépit et de rage, ou lorsqu'il ne pouvoit point se venger de ses ennemis, ou lors même qu'il ne lui étoit pas possible de satisfaire ses passions infames. Qu'il puisse entrer, dites-vous, dans le séjour de la paix ! *Hodie sit in pace locus ejus ;* mais votre prière est-elle juste, est-elle raisonnable ? Quoi donc, celui qui fit toujours une guerre ouverte et implacable au Dieu vivant, au Dieu fort, au Dieu tout-puissant, au souverain vengeur des crimes,

et qui se déclara toujours son mortel ennemi, celui-là jouiroit tout-à-coup de la paix et du bonheur des Saints, qui sont ses amis et ses élus ! Non, non ; il n'y a que des torrens de feu et de flammes qui puissent punir avec justice une si outrageante révolte.

Que fera donc ce charitable Prêtre du Seigneur, dans un si cruel embarras ? Commençant à se défier également de sa pitié et de son zèle, conjurera-t-il les Anges de prendre soin de cette ame dans sa cruelle agonie ? mais ne répondent-ils pas qu'ils ont pris soin de Babylone, qu'elle n'a pas su profiter de leurs soins empressés, et qu'enfin ils l'abandonnent. Implorera-t-il le secours des Apôtres ? mais chacun d'eux l'a déjà jugée et condamnée ; des Martyrs ? mais quel rapport de la sainteté de ces saints athlètes, avec la vie lâche et sensuelle de ce libertin ? des Vierges ? mais que peut attendre de ces ames si pures, un voluptueux, un impudique, qui n'a jamais suivi que le malheureux torrent de ses plaisirs ? Commandera-t-il aux démons de se retirer ? mais ces esprits infernaux, qui entourent et qui investissent le lit de cet impie mourant, ne déclarent-ils pas, par des hurlemens et des cris effroyables, que ce pécheur leur ap-

partient, que c'est leur proie, qu'il est à eux, et qu'il doit être enfin damné avec eux? *Meus est mecumque damnandus.* Je vous recommande donc, ô mon cher frère, lui crie pour la dernière fois le Ministre de Jésus-Christ, au Dieu tout-puissant, et je vous remets entre les mains de votre Créateur, afin qu'après avoir payé par votre mort la dette commune de la nature, vous puissiez entrer..... Arrêtez-vous ici, Prêtre du Seigneur; cessez de prier pour ce pécheur mourant: il n'est plus, il vient de remettre son esprit entre les mains du démon; il est mort, il est damné.

Ce pécheur est mort, etc. (*Page* 205, *ligne* 13.)

FRAGMENS

SUR LE JUGEMENT PARTICULIER.

Oh ! que ce jugement sera terrible et redoutable ! Qu'il sera redoutable pour vous, pécheur ! Pourquoi ? parce que vous y serez examiné, confondu, et condamné. Appliquez-vous, je vous prie, à ces trois réflexions, qui vont faire tout le fond et la matière de cette touchante instruction.

Ce ne seront point, chrétiens auditeurs, les seuls homicides . . . . . qui seront condamnés au tribunal du souverain Juge ; ce seront toutes vos pensées, tous vos désirs, toutes vos actions criminelles. Mais quand est-ce que ce terrible jugement doit s'exercer sur vous ? Ah ! chrétiens, le terme n'en est pas bien long : peut-être demain, peut-être aujourd'hui même. Car il est arrêté, dit saint Paul, que tous les hommes mourront une fois, et qu'après leur mort ils seront jugés. Ah ! quel est donc votre aveuglement, pécheurs, d'appliquer tous

vos soins à éloigner de vous la mort qui est absolument inévitable pour vous, et de ne vous mettre nullement en peine de prévenir la terrible condamnation.....

Que cet examen sera terrible et rigoureux ! Oh ! que ce compte sera donc bien exact et sévère, et qu'il sera bien triste et bien accablant pour un pécheur de s'y reconnoître si coupable et si criminel ! Après cela, devons-nous être surpris que les plus grands Saints aient tremblé au seul souvenir de cette terrible discussion de conscience ; qu'un saint homme Job, qu'un roi David, qu'un saint Paul, l'aient redoutée jusqu'au saisissement et à la frayeur ? non ; parce que tous ces saints personnages étoient convaincus que nul homme vivant ne pourroit jamais se justifier devant Dieu. Mais ce qui m'étonne et ce qui m'effraie, c'est que vous, pécheurs, depuis tant d'années engagés dans le monde et dans les plus vicieuses habitudes, vous viviez cependant, comme vous faites, dans une si profonde sécurité. Ah ! sachez que ce jugement sera d'autant plus redoutable pour vous, que vous l'aurez moins craint et moins redouté.

Le voilà donc ce pécheur au lit de la mort, ce pécheur qui n'a aimé que le plaisir et les folles joies de ce monde, ce pécheur qui a toujours vécu dans le désordre et dans l'impénitence, ce pécheur qui ne s'est jamais occupé de son éternité ni de son salut ; le voilà, dis-je, étendu dans son lit, attaqué d'une maladie mortelle, plongé dans une cruelle agonie, abandonné des médecins, pleuré et regretté d'une famille qui l'aimoit tendrement : il meurt enfin, et dans l'intervalle d'un court soupir, quelle étrange révolution ne se fait-il pas dans son esprit, à la vue de ce suprême tribunal, de ce Dieu vengeur et terrible, et de cette épouvantable éternité, qui se présentent tout-à-coup à ses yeux ! Ah ! qui pourroit jamais vous exprimer tout le regret qui le pique, toute la frayeur qui le saisit, toute l'amertume et tout le désespoir qui le transporte dans cet affreux moment ? Jugez-en par ce trait de l'Ecriture.....

Ah ! pourra-t-il donc soutenir un seul instant la présence d'un si redoutable Juge ? non, mes frères, non. Seul avec Dieu, seul avec ce Dieu dont il a si souvent entendu

parler dans nos chaires, avec ce Dieu qu'il n'a jamais connu qu'à travers les ombres de la foi, avec ce Dieu qu'il n'a jamais vu et qu'il voit pour la première fois, et qu'il voit comme un juge éclairé, comme un juge tout-puissant, éternel, inflexible, inexorable dans ses vengeances; ah! que dis-je! il n'aperçoit pas plutôt ce Dieu vengeur, ce juge redoutable, qu'il pâlit, qu'il tremble, qu'il sèche de crainte et d'effroi.

Quel emploi rigoureux n'exigera-t-il pas de vous de tous ces biens de la nature et de la fortune qu'il vous avoit mis entre les mains pour vous sanctifier, et dont vous ne vous serez servis que pour contenter vos passions et vous livrer plus impunément au désordre? Mais quel compte terrible ne vous demandera-t-il pas des biens de la grace qu'il vous avoit confiés comme autant de précieux talens qui devoient vous mettre à portée d'opérer efficacement l'ouvrage de votre conversion?

Ah! je les ai vus tous tes péchés, ces péchés que tu commettois avec tant de passion et de complaisance; et je me suis tû, et je n'ai rien dit; j'ai patienté, j'ai tout dissi-

FRAGMENS

D'UN SERMON SUR L'ENFER.

..... Tels sont les sentimens de rage que les damnés éprouvent dans l'abîme. Ce sont des enfans rebelles qui ont outragé le plus généreux et le plus charitable de tous les pères : c'en est fait, l'arrêt est prononcé, ils ne verront jamais Dieu face à face ; jamais ils ne jouiront de la douce présence de ce Père céleste. Oh ! qu'une ame damnée va faire dans l'enfer de cruelles réflexions sur la perte de son Dieu ! jusque-là que son esprit, son entendement, sa mémoire, sa volonté, son cœur en seront étrangement tourmentés. Hélas ! j'ai perdu mon Dieu ! dira-t-elle toute désolée. Dieu perdu ! Dieu perdu ! O Ciel ! quelle perte ! j'ai perdu mon Dieu ! Oui, malheureuse, tu l'as perdu. Pleure, pleure, pauvre misérable ; pleure sans cesse, augmente tes larmes, redouble tes soupirs, pousse les hauts cris, fais retentir tout l'enfer de tes pleurs et de tes gémissemens, pour nous marquer la grandeur de la perte que tu as faite. Hélas ! s'écrie cette infortunée,

d'une voix perçante et lamentable, j'ai perdu mon Dieu, et en le perdant j'ai perdu un bien infini, l'être le plus beau, le plus aimable, le plus saint, le plus parfait, celui qui fait la félicité des Anges, le bonheur des Saints, toute la joie du Ciel. J'ai perdu mon Dieu, et en le perdant j'ai perdu le roi le plus libéral, le sauveur le plus débonnaire, le maître le plus doux, le meilleur de tous les pères, le plus fidèle de tous les amis, le plus tendre de tous les époux. J'ai perdu mon Dieu, et en le perdant j'ai perdu le Ciel, ce séjour de délices, ce magnifique royaume, cette éternité de gloire. Plaisirs, douceurs, joie, consolation, espérance, honneurs, richesses, vie, tout est perdu pour moi. J'ai perdu mon Dieu, et pour quoi? pour un péché de quelques momens, pour un plaisir criminel, pour une vile créature, pour un bas intérêt, pour une fumée d'honneur, pour une bagatelle, pour un rien, si j'ose le dire. J'ai perdu mon Dieu, et comment? par ma faute. O Dieu, essentiellement bon, souverainement aimable, j'ai pu vous posséder, et je vous ai malheureusement perdu, parce que je l'ai bien voulu. Beau ciel, doux séjour des bienheureux, vous pouviez être mon sort, mon héritage;

et je vous ai perdu, parce qu'il m'a plu de vous perdre. Saints et Saintes du Paradis, parmi lesquels j'ai quantité de parens et d'amis, je pouvois être Saint et heureux comme vous, et je ne le suis pas, uniquement parce que je n'ai pas voulu l'être. Vous êtes dans le séjour de la gloire, parce que vous avez fait tout ce que vous avez pu; et moi je me trouve dans ces horribles cachots, parce que je n'ai voulu rien faire. Hélas! il m'étoit si aisé d'être Saint! Oh! si j'eusse fait comme un tel et un tel de ma connoissance, comme cet ami, ce frère, avec lequel j'ai vécu! si j'eusse fait ce que Dieu m'inspiroit un tel jour! si j'eusse confessé ce péché! si j'eusse restitué ce bien mal acquis! si j'eusse évité cette personne, ce cabaret, cette danse! si j'eusse profité de cette mission! si j'eusse prié, jeûné, si j'eusse fait pénitence! et je le pouvois: il ne tenoit qu'à moi. Tant de bons exemples, tant d'instructions, tant de salutaires avis, tant de Sacremens, tant de graces, tout me portoit à faire mon salut. Ah! si je l'avois fait, je serois présentement dans le Ciel, je possèderois mon Dieu. Mais je n'ai pas voulu le faire, et je suis dans l'enfer, banni de sa présence, privé de tous les biens, accablé de tous les maux; et ce

qu'il y a de plus cruel en tout ceci, c'est que tous ces effroyables malheurs ne me sont uniquement arrivés que par ma faute, je suis moi seul la cause de mon malheur. Enfin, j'ai perdu mon Dieu, s'écriera le damné, et pour combien de temps? non pas seulement pour quelques momens, pour quelques jours; non pas seulement pour quelques mois, pour quelques années; mais pour des siècles entiers, pour des millions de siècles, pour une épouvantable éternité. O regrets! O repentirs! O larmes! O fureur! O désespoir! O rage! Feux et flammes de l'abîme, vers rongeurs et impitoyables, brasiers éternels, monstres de l'enfer, venez fondre sur moi, accablez-moi de vos coups. Je suis le plus misérable, le plus insensé de tous les hommes; j'ai perdu mon Dieu! Quelle perte! perte infinie, perte irréparable! Voilà, mes frères, ce que c'est que la peine du Dam qu'une ame réprouvée souffre dans l'enfer. Ajoutons à cette peine terrible, la peine du sens, qui afflige, qui tourmente le corps d'un damné. Oh! pécheurs, ne tremblerez-vous pas, ne serez-vous pas saisis d'effroi, en entendant de si effroyables vérités, en pensant à de si rudes châtimens? Pour vous en donner seulement

quelque légère idée, représentez-vous d'abord tous les terribles fléaux dont Dieu punit quelquefois les hommes sur la terre : infirmités, maladies, mort imprévue; adversités, pertes de procès, revers de fortune, pauvreté, dépouillement universel de toutes choses ; faim, soif enragée; froid cuisant, chaleur accablante ; calamité publique, disette cruelle, guerre sanglante, inondations, incendies horribles ; tout cela fait frémir. Cependant, selon le prophète Daniel, ce ne sont là que quelques gouttes de ces fléaux, de ces supplices, que la justice divine laissera déborder dans l'enfer : *Stillavit super nos maledictio.* (1) Oh ! si ce n'est là, s'écrie saint Jérôme, qu'une goutte de sa colère sur ses enfans, que sera-ce quand il fera fondre sur ses ennemis tout le vase, tout le fleuve de sa fureur ? *Si tanta est stilla, quid erit torrens ?* Rassemblez ensuite toutes les douleurs que les pauvres malades souffrent chaque jour dans nos hôpitaux, la rage que cause le mal des dents, la pointe et la fureur des gouttes, les convulsions du haut-mal, les ardeurs de la fièvre, le déboîtement des os, les dislocations des membres, les tranchées de la colique, les

(1) *Dan.* IX. 11.

maux de tête les plus violens, les douleurs insupportables de la pierre ; Je ferai tomber sur les damnés, dit Dieu, toutes sortes de douleurs et de maux : *Congregabo super eos mala* (1) ; *omnis dolor irruet super eum.* (2) Ajoutez à tous ces maux épouvantables, tous les supplices des martyrs : les glaives tranchans, les peignes de fer, les dents des tigres et des lions, les chevalets, les roues, les croix, les grils ardens, les huiles bouillantes, les plombs fondus, les chaudières embrasées, en un mot, tout ce que la fureur des tyrans, ou plutôt des démons, a pu inventer pour tourmenter les premiers chrétiens. Figurez-vous après cela qu'un seul homme souffre tout à la fois toutes ces peines, tous ces effroyables tourmens que je viens de décrire : cette seule idée doit nous glacer le sang dans les veines ; cependant, si vous comparez son état avec celui d'un damné, je vous dirai, avec saint Augustin, que cet homme ne souffre rien, ou qu'on ne doit compter pour rien tout ce qu'il souffre : *Hæc omnia non modò parva sunt, sed nulla.* On ne doit, ajoute un saint Docteur, regarder toutes ces adversités, toutes ces croix, tous ces tourmens, tous ces sup-

(1) *Deut.* XXXII. 23. (2) *Job.* XX. 22.

plices, que comme des jeux de la colère de Dieu, les préludes de sa vengeance, et des exercices de sa fureur implacable : *Ludi et præludia seu quædam exercitamenta justitiæ divinæ.* O mon Dieu, qu'il est donc bien horrible, pour un pécheur, de tomber entre vos mains! Et quels sont donc les châtimens que vous exercez sur lui dans l'enfer? Pécheur, apprenez-le aujourd'hui, et laissez-vous pénétrer d'une crainte salutaire, de peur que vous n'en fassiez un jour une triste expérience. Ce sont des châtimens inexplicables, qu'on souffre dans tous ses sens et généralement dans toutes les parties de son corps. Le réprouvé souffre dans sa vue. Ah! jeune libertin, malheureuse fille, vous vous servez de vos yeux pour regarder des objets défendus. Vos yeux, comme parle l'Apôtre, sont pleins d'adultères et de flammes impudiques : à ces flammes impures succèderont des larmes et des pleurs qui ne tariront jamais. Non-seulement vos yeux pleureront amèrement dans l'enfer, mais encore ils seront fermés à la lumière : *Lux impii exstinguetur.* (1) Ils ne verront, dans ces profonds abîmes, dit saint Jean, que des ténèbres et des fumées épaisses, que des monstres hor-

(1) *Job.* XVIII. 5.

ribles, que des serpens affreux, que des démons d'une figure si hideuse et si épouvantable, qu'ils en mourront, pour ainsi dire, de frayeur. Le réprouvé souffre dans son ouïe. Ah! mon cher frère, ah! ma chère sœur, vous vous servez de vos oreilles pour écouter des paroles trop libres et des chansons d'amour; vous prenez plaisir à la médisance et à la raillerie : eh bien! dans l'enfer, ces mêmes oreilles seront rigoureusement punies; elles n'entendront que des plaintes, que des invectives, que de sanglans reproches, que des gémissemens, que des sanglots, que des hurlemens, que des cris, que des imprécations horribles, que d'exécrables blasphèmes. Le réprouvé souffre dans son odorat. Pour toute eau de senteur et pour tout parfum, il ne sent qu'une infection et qu'une puanteur insupportable que produisent le soufre et la graisse des corps brûlés, en se poussant les uns les autres comme dans un cachot et dans un four. Ce sont là les expressions de l'Ecriture : *Et erit pro suavi odore fœtor.* (1) Le réprouvé souffre dans son goût. L'on dit, pécheur, que vous avez le goût fin, que vous êtes fort délicat, que vous ne pouvez faire la

(1) *Isai*, III, 24.

s'empresse de vous soulager; on vous donne un bouillon, l'on vous fait prendre un remède, vous vous soulagez vous-même quelquefois en changeant de situation, de place. Mais, dans l'enfer, un damné sera accablé de toute sorte de douleurs : *Omnis dolor irruet super eum.* (1) Il sera éternellement dans le feu, immobile comme un rocher, sans pouvoir se remuer ; toutes les parties de son corps en seront cruellement pénétrées ; et au milieu de ces effroyables supplices, il ne lui sera pas permis ni de prendre ni d'espérer le moindre soulagement. Qu'est-ce qu'une goutte d'eau pour une mer entière de flammes ? Cette goutte, ce peu, ce rien, lui sera impitoyablement refusé. C'est ce qu'éprouve à présent le mauvais riche dans ces cachots éternels. Pendant qu'il étoit sur la terre, il faisoit toujours bonne chère, il donnoit de grands repas, il buvoit du meilleur vin ; et maintenant qu'il est dans les enfers, il est tourmenté de la faim et de la soif la plus cruelle. Il crie comme un enragé, du milieu des flammes, qu'on lui fasse tomber sur la langue une goutte d'eau pour la rafraîchir, et il ne l'obtient pas. Il y a plus de seize cents ans qu'il demande avec des larmes et des

(1) *Job.* xx. 22.

soupirs cette petite grace et ce léger adoucissement, et l'on ne s'en met point en peine. Il la demandera pendant des millions de siècles, et on la lui refusera toujours. Ah! mon Dieu, que vous êtes terrible dans vos vengeances! Quels tourmens! quels supplices! Ils sont sans aucun adoucissement : j'ajoute encore, sans consolation. Il s'en faut beaucoup que les maux de la vie présente soient de cette nature. Dans ce monde-ci, on a toujours quelque compassion d'un malheureux. Si vous faites quelque perte, si vous perdez une terre ou un procès, si l'on vous maltraite, si l'on vous ravit votre honneur et vos biens, si la mort vous enlève un époux, un enfant, que vous aimez tendrement, au moins l'on vous plaint, l'on vous porte compassion; vos parens, vos amis vous consolent; le bon Dieu même est touché de vos misères; vos bons Anges, la très-sainte Vierge ne manquent pas d'y prendre part : et voilà ce qui doit être un sujet de consolations pour vous, lorsque ces adversités vous arrivent. Mais dans l'enfer, il n'y a ni pitié, ni consolation au monde qui tienne. Les misérables damnés ont perdu ce qu'ils avoient de plus cher : leur Paradis, leur Dieu, leur ame. O Ciel! quelle perte! Ils s'affligent,

ils pleurent, ils gémissent et se désespèrent de l'avoir faite, et il n'y a personne qui prenne part à leur malheur, qui leur porte compassion. Les misérables damnés sont noyés tout vifs dans un étang de feu et de soufre, ils gémissent sous la plus cruelle captivité, tous les maux les plus épouvantables se sont rassemblés, sont tombés sur eux : *Congregabo super eos mala ;* (1) et il ne se trouve personne qui les console dans leur malheur : *Non est qui consoletur.* (2) Point de consolation de la part du Ciel : le Ciel sera fermé ; il sera d'airain et de fer à leur égard ; il sera entièrement insensible à leurs gémissemens et à leurs cris. Point de consolation de la part de Dieu : il sera pour eux un Dieu armé, un Dieu foudroyant, qui appesantira sur eux son bras vengeur, qui les frappera éternellement de son glaive : *Ego sum Dominus percutiens.* (3) *Ecce inducam super vos gladium.* (4) Point de consolation de la part de Jésus-Christ : il ne sortira de sa bouche que des anathèmes et des malédictions ; il ne partira de ses mains que des carreaux et des foudres pour tomber sur leurs têtes. Point de consolation de la part de Marie,

(1) *Deut.* XXXII. 23. (2) *Thren.* I. 2.
(3) *Ezech.* VII. 9. (4) *Ezech.* VI. 3.

mère de Jésus : Marie ne sera plus leur avocate, une mère de tendresse et de miséricorde ; elle sera pour eux comme une lionne, elle leur paroîtra comme une ourse furieuse à qui on a enlevé ses petits : *Ego ero eis quasi leœna, occurram eis quasi ursa raptis catulis.* (1) Elle ne respirera que leur sang et leur mort éternelle. Point de consolation de la part des Anges. Comme tous leurs soins charitables auront été inutiles pendant la vie, après la mort ils les abandonneront à une entière ruine : *Dabo in populum istum ruinas.* (2) *Non est sanata, derelinquamus eam.* (3) Ils demanderont éternellement vengeance contre eux. Point de consolation de la part des Saints. Au contraire, ils se réjouiront de leur malheur, ils applaudiront aux effroyables malédictions que Jésus-Christ leur aura données ; en un mot, ils prendront plaisir à rougir leurs mains dans le sang des réprouvés : *Manus suas lavabit in sanguine peccatoris.* (4) Les damnés ne recevront point de consolation de la part des démons. Ah ! mes frères, ils vous flattent, ils vous promettent, ils vous caressent, ils vous ensorcellent dans ce monde : mais dans l'enfer,

(1) *Os.* XIII. 7. 8. (2) *Jerem.* VI. 21.
(3) *Jerem.* LI. 9. (4) *Ps.* LVII. 11.

ils redoubleront sans cesse leurs efforts, toute leur rage, pour vous affliger, pour vous tourmenter, pour vous désespérer. Il n'y a point de railleries, point d'insultes, point de maux, point de cruautés dont ils ne vous accablent. Enfin, point de consolation de la part des réprouvés, des parens, des amis mêmes qui seront avec vous dans l'enfer. Ils s'insultent, ils se reprochent leur mauvaise vie; ils s'emportent, ils s'enragent les uns contre les autres, ils se maudissent sans cesse: les pères maudissent leurs enfans, les enfans maudissent leurs pères; les mères vomissent d'horribles imprécations contre leurs filles, les filles crient vengeance contre leurs mères; le frère insulte à la sœur, la sœur s'emporte contre son frère; les maris désespérés tourmentent leurs femmes, les femmes se mettent dans des furies épouvantables contre leurs maris. Enfin les voisins, les amis, ceux avec qui on a fait la débauche ou avec qui l'on a eu quelque liaison dangereuse, quelque mauvais commerce, se souhaitent mille fois la mort les uns les autres, se servent eux-mêmes de bourreaux, se déchirent les entrailles, s'entre-mordent comme des chiens enragés. Voilà où se terminent ces amitiés criminelles, ces fréquentations dan-

gereuses, ces sociétés du monde. Voilà les consolations que les damnés ressentent dans l'enfer. O consolations amères et désespérantes ! ou plutôt, ô rage, ô fureur ! Au moins si tous les horribles maux qu'on souffre sans le moindre adoucissement devoient un jour finir ! Mais ils ne finiront jamais, et voilà le comble de tous les malheurs.

O æternitas ! Eternité, épouvantable éternité, quand je pense à toi, je trouve toujours de quoi penser, et je ne sais à quoi penser. Tu es un abîme sans fond, un labyrinthe sans issue, un océan sans rivage, un siècle sans fin. Eternité, incompréhensible éternité, pour te prononcer, on ne parle qu'un moment, on ne dit qu'un mot, on n'emploie .....

SERMON

SUR

LE JUGEMENT GÉNÉRAL.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuée, environné d'une grande puissance et d'une très-éclatante majesté. *Luc.* xx. 27.

Enfin le grand jour, le jour du Seigneur viendra : jour de colère et de feu, dit le prophète Sophonie; (1) jour d'abattement et de tristesse, d'affliction et de misère, jour de ténèbres et d'obscurité, de nuage et de tempête, jour de désolation et d'horreur, jour enfin nommé par excellence le grand et l'épouvantable jour du Seigneur : *Dies magnus et horribilis.* (2) Pécheurs, quelle sera votre frayeur, votre épouvante, quels seront vos désespoirs, au grand jour du dernier jugement, quand, au son de la trompette fatale, qui doit réveiller les morts,

(1) *Soph.* I. xv. (2) *Malach.* iv. 5.

Jésus-Christ, le souverain Juge de tous les mortels, vous citera devant son redoutable tribunal ; quand il paroîtra devant vous comme un Dieu irrité, comme un Dieu ennemi, comme un Dieu vengeur ; quand aux yeux de l'univers il vous confondra avec tout ce qu'il y a eu de scélérats et d'impies dans tous les siècles, et qu'il manifestera vos iniquités à toute la terre ; quand il fulminera contre vous le plus formidable de tous les anathèmes, l'anathème éternel ? Ames saintes, ames chrétiennes, qu'en penserez-vous ? que direz-vous pour lors ? Quel sera votre étonnement, en ce malheureux jour, où les colonnes mêmes du firmament seront ébranlées, les astres éclipsés, toute la terre dans l'épouvante, les cieux impurs, les justices jugées dans la dernière rigueur ; le dirai-je ? votre salut à peine en assurance : *Justus vix salvabitur.* (1) Qu'il est étrange, qu'il est étonnant, que les chrétiens de nos jours s'occupent si peu d'une vérité si touchante et si terrible ! C'est, mes frères, pour vous en rappeler le salutaire souvenir, que je viens élever aujourd'hui ma voix dans cette chaire de vérité. O vous, grand Dieu, soutenez cette foible voix ; animez-la de

(1) *I. Petr.* IV. 18.

votre esprit, fortifiez-la de votre onction et de votre grace, afin qu'elle porte dans les esprits et les cœurs de ceux qui m'écoutent, la terreur et la crainte de vos jugemens. C'est la grace que nous vous demandons par l'entremise de Marie. *Ave.*

PREMIER POINT.

Je ne m'arrêterai point ici à vous prouver la vérité du jugement universel : il ne faut qu'avoir de la raison et de la foi pour en être pleinement convaincus. Je m'attacherai donc uniquement à donner un plus grand jour aux idées que vous en avez déjà conçues; ou plutôt à vous le représenter tel que le Fils de Dieu lui-même a pris soin de nous le décrire dans l'Evangile. Voyons d'abord quel sera l'appareil de cette action si terrible et si solennelle; après quoi nous la considèrerons dans elle-même et dans ses suites.

Dans ces derniers malheureux temps du monde, dit le Sauveur, plusieurs imposteurs viendront qui prendront mon nom, disant: « Je suis le Christ »; *Ego sum Christus ; et multos seducent ;* et la séduction sera si violente, que presque tout le genre humain, par un juste jugement de Dieu, se trouvera livré sans le savoir aux partisans de l'erreur.

De là, comme d'une source féconde, naîtront l'éloignement de la vigilance et de la prière, l'affoiblissement de la foi, la tiédeur de la charité; eh! que dis-je? elle sera éteinte presque dans tous les fidèles : *Refrigescet charitas multorum.* (1) Les hérésies, les schismes, les sacriléges, la corruption des mœurs, l'impureté, le libertinage, l'ivrognerie, les larcins, l'idolâtrie, la vengeance et l'impunité domineront partout : *Quoniam abundavit iniquitas.* Les autels renversés et ensevelis sous les ruines des temples, les lieux saints profanés, les Prêtres, les Saints et les Elus du Seigneur, haïs de tous les peuples à cause de mon nom, cruellement tourmentés par les tyrans, traînés devant les rois et les faux prophètes, qui feront en leur présence des choses si extraordinaires et si prodigieuses, que les prédestinés mêmes, (si cela se pouvoit,) y seroient trompés : *Ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.* (2) Voilà, mes chers enfans, s'écrie le divin Sauveur de nos ames, quels seront les signes de mon courroux et de ma prochaine vengeance. Mais ce n'est pas là encore la fin : *Sed nondùm est finis.* (3) On

(1) *Matth.* XXIV. 12. (2) *Matth.* XXIV. 24.
(3) *Matth.* XXIV. 6.

ne parlera que de guerres, de divisions, d'incendies, de révoltes et de meurtres. *Consurget gens contra gentem;* (1) les nations s'élèveront contre les nations, et les royaumes contre les royaumes. Plus de société, plus d'union, plus d'amitié parmi les hommes. Ils se déchireront, ils se tueront les uns les autres. Alors le frère livrera son frère à la mort, et la sœur empoisonnera son frère; le père tuera son enfant, et l'enfant se révoltera contre son père; la fille massacrera sa mère, et la mère égorgera sa fille. En un mot, il s'élèvera pour lors de si sanglantes, de si cruelles séditions, des tribulations si étonnantes, qu'on n'en a jamais vu de pareilles. *Erit enim tunc tribulatio magna.* (2) Tout cela encore ne sera que le commencement des malheurs: *Hæc autem omnia initia sunt dolorum.* (3) Il y aura de tous côtés des pestes, des famines, qui désoleront des provinces entières, et des tremblemens de terre si épouvantables qu'ils engloutiront dans ses abîmes, des montagnes, des peuples, des villes et des nations sans nombre. La mer en fureur et hors de ses bornes, causera des bruits effroyables. Tantôt elle élèvera ses

(1) *Matth.* XXIV. 7. (2) *Matth.* XXIV. 21.
(3) *Matth.* XXIV. 8.

flots mutinés jusques aux nues, et tantôt disparoissant tout-à-coup à nos yeux, elle se précipitera dans des lieux souterrains et inconnus. L'air irrité des crimes de ceux qui le respirent, formera des foudres, des tonnerres, des grêles, qui ravageront les campagnes, et porteront la mort partout; des vents et des tempêtes si furieuses, qu'elles renverseront les maisons et déracineront les arbres. Les cieux enfin paroîtront chargés de phénomènes horribles: le soleil éclipsé, la lune teinte de sang, les étoiles lâchées du firmament, toutes les vertus célestes dans le désordre et dans la confusion. Au milieu de ces troubles et de ces épaisses ténèbres, quelle triste, quelle désolante catastrophe d'entendre et de voir les animaux et les bêtes sauvages sortir de leurs tanières, pousser des cris et des hurlemens épouvantables, et chercher les hommes avec rage pour les mettre en pièces et enfin les dévorer; et d'entrevoir les hommes eux-mêmes, pâles, languissans et défigurés, *arescentibus hominibus præ timore*, (1) sécher de frayeur et de crainte à la vue de ce bouleversement effroyable, et dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers. Pendant qu'ils seront ainsi troublés,

(1) *Luc* XXI. 26.

le Seigneur voulant commencer son grand jour, et terminer ceux de l'homme, à cause des élus, *propter electos ;* (1) le Seigneur, dis-je, ouvrira tout-à-coup les trésors de sa colère, et répandra sur le monde entier un déluge de flammes qui consumeront en un instant tout ce qui subsistera. Ce monde ainsi détruit et anéanti par le feu, le Roi de gloire enverra ses Anges rassembler tous les hommes devant son tribunal. Allez, leur dira-t-il, ministres de ma gloire, allez faire retentir vos trompettes aux quatre coins du monde, et jusqu'au fond des abimes ; annoncez à tous les morts le dernier et redoutable avénement du Fils de l'homme, leur souverain juge. A ces mots, les Anges paroîtront avec une très-grande majesté ; ils sonneront de la trompette, et crieront à tout le genre humain, d'une voix tonnante et épouvantable : Morts ! morts ! levez-vous, morts ; et ça, ça, paroissez au jugement : *Venite ad judicium.*

Ah ! mes frères, quel effroyable spectacle de voir en un clin-d'œil et au premier son de la trompette, tous les tombeaux, tous les sépulcres s'ouvrir ; la mer, les fleuves, l'enfer, toute la terre dans le mouvement et dans la confusion pour rejeter hors de son

(1) *Matth.* XXIV. 22.

sein tous les corps qu'elle y tenoit cachés depuis tant de siècles ! Quel sera notre étonnement de voir, à la parole de l'Ange, toutes les nations, tous les peuples de l'univers, se mettre sur pied et renaître de la poussière dont ils avoient été formés ! *Omnes*, dit l'Apôtre, tous sans exception ; mais ce ne sera pas tous de la même manière : les uns éclatans comme le soleil, les autres plus difformes et plus horribles que la mort même. Ceux-ci, et ce sera vous, ames justes, dans des transports de contentement et d'allégresse, en voyant que vos corps, qui ont été méprisés, foulés aux pieds, déshonorés par les hommes, macérés, crucifiés par vos pénitences, vont entrer dans la joie du Seigneur, et être couronnés d'une immortelle gloire. « Venez, venez, mon cher frère, fidèle compagnon de mes travaux ; venez, ô chère, ô précieuse dépouille de ma mortalité, réjouissez-vous, levez la tête, voici l'heure de votre gloire qui approche. Les hommes vous ont méprisé, déshonoré, pendant la vie ; vous avez été déchiré, brûlé, coupé ; l'on vous a macéré par des jeûnes et autres pénitences ; je vous ai moi-même déclaré la guerre en toutes rencontres : mais avouez présentement avec, moi que tout

ennemie et toute cruelle que je vous étois, je ne cherchois dans le fond qu'à vous procurer en ce beau jour une paix et un bonheur sans fin. Ah ! courez, hâtez-vous de vous unir à moi, et de partager avec celle qui vous aime, une couronne dont elle vous est en partie redevable. » Tel est, ames chrétiennes, le langage que vous tiendrez pourlors à votre chair mortelle, si vous l'employez jusqu'à la mort au service du Dieu qu'elle adore. Mais quel sera ton désespoir, misérable pécheur, lorsque ton ame, plongée et abîmée dans les feux de l'enfer depuis tant d'années, sortira de ses cachots affreux pour rentrer dans ton corps aussi sale et aussi horrible que les démons mêmes ! Malheureux corps, s'écriera-t-elle, abominable chair, c'est donc toi que j'ai aimé jusqu'à la folie, au préjudice même de mon Dieu ! Cadavre puant et infect, dira cette pauvre ame, ah ! l'horrible cadavre ! c'est pour avoir contenté ta vanité, ton luxe, et tes appétits brutaux, que je me suis éternellement perdue. Malheureux, lui dira-t-elle transportée de rage, tu as contribué à mon péché : viens, viens, il est juste que tu ressentes les supplices et les tourmens ineffables que je souffre pour l'avoir commis. Ah ! si le corps pouvoit

s'expliquer à son tour, de quels reproches n'accableroit-il pas cette ame criminelle ? Mais il faut se rendre incessamment au lieu marqué par l'Ange, pour y être enfin jugé. Voilà donc tous les peuples du monde qui arrivent à la célèbre vallée, où étant ainsi rassemblés, l'univers leur annoncera, par une infinité de nouveaux prodiges, que le Fils de l'homme est proche : *Quia propè est.* Après quoi les cieux se fendront avec éclat par le milieu ; *et tunc*, alors, dit l'Evangile, la Croix du Sauveur, plus brillante que le soleil, paroîtra dans l'empyrée comme le signe de ses vengeances, et Jésus-Christ lui-même viendra tout-à-coup dans l'éclat de sa gloire, jetant partout la crainte et la terreur, porté sur les nues au milieu des éclairs, frémissant de colère, le visage foudroyant et plein d'une auguste majesté, précédé d'un feu dévorant qui se répandra de toute part pour embraser de nouveau ses ennemis, accompagné de Marie, sa très-sainte Mère, et de tous les Bienheureux, traînant à sa suite un million d'Anges ; *tunc*, alors, il s'assiéra sur le trône de sa gloire et de sa justice pour juger tous les hommes ; et pour le faire avec plus d'ordre et de pompe, il commandera aux Anges de se faire un passage au travers

de tous ces peuples assemblés, et de placer les élus à sa droite, et les réprouvés à sa gauche : *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hœdis; et statuet oves quidem à dextris suis, hœdos autem à sinistris.* (1)

Dans chaque profession de la vie, dit saint Augustin, les bons sont mêlés avec les méchans, ainsi que la zizanie et le bon grain dans un champ, comme le marque l'Ecriture. Ce mélange même est de l'ordre de la Providence. Mais au jour du Seigneur, on prendra les uns, et on laissera les autres : *Unus assumetur, et alter relinquetur.* (2) Le juste sera pris pour régner avec Jésus-Christ, et le pécheur sera abandonné à la divine justice. O la triste, ô la cruelle séparation ! Pas un seul impie n'échappera à la connoissance et à l'activité de ces ministres du Seigneur. Grands du monde, riches de la terre, il ne vous restera nul endroit pour vous cacher, nul moyen de leur résister, et nulle espérance de les corrompre. Jeunesse corrompue, votre âge, votre beauté, votre éloquence, votre bon cœur, votre esprit, votre noblesse, vos emplois, rien ne pourra fléchir ces fidèles exécuteurs de la divine vengeance ; et sans aucune distinction de

(1) *Matth.* xxv. 32. (2) *Luc.* xvii. 34.

vos rangs et de vos qualités personnelles, il vous rangeront comme des boucs impurs à la gauche du Sauveur. Quelle sera votre honte, vous qui êtes si sensibles sur le point d'honneur, et si charmés de l'éclat d'une distinction qui se fait de vous dans un bal, dans une assemblée! Que direz-vous, au grand jugement, où les Anges vous confondront impitoyablement avec tout ce qu'il y a jamais eu d'impudiques, de scélérats et d'impies dans le monde, et où vous serez devenus l'horreur de tous les hommes, le jouet et l'anathème des démons; tandis que les justes, des enfans, des filles de rien, de pauvres misérables foulés par votre fol orgueil, seront tous conduits par les Anges comme des agneaux au devant du souverain Juge pour orner son triomphe? *Unus assumetur, et alter relinquetur.* On verra le maître d'un côté, et le serviteur de l'autre; le pasteur séparé de son troupeau, le pénitent divisé d'avec son directeur, et le roi d'avec son sujet. L'ami sera séparé de l'ami, et leur amitié se changera tout-à-coup en une haine implacable; un mur de division, un chaos éternel et insurmontable, séparera l'oncle du neveu, la belle-fille de sa belle-mère, et le frère de sa sœur. L'un sera tiré de la

foule, et l'autre y sera laissé : *Unus assumetur, et alter relinquetur.* Pères et mères, on vous séparera de vos enfans ; et quel sera votre désespoir de vous trouver tout-à-coup avec les diables, et de les voir eux-mêmes enlevés dans les airs pour aller au-devant de JÉSUS, et pour être dans peu admis à la compagnie de ses Saints ! Enfans dénaturés, vos cris et vos larmes, capables aujourd'hui de percer le cœur d'un barbare, n'attendriront alors personne. On vous arrachera du sein de vos mères : pleins de confusion, vous demeurerez au fond de la vallée, pendant qu'elles-mêmes, comme autant d'aigles affamées, prendront l'essor vers le sacré Corps du Sauveur, pour se repaître à jamais de sa divine présence : *Unus assumetur, et alter relinquetur.* Femme, ce terrible glaive vous divisera d'avec votre époux. Epoux malheureux, ou vous ôtera cette épouse fidèle, ce que vous avez de plus cher au monde : et quelle sera votre désolation, quand il faudra faire avec elle un divorce éternel, et que vous vous verrez vous-même sur le point d'être précipité dans les flammes de l'enfer, tandis que votre épouse se verra destinée à régner éternellement avec son Dieu ! O l'étrange séparation ! et qui des hommes pour-

roit la comprendre ! Ah ! mes frères, je l'abandonne à vos réflexions, et je passe à ma seconde partie.

SECOND POINT.

Qui pourroit se représenter la sévérité de l'examen ou plutôt du jugement des consciences qui suivra cette éternelle division ? Jugement le plus éclatant et le plus rigoureux, le plus accablant et le plus honteux qui fût jamais ! Oui, mes frères, il sera éclatant, parce qu'il n'y aura rien de caché que ne s'y découvre, ni rien de si secret qui n'y devienne public et connu de tout le monde. Actions, paroles, intentions, pensées, mouvemens, désirs les plus secrets, tout sera révélé, tout sera exposé à la face de l'univers.

Hommes infortunés, pauvres gens que tout le monde méprise, consolez-vous ; le jour du Seigneur fera paroître votre innocence, tout le monde vous rendra justice. Ames justes, qui êtes la raillerie des libertins, soyez fermes ; votre mérite, votre vertu, votre patience seront hautement récompensés. Tous ces divers actes de charité, de mortification et d'obéissance que votre humilité dérobe si soigneusement à nos yeux ou que le monde corrompu désap-

prouve, seront pour lors connus et applaudis de toute la terre. Pour vous, pécheurs, qui redoutez la lumière, au rapport de l'Ecriture, et qui ne craignez rien tant que d'être connus pour ce que vous êtes, que deviendrez-vous pour lors, quand on déchirera ces voiles dont vous vous couvrez, et qu'on étalera devant les yeux du monde entier, toute votre vie ? Vous avez craint d'être connus des hommes, vous dira le Seigneur; vous vous êtes cachés pour contenter vos désirs et pour satisfaire vos passions : *Tu fecisti absconditè ;* (1) et moi je les révèlerai à toute la terre. Hypocrité, votre sévérité affectée, votre air de réforme a imposé au monde ; on vous y regardoit comme une personne de probité, on vous prenoit pour un Saint : *Tu fecisti absconditè ; ego autem faciam in conspectu omnis Israel ;* et moi je veux présentement que l'univers sache tous les mystères d'iniquités que vous lui avez si long-temps cachés sous ces dehors trompeurs d'une piété apparente. Hommes sensuels et voluptueux, jeunes libertins, filles mondaines, époux, épouses infidèles, vous avez pris les mesures les plus justes, les temps les plus propres

(1) *II. Reg.* XII. 12.

et les lieux les plus sûrs pour commettre votre crime, et donner cours à votre debauche : *Tu fecisti absconditè ;* ce sont les ténèbres que vous avez cherchées pour dérober à la connoissance d'un parent, d'un mari, d'un voisin, les traces de votre mauvaise conduite ; vous ne vous êtes jamais ouverts à personne, non pas même à vos confesseurs : *Tu fecisti absconditè ; ego autem faciam in conspectu omnis Israel ;* et moi je prétends à l'heure qu'il est vous faire connoître tels et telles que vous êtes, non pas à vos amis et à vos amies, non pas à vos parens et à vos directeurs, non pas à une seule ville ou à une seule province, mais à tous les habitans du Ciel et de la terre : ce sera aux Anges et aux hommes, aux Saints et aux réprouvés, à tout l'univers, que vos infidélités seront découvertes. Et alors, dit le Seigneur, votre opprobre paroîtra à tout le monde : j'exposerai vos fausses vertus à toutes les nations, et votre ignominie à tous les royaumes : *Ostendam gentibus nuditatem tuam.* (1) Et afin que cette manifestation soit plus éclatante, je veux graver moi-même sur votre front, le caractère infame de tous vos crimes : *Revelabo pudenda tua in facie*

(1) *Nahum.* III. 5.

jetées, que d'édifians exemples et de motifs de conversion négligés ou tournés en dérision! Quel usage pervers de sa prospérité, de son crédit, et de sa santé! *Ecce homo*, voilà l'homme à qui cent fois j'ai fait dire qu'il falloit travailler sans cesse à l'affaire importante du salut, et que la vie d'un chrétien devoit être une pénitence continuelle; *et opera ejus*, cependant je ne vois pas qu'il y ait seulement pensé. Un malade à visiter, à consoler, une famille à élever, un domestique à instruire, le public à édifier par une piété exemplaire, un nombre infini de péchés à expier, une multitude d'autres devoirs à remplir me crient vengeance contre sa vie mondaine, oisive, et nullement chrétienne.

A qui pour lors cet infortuné pécheur aura-t-il recours? Sera-ce à quelques-unes de ses prétendues vertus? Fragile et misérable asile, devant un Dieu qui jugera les justices mêmes: *Ego justitias judicabo*; avec tant de justice et de rigueur, que l'on ne pourra voir, sans frémir, que ce qu'on appelle humilité n'étoit qu'un raffinement d'orgueil; que ce qu'on nommoit prudence et charité n'étoit qu'une molle condescendance pour le crime; que ce que les hommes regardoient comme douceur et honnê-

teté chrétienne, n'étoit qu'amourette et galanterie ; et que ce qu'ils prenoient pour zèle et fermeté, n'étoit, dans le fond, que hauteur et violence. *Ego justitias judicabo :* on jugera le juste ; et si ce juste ne l'est pas assez, s'il n'a pas été ardent, s'il n'a été que tiède dans son amour, s'il a été paresseux dans les devoirs de la pénitence, s'il a fait ses prières sans attention, ses confessions sans amendement, et ses communions sans ferveur et sans fruit, s'il a donné l'aumône par vaine gloire, et s'il a jeûné, mortifié sa chair en laissant vivre ses passions, enfin, s'il n'a pas répondu par toutes sortes de bonnes œuvres aux graces qu'il a reçues, et si, en faisant toutes ces œuvres saintes, il ne les a pas faites saintement, ce juste sera puni : *Ego justitias judicabo.* O Dieu, qu'il est horrible de tomber entre vos mains vengeresses ! Ah ! si vos serviteurs n'osent se flatter de paroître innocens à vos yeux, le pécheur, hélas ! pourra-t-il soutenir l'éclat et la sévérité de vos jugemens ? Mais que ces jugemens seront accablans et honteux pour lui, si toutes les créatures y joignent leurs reproches, et demandent avec instance l'arrêt terrible de sa réprobation ! Eh bien, mes frères, rien ne lui manquera de tout ce qui peut augmenter sa douleur et sa honte.

Le Ciel, ce beau séjour des Bienheureux, pour la conquête duquel ce méchant ne s'est jamais fait la moindre violence, et la terre, inondée de ses désordres, insulteront pour lors à son désespoir. Les parens, les amis, tous les pécheurs s'élèveront les uns contre les autres, et se reprocheront amèrement leurs mauvaises vies. Les barbares et les idolâtres attaqueront en particulier les mauvais chrétiens; ils les chargeront d'insultes pour avoir été plus infidèles qu'eux-mêmes. Les démons les accuseront de leurs crimes; les Anges et les Saints s'élèveront contre eux, et crieront d'une voix forte et touchante: Ah! Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusques à quand différerez-vous de nous faire justice et de réprouver éternellement ces impies? Malheureux! où paroîtront-ils, quand la bienheureuse Marie, cette Mère de miséricorde et de bonté, se verra comme forcée de les couvrir d'une éternelle confusion? L'Evangile de Jésus-Christ publié par tout l'univers, sa naissance, ses travaux, sa croix, ses graces, sa mort, qui lui ont donné le pouvoir de les juger, crieront vengeance contre eux, et mettront le Sauveur dans la nécessité de les perdre.

Pauvres pécheurs, vous voilà donc sans

ressource dans vos malheurs. Tout refuge, toute consolation, tout asile périt pour vous. Le Ciel et la terre, les Saints, les Anges, l'enfer, toute la nature, dit le Sage, vous poursuit et s'arme contre votre crime. Le souverain Juge du monde en est enfin irrité. Les griefs et les plaintes qu'on a portées contre vous hâtent avec justice l'arrêt formidable de ses vengeances. Ah! soutenez donc si vous pouvez la colère d'un Agneau si terrible!

Peuples de la terre, nations entières de l'univers, soyez dans un profond silence, et frémissez d'horreur dans l'attente de votre destinée. Alors le Roi de gloire se lèvera de son trône, et se tournant à sa droite, avec un visage plein de douceur et de charmes, il dira aux élus : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Que de joie, dit saint Chrysostôme, que de consolation et d'honneur, dans ces paroles, pour ceux à qui elles sont adressées : *Venite*, venez! Ce n'est plus, comme autrefois, à la croix ni à la pénitence que Jésus-Christ les appelle; c'est à goûter avec lui des biens dont le cœur humain n'a jamais conçu les délices. *Possidete regnum*; (1) c'est à pos-

(1) *Matth.* xxv. 34.

séder un royaume, une éternité de gloire, un Dieu, pour leur récompense. Ames chrétiennes, ennemies du monde, mais bien-aimées du Père céleste, hâtez-vous de répondre aux tendresses, aux empressemens de votre Epoux. Les Justes lui répondront alors : Ah ! Seigneur, qu'avons-nous fait qui mérite la possession d'un Dieu ? J'ai eu faim, répliquera le Sauveur, et vous m'avez donné à manger. Si la récompense paroît au-dessus de vos mérites, sachez que je récompense en Dieu.

Après quoi, se tournant à sa gauche, avec un visage allumé de colère et de fureur, il lancera sur les réprouvés cet horrible coup de foudre : *Discedite à me maledicti in ignem æternum;* (1) Retirez-vous, maudits, allez dans le feu éternel et vous éloignez de moi. Cent fois j'ai voulu m'approcher de vous, et vous m'avez toujours méprisé, rebuté. Impies, libertins, allez présentement chercher les maîtres que vous m'avez préférés : *Discedite;* retirez-vous. Ah ! Seigneur, s'écrieront ces infortunés, songez que ce sont des fils qui réclament votre miséricorde, que nous sommes l'ouvrage de vos mains, et le prix de votre sang. Non, non, répli-

(1) *Matth.* xxv. 41.

quera le souverain Juge, vous êtes des insensés et des ingrats qui avez abusé de mes bienfaits ; des rebelles et des timides qui avez rougi de ma doctrine et de mes exemples ; vous n'êtes plus mon peuple, et je ne suis plus votre Dieu. Allez, maudits de mon Père, encore une fois, retirez-vous loin de moi : *Discedite*. Mais quel sera leur asile ? Où aller, grand Dieu ! après cet horrible coup de tonnerre ? *In ignem ;* dans le feu. Dans le feu ! quoi ! dans le feu ? Eh ! il y a tant d'années, il y a tant de siècles que nous y brûlons sans relâche ! Votre justice ne seroit-elle pas encore apaisée ? Faudra-t-il une éternité de tourmens pour la calmer ? *Æternum*, éternellement brûler, parce que vous serez éternellement les objets de ma haine et de mes vengeances.

Ah ! c'est alors que ces malheureux réprouvés, ne trouvant plus de ressources à leurs maux, se livreront aux plus violens transports de la rage et du désespoir. Leurs gémissemens et leurs sanglots retentiront dans toute la vallée, et se voyant tout-à-coup saisis et traînés par les diables, qui dès-lors exerceront sur eux toute leur fureur, ils pousseront des cris et des hurlemens épouvantables. Souhaitant mille fois

d'être anéantis, ils crieront aux montagnes : Montagnes, tombez sur nous, pour nous soustraire à la juste colère de l'Agneau. Ah ! si cet Agneau n'étoit pas mort pour nous ; diront ces mauvais chrétiens, si en une infinité de rencontres il ne nous avoit donné toutes les marques de sa douceur, l'arrêt de notre réprobation nous paroîtroit moins terrible. Insensés que nous étions ! s'écrieront ces libertins, nous nous sommes lassés, épuisés, dans la voie de l'iniquité ; nous avons même étrangement méprisé tous ceux qui n'y marchoient pas comme nous ; cependant ces personnes si méprisables à nos yeux sont, en ce grand jour, la plus noble portion du troupeau de Jésus-Christ, l'admiration de tous les Saints ; et nous, malheureux que nous sommes ! l'exécration de tout l'univers. Doux séjour des Bienheureux, diront ceux-ci pleins de confusion et de douleur ; ô Dieu, souverainement aimable, nous avons pu vous oublier ! Ah ! comment vous perdons-nous aujourd'hui sans ressource ? Adieu, divin Jésus, adieu sainte Vierge, adieu mon bon Ange, adieu Saints et Saintes du Paradis ! Adieu, parens, amis, s'écrieront ceux-là d'une voix lamentable ; adieu, tout ce qui avoit autrefois pour nous

quelque tendresse. O l'éternel, ô le désespérant adieu ! Nous ne recevrons plus de votre part ni consolation ni secours ; vous insulterez désormais à notre supplice : le Ciel enfin sera votre partage, et l'enfer notre séjour éternel. A ces paroles un tourbillon de flammes les investira tous ensemble ; la terre s'ouvrant sous leurs pieds, et vomissant eux-mêmes d'exécrables blasphèmes contre le Ciel, ils seront confusément précipités dans les enfers par la chute la plus funeste et la plus terrible qui fut jamais : *Ibunt hi in supplicium æternum ;* (1) tandis que les justes, au milieu des chants et des acclamations de joie, iront prendre possession d'un royaume éternel : *Justi autem in vitam æternam.*

Mon Dieu, que vos jugemens sont effrayans et terribles ! Oh ! qu'ils sont épouvantables ! Je ne m'étonne plus que le saint homme Job et le Prophète roi en soient effrayés quelquefois jusques au saisissement et à la défaillance ; je ne m'étonne plus que les Grégoire de Nazianze et les Chrysostôme fondent en larmes, et soient pénétrés de crainte et d'horreur, quand ils se retracent l'image du Jugement universel.

(1) *Matth.* XXV. 46.

FRAGMENS

SUR LE MÊME SUJET.

(Autre commencement de l'Exorde du Sermon précédent. Page 242.) Pécheurs, les jours de ce monde-ci sont les vôtres, parce que vous les passez, ces jours, dans les jeux et les plaisirs : mais donnez-vous un peu de patience, attendez quelque temps, et le grand jour, le jour du Seigneur viendra fondre sur vous comme un éclair : jour de colère, etc. *(Page 242, ligne 10.)*

..... *(Page 248, ligne 7.)* Tout ce qui subsistera. Et ce sera pour lors, mes frères, qu'on verra vos blés, vos prés, vos arbres, vos vignes, vos terres, brûler comme de..... Voilà où tout cela doit aboutir. Après, mettez-y tout votre contentement, toute votre consolation ; attachez-y bien votre cœur ! Ah ! direz-vous alors, est-ce donc pour ces faux biens, que nous avons travaillé tant d'années ? là, que nous avons tourné tous nos desseins ? à cela, que nous avons sacrifié notre temps, notre éternité, notre ame ?

pour cela, que nous nous sommes attirés l'inimitié de notre Dieu ? Et tout nous fuit, tout nous abandonne, tout fond, tout s'évanouit devant nous ; et nos péchés, nos péchés ! et la colère de notre Juge, et la puissance de notre Dieu, voilà ce qui nous reste ! Ce monde ainsi détruit, etc. *(Page* 248, *ligne* 8.*)*

..... *(Page* 249, *ligne* 10.*)* que la mort même. Vous, ma fille, qui faites la belle et la précieuse, qui traitez votre corps avec tant de délicatesse, qui lui donnez tant de parures et d'ornemens, qui conservez avec tant d'inquiétude et de soin votre embonpoint et votre teint, vous y paroîtrez à ce jugement ; et si vous avez le malheur d'être réprouvée, vous y paroîtrez : Comment ? avec une épouvantable difformité ; un visage affreux, des regards horribles, plus défigurée que les monstres, dit l'Ecriture, et plus noire que les charbons. Ceux-ci, etc. *(Page* 249, *ligne* 11.*)*

SERMON

SUR

LE PARADIS.

Respondens autem Petrus, dixit ad Jesum: Domine, bonum est nos hìc esse; faciamus hìc tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum.

Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : Seigneur, que nous sommes heureux d'être ici ; dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie. *Matth.* XVII. 4.

Qu'a donc vu saint Pierre sur le Thabor, mes frères, pour s'y fixer tout d'un coup, et ne vouloir plus en descendre ? Il aimoit la terre, il étoit attaché à la vie, il cherchoit à la suite de Jésus-Christ ce que Moïse promettoit à ses disciples, je veux dire la gloire de ce monde, de riches établissemens, un doux repos au milieu d'une heureuse famille. Elevé par son maître au-dessus de ses frères, il ne nourrissoit dans son cœur que de hautes et flatteuses pensées,

mais toutes pour le siècle présent. Qu'a donc vu, encore une fois, ce premier disciple, pour ne plus penser tout d'un coup à tout cela, mais seulement à demeurer avec Jésus-Christ, sans vouloir jamais plus s'en séparer ? Ah ! mes frères, il a vu sur la face de ce Dieu sauveur, au moment qu'il s'est transfiguré à ses yeux, un rayon de cette gloire immortelle que Dieu réserve à ses Saints dans le Ciel ; il a goûté, comme du bout des lèvres, ces ineffables délices de la droite du Seigneur. Charmé de l'éclat de son maître et comme transporté de ces célestes douceurs, il s'est aussitôt écrié : Seigneur, que nous sommes bien ici ! Faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une autre pour Elie : *Faciamus hic tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum.*

Adorable Sauveur, élevez-nous donc aujourd'hui nous-mêmes, comme vous fîtes autrefois vos disciples, élevez-nous pour un moment sur le Thabor ; faites-nous entrevoir quelque chose de vous ; donnez-nous un léger avant-goût du bonheur de ceux qui sont auprès de vous dans votre Maison, et ne cherchant plus rien sur la terre, ne pouvant plus nous y souffrir, nous ne désirerons plus que vous dans le Ciel ; nous

ne chercherons plus que cette Cité d'en haut, où, assis à la droite de votre Père, vous n'êtes occupé qu'à nous préparer une place.

Mais qu'avons-nous besoin, si la foi chrétienne est véritablement en nous, de cette vue avancée de Jésus-Christ dans sa gloire, de ce goût anticipé du bonheur des Saints, pour désirer le Ciel ? Désirer le Ciel, n'est-ce pas le fond de notre état et le caractère du christianisme que nous professons ? Désirer le Ciel, et travailler sans relâche à l'acquérir, quelque chose qu'il nous en coûte; désirer le Ciel, et nous avancer sans cesse de ce côté, comme dit saint Pierre, quelque heureux que nous puissions être en ce monde, quels que soient les liens qui nous attachent à la terre; désirer le Ciel, attendre cette bienheureuse espérance des Chrétiens, qui n'est autre chose que la possession de Dieu même, et vivre, comme dit saint Paul, dans la piété, dans la tempérance, pour en jouir un jour, n'est-ce pas encore un coup le fond de toute notre religion, et ne doit-ce pas être comme la forme et l'unique occupation de tout l'homme céleste ?

O vous, hommes terrestres et mondains, que les plaisirs, que les honneurs, que les richesses, que les consolations humaines,

que l'amour de la vie, que des raisons de chair et de sang attachent à la terre, qui vous y trouvez si bien, qui ne voudriez jamais en sortir, s'il vous étoit donné d'y être heureux ou même seulement d'y être moins misérables ; ô vous, dis-je, qui voulez être toujours heureux dans ce monde, sans pouvoir jamais y réussir, tournez, tournez donc tous vos soins et tous vos empressemens vers le Ciel ; ce n'est que là que vous pouvez être parfaitement heureux. Car, vous le savez, tout le bonheur prétendu de cette vie n'est fondé que sur des biens faux, imparfaits, superficiels, que sur des biens temporels, caducs et périssables ; d'où il résulte qu'il n'y a que de vrais malheureux sur la terre, et qu'il ne peut y avoir de vrais heureux que dans le Ciel. Pourquoi cela ? pour deux raisons, que je vous prie de bien comprendre, et qui vont faire toute la matière de ce discours. Premièrement, parce que ce n'est que dans le Ciel que nous pouvons trouver un bonheur véritable et complet ; vous le verrez dans le premier point de cet entretien. Secondement, parce que ce n'est que dans le Ciel que nous pouvons trouver un bonheur durable et éternel, je vous le montrerai dans le second. Plénitude de bon-

heur, éternité de bonheur, et par conséquent seul bonheur qui mérite tous vos soins, toutes vos recherches et toute votre estime; voilà, mes frères, ce que je m'en vais vous représenter dans tout ce discours, soit pour réveiller votre langueur à l'égard du vrai bonheur du Ciel, soit pour ralentir, et même pour éteindre, s'il se peut, toute votre ardeur pour le faux bonheur du monde. *Ave.*

PREMIER POINT.

Non, ce n'est que dans le Ciel que nous pouvons trouver un bonheur solide et véritable. En vain cherchons-nous ici-bas à nous contenter et à nous satisfaire; rien de de créé, de sensible, de temporel ne peut rendre l'homme heureux dans cette vie. C'est Salomon, le plus puissant de tous les rois, le plus sage et le plus heureux de tous les hommes, qui nous le déclare; et nous devons nous en rapporter à son jugement avec d'autant moins de peine, qu'il en avoit fait une plus triste et plus longue expérience. Ce prince, en effet, après avoir épuisé, pour se rendre heureux lui-même, tout ce que la magnificence peut inventer de plus superbe et de plus somptueux, tout ce que l'opulence peut

fournir de plus abondant et de plus riche, tout ce que l'ambition et la gloire peuvent souhaiter de plus distingué et de plus brillant, tout ce que la mollesse et le plaisir peuvent avoir de plus flatteur et de plus voluptueux; qu'a-t-il trouvé dans tout cela? Hélas! ce qu'il y a trouvé, mes frères : cela même que vous trouvez, comme lui, dans le prétendu bonheur du monde; non-seulement du néant et de la vanité, ce seroit trop peu dire : *Vidi in omnibus vanitatem;* mais de la peine, du chagrin, de la misère, de l'affliction d'esprit : *Et afflictionem animi.* (1)

Ainsi l'avez-vous réglé, ô mon Dieu, dans votre profonde sagesse et dans les conseils éternels de votre miséricorde, que nul mortel ne pourroit jamais se trouver heureux dans une terre que vous avez frappée de tant de plaies, et où vous n'avez point établi le bonheur de l'homme. Ainsi n'avez-vous rempli pour nous la vie de tant de misères, que pour nous faire de ces misères mêmes un remède à notre attachement au monde et à la vie, et que pour nous faire soupirer sans cesse après cette autre cité, d'où les misères ni les larmes

(1) *Eccle.* II. 11.

n'approcheront jamais. Oui, Seigneur, vous l'avez enfin ainsi ordonné, afin que rien ne s'arrêtât dans ce monde, mais que nous vous allassions tous chercher dans le Ciel, comme l'unique centre de notre bonheur, de notre félicité et de notre gloire. Ah ! mes frères, disoit saint Augustin, après saint Paul, puisque ce n'est point ici le lieu de notre demeure ni notre véritable patrie, et que nos ames sont tellement faites pour la souveraine béatitude, qu'elles seront toujours dans l'inquiétude et dans l'agitation jusqu'à ce qu'enfin elles prennent un parfait repos dans Dieu ; tournons donc nos yeux, nos esprits et nos cœurs, du côté de ce bienheureux séjour, où il habite au milieu de la splendeur de ses Saints ; quittons, oublions du moins pour quelques momens, ce triste lieu de notre exil, cette vallée d'affliction et de larmes, pour ne nous occuper que des beautés et des délices de cette charmante Terre des vivans, où nous devons posséder un jour le plus parfait de tous les bonheurs. Mais,

Mais n'est-ce pas une espèce de témérité et de présomption en moi, que d'entreprendre de vous entretenir d'un sujet si sublime et si relevé ? Car enfin, si l'apôtre saint

Paul, élevé jusqu'au troisième Ciel, a déclaré qu'il y apprit des oracles qu'il n'est pas permis à l'homme de découvrir : *Audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui;* (1) si ce disciple de l'empyrée a confessé qu'il y a vu des merveilles qu'on ne peut exprimer que par l'étonnement et le silence ; s'il a cru que c'étoit assez de nous dire que l'œil n'a jamais vu de si belles choses, que l'oreille n'a jamais ouï parler de spectacles si charmans, et que le cœur de l'homme n'a jamais conçu des pensées qui exprimassent le nombre et l'excellence des biens et des plaisirs que Dieu prépare à ceux qui l'aiment et qui le servent fidèlement ; ne serois-pas, dis-je, moi-même un présomptueux et un téméraire, si je prétendois vous en donner quelque juste idée ? Tel est notre malheur, mes frères, de ne pouvoir penser du Ciel qu'en homme, quelque esprit que nous ayons ; et de n'en pouvoir parler qu'en enfant, quelque magnifiques que puissent être nos paroles ! Tel est notre malheur, encore une fois, de ne pouvoir pas comprendre quelles espérances nous portons dans notre sein, ni à quelle gloire nous sommes réservés, ni quel bonheur nous attend après de

(1) *II. Cor.* XII. 4.

si étonnantes misères que celles que nous éprouvons dans cette vie ! Nous avons beau penser, imaginer, raisonner, réflechir, enfler nos pensées, ajouter richesses à richesses, honneurs à honneurs, délices à délices ; la gloire du Ciel, le bonheur des Saints sera toujours tout autre chose que ce que nous attendons, que ce que nous nous promettons de la magnificence et de la bonté d'un Dieu. Jamais, dit le Prophète, nous ne connoîtrons, dans les ténèbres de cette vie, toutes les merveilles que Dieu opèrera en faveur de ses élus, dans la splendeur de la gloire. Appuyé sur les témoignages de la foi et sur l'autorité des saints Pères, essayons cependant, mes frères, de vous en donner un léger crayon, et de vous en faire concevoir du moins quelque foible idée.

Quel état, en effet, plus doux, plus gracieux, plus parfait, que celui où il ne reste plus rien à désirer, et où l'on n'a plus rien à craindre ? N'est-ce pas le seul qu'on puisse appeler véritablement heureux ? Jouir de tout ce qui peut faire plaisir, n'avoir rien à redouter de tout ce qui peut affliger, n'est-ce pas le comble du solide bonheur ? Or, telle est la félicité des Saints dans le Ciel, dit saint Augustin. Ils jouiront du bonheur le

plus parfait, parce qu'ils possèderont tous les biens ; ils jouiront du bonheur le plus parfait, parce qu'ils n'auront plus à craindre aucun mal. Quelle félicité plus charmante, plus accomplie ! *Quanta felicitas, ubi nullum latebit bonum, ubi nullum erit malum.* Arrêtons-nous, mes frères, à ces deux pensées si propres à nous faire concevoir toute l'étendue du bonheur des Saints, et à nous le faire regarder désormais comme l'unique objet de nos désirs.

En premier lieu, nous jouirons, dans le Ciel, de l'assemblage de tous les biens : nous y possèderons Dieu même, avec toute la grandeur de sa magnificence et toutes ses perfections infinies. Nous l'y possèderons, ainsi qu'il le déclara lui-même à Abraham, comme notre sort, notre bonheur, notre héritage, comme le prix de nos services et notre récompense : *Ego merces tua magna nimis.* (1) Et Dieu seul nous y tiendra lieu de tout, dit saint Paul : *Ut sit Deus omnia in omnibus.* (2) Eh ! quelle autre chose, ajoute saint Augustin, expliquant ces paroles, pourroit souhaiter et désirer celui qui possède Dieu ? *Quid enim quærit is cui Deus adest ?* Dieu

(1) *Genes.* xv. 1. (2) *I. Cor.* xv. 28.

ne possède-t-il pas tout, puisqu'il n'est rien dans l'univers qui ne soit dans lui comme dans son centre et dans son principe ? *Ultra quod nihil est.* Dieu n'est-il pas tout, puisqu'il n'est rien dans la nature dont il ne soit la cause première, et qui ne lui doive l'essence, les qualités et les propriétés de l'être ? *Ex quo fiunt omnia.* Dieu n'est-il pas infiniment au-dessus de tout, puisqu'il n'est rien ni dans l'enfer, ni sur la terre, ni dans le Ciel, qui ne dépende entièrement de lui et qui ne soit infiniment au-dessous de lui ? *Infra quod sunt omnia.* Quel bien, ajoute ce saint Docteur, dans un autre endroit, peut-il donc manquer à l'homme qui aura le bien suprême, le souverain bien, le bien originel et universel pour son bien et son partage : *Quid ergo deest cui summum bonum adest ?* En possédant Dieu, ne possèderons-nous pas tout avec lui ? Ne possèderons-nous pas, dans lui, la gloire, la lumière, la beauté, la sagesse, l'honneur, la vie, la puissance, le repos, la félicité, la paix, tous les royaumes, toutes les couronnes, toutes les richesses, tous les plaisirs et tous les biens ensemble ? *Vera gloria, verus honor, vera pax ;* et par-là ne trouverons-nous pas dans lui tout ce qui peut

contenter nos sens, tout ce qui peut remplir nos puissances, tout ce qui peut charmer notre esprit, tout ce qui peut combler toute la capacité de notre cœur, et nous procurer le bonheur le plus parfait et le plus étendu qui fut jamais ?

Ah ! mes frères, vous dit saint Augustin, si je vous disois que Dieu vous a promis de vous donner, dans le Ciel, des trésors d'or et d'argent, des honneurs, des plaisirs, des couronnes, des empires ; si je vous disois qu'il vous a promis tout cela, vous m'écouteriez avec plaisir : *Si dicerem, Promisit aurum; gauderes.* Mais je vous dis que Dieu vous a promis de se donner lui-même à vous dans le Ciel, lui-même, qui est mille et mille fois plus que tout cela ; et je vous vois tristes, froids, languissans, découragés : *Promisit seipsum, et tristis es.* Vous craignez, aveugles et stupides que vous êtes ! de vous dégoûter de Dieu, de vous ennuyer avec Dieu. Mais quoi ! c'est toujours saint Augustin qui vous parle, est-ce que celui qui donne la beauté, la lumière, l'agrément et le charme à tout ce qui vous plaît, n'aura pas de quoi vous contenter et vous plaire lui-même ? Mais, dites-moi, je vous prie, vous dit ce saint Docteur, quand vous vous

ennuyez d'un bien, que vous vous dégoûtez d'un plaisir, comment vous en consolez-vous, si ce n'est par le désir et l'espérance que vous avez de vous en procurer bientôt un autre; et comment donc vous ennuieriez-vous jamais avec Dieu, qui est tous les biens et tous les plaisirs ensemble, qui est l'essence et la perfection même de tous les plaisirs et de tous les biens, qui est celui que vous goûtez, celui que vous désirez, et mille fois plus que tous ceux mêmes dont vous pouvez vous former la plus magnifique idée?

Mais, non, mes frères, nous ne nous dégoûterons jamais de Dieu, dans le Ciel; jamais nous nous y ennuierons avec lui. Nous le verrons, dit saint Augustin, et nous le verrons toujours avec un nouveau plaisir: *Videbimus;* nous l'aimerons, et nous l'aimerons toujours avec une nouvelle ardeur: *Amabimus;* nous le louerons, et nous le louerons toujours avec de nouveaux charmes; *Laudabimus;* enfin nous nous fixerons, nous nous arrêterons, nous nous reposerons délicieusement en lui, comme dans notre centre, parce que nous n'aurons plus rien à espérer ni à désirer: *Vacabimus.* Voilà en quatre mots, dit saint Augustin, ce qui

fera à jamais, dans le Ciel, le plus parfait bonheur d'une ame fidèle.

1.° *Videbimus :* nous le verrons, ce Dieu qui renferme tous les biens, toutes les beautés et tous les plaisirs ; nous le verrons, non pas de loin, non pas à travers mille nuages, non pas au milieu des ténèbres épaisses de la foi, non pas dans des images imparfaites et défigurées, comme nous le voyons dans cette vie : et c'est ce qui fait même le fond de nos malheurs ici-bas et le juste sujet des gémissemens et des soupirs de toutes les ames saintes, d'être éloignées de Dieu sur la terre, dit saint Paul, et de ne le voir que comme en un miroir et en des énigmes : *Peregrinamur à Domino.* (1) Car nous voyons bien à la vérité, dit saint Augustin, ces cieux, ces astres, cette mer, cette terre, tous ces ouvrages magnifiques de ses mains toutes-puissantes, mais Dieu lui-même, mais cet Auteur de notre être, mais ce souverain Créateur de tout ce bel univers, ah! nous ne le voyons pas : *Non te video, Deus meus.* Toute la nature nous découvre bien, si vous voulez, des traits de sa beauté, des vestiges de sa puissance, des caractères de sa sagesse, des écoulemens

(1) *II. Cor.* v. 6.

de sa bonté, et comme des empreintes de sa gloire ; mais tout cela ne nous fait rien voir de tout ce qu'il est en lui-même, et il n'est pas moins vrai qu'il demeure toujours caché à nos yeux : *Non te video, Deus meus.* Hélas ! nous l'appelons notre Père ; nous ouvrons chaque jour notre sein pour y recevoir de sa main libérale les biens qu'il nous envoie d'en haut ; nous avons un continuel commerce avec lui ; tous les jours, nous le prions, nous l'adorons, nous réclamons son assistance, nous entendons parler de lui dans nos chaires, et nous lui rendons en esprit et en vérité nos plus profonds hommages dans l'adorable Eucharistie : mais, encore une fois, nous ne sommes pas auprès de lui, nous ne le voyons pas, et rien ne peut consoler un enfant de Dieu de n'être point entre les bras de son Père et de ne pas jouir de sa présence : *Non te video, Deus meus.* Ames saintes, consolez-vous : dans le Ciel, vous ne tiendrez plus ce triste langage ; vous le verrez votre Dieu, et vous le verrez de près, vous le verrez à découvert, vous le verrez face à face, dit saint Paul, et tel qu'il est en lui-même : *Videbimus eum sicuti est.* (1) *Videbimus ;* nous le

(3) *I. Joan.* III. 2.

verrons, nous connoîtrons tous ses divins attributs, nous découvrirons toutes ses perfections adorables. *Videbimus :* nous verrons cette Majesté douce et ravissante, devant qui tout genou doit fléchir ; cette Beauté si ancienne et si nouvelle, capable de ravir tous les cœurs ; cette Sainteté sans ombre de tache, que rien n'égale ; cette Sagesse plus profonde que les abîmes, cette Justice plus élevée que les montagnes, cette Bonté plus étendue que la terre et les cieux. *Videbimus :* nous verrons cette Providence à qui rien ne peut échapper, cette Puissance à qui rien ne peut résister, cette Vérité que rien ne peut altérer, cette Miséricorde que rien ne peut épuiser. *Videbimus* : nous verrons cette Grandeur, devant qui toutes les puissances tremblent ; cette Immensité, qui remplit tout et que rien ne sauroit borner dans l'univers ; cette Eternité, qui ne connoît ni commencement ni fin ; enfin nous verrons ce grand Dieu, dans tout l'éclat de sa beauté et dans toute la splendeur de sa gloire. *Videbimus :* nous verrons Jésus-Christ, cet objet adorable des éternelles complaisances d'un Dieu, l'Auteur et le Consommateur de notre foi, ce divin Rédempteur de tous les hommes, le Dieu de

notre salut, celui que les Anges, depuis six mille ans, ne se lassent point de contempler, que tous les Patriarches et les Saints de l'ancienne loi auroient ardemment désiré de voir, que tout œil humain voudroit avoir vu sur la terre; nous le verrons, non dans des momens rapides et dans une ombre de sa gloire, comme saint Pierre le vit sur le Thabor, mais dans toutes ses splendeurs et dans toutes ses beautés, dans tout son éclat éblouissant, mais dans toute l'éternité. *Videbimus :* nous verrons cet Esprit adorable, cet Esprit sanctificateur, qui est comme l'heureux terme de l'amour éternel qui se trouve entre le Père et le Fils, cet Esprit de grace, de force, de lumière, de sainteté, qui a renouvelé toute la face de la terre, et qui opère encore aujourd'hui tant de merveilles inconnues dans les ames; qui nous soulage, dit saint Paul, (1) et nous aide dans toutes nos foiblesses, qui nous fortifie dans tous nos combats, qui demande pour les Saints ce qui est conforme à la volonté de Dieu, et qui ne cesse de prier pour nous par des gémissemens ineffables. *Videbimus :* mais non-seulement nous verrons notre Dieu tel qu'il est en lui-même,

(1) *Rom.* VIII. 26.

nous verrons encore tout dans lui : *Quid est quod non vident*, dit saint Grégoire, *qui Videntem omnia vident ?* Tous ces adorables abîmes, toutes ces profondeurs impénétrables d'un Dieu en trois Personnes et des trois Personnes en un seul Dieu, où la raison humaine ne peut atteindre, toutes ces incompréhensibles opérations de la Divinité dans l'incarnation du Verbe, tous ces mystères également profonds et redoutables de la prédestination et de la grace, qui exercent si fort notre foi dans cette vie, et qui réduisent notre esprit comme en esclavage; tous les différens ressorts de la bonté de Dieu avec toutes ses créatures, tous les moyens et toutes les secrètes voies qu'il prend pour réussir dans ses desseins et pour accomplir toutes ses volontés, toute la conduite pleine d'amour qu'il tient à l'égard de ses élus, toute la conduite pleine d'une souveraine justice qu'il tient à l'égard des réprouvés; tout cela ne nous sera plus caché, tout sera mis à nu et à découvert devant nos yeux : *Quid est quod non vident, qui Videntem omnia vident.* Oui, mes frères, ce sera parmi les lumières de ces brillantes clartés de l'éternité, que nous entrerons, en quelque manière, dans le sanctuaire le

plus secret de la divine Sagesse, pour y admirer cette suite miraculeuse de graces dont il se sera servi pour nous conduire au souverain bonheur. Et quel sujet d'admiration et d'etonnement, quand nous verrons, dans les ordres et les décrets éternels de notre salut, et dans l'enchaînement merveilleux des moyens qu'il aura employés pour nous attirer à lui, quand nous verrons, dis-je, jusqu'à nos defauts et à nos péchés mis en œuvre pour notre satisfaction ; quand nous reconnoîtrons que cette miséricordieuse Sagesse de Dieu aura tiré de nos égaremens mêmes, les moyens de nous faire revenir dans la voie de la vertu ; que ce sera par l'orage qu'il nous aura menés au port, qu'il se sera servi de la blessure même de nos péchés pour notre guérison, et qu'il n'aura permis nos plus profondes chutes que pour nous élever par une plus fervente pénitence à un plus haut degré de gloire ? *Quid est quod non vident ?* Enfin, mes frères, il n'est pas jusqu'aux plus profonds secrets de la nature, jusqu'aux plus grandes merveilles de tout ce vaste univers, qui sont ici-bas l'objet de tant d'inutiles recherches, de tant de veilles, d'études, que nous ne découvrions alors tout-à-coup dans Dieu,

comme dans un miroir fidèle. Or tel sera notre heureux sort, lorsque nous aurons le bonheur de jouir, dans le Ciel, de la claire vision de Dieu même : *Quid est quod non vident ?* Ah ! mes frères, si à cette seule idée du Ciel nos désirs ne s'enflamment pas ; si à la vue de ce bienheureux séjour, si à la pensée de la claire vision où nous verrons Dieu dans toute sa beauté, et où nous verrons tout dans Dieu, notre exil ne nous paroît pas long et dur à porter ; c'est que nous ne croyons pas, ou du moins que nous n'aimons guères : mais, dans le Ciel, nous aimerons.

2.° *Amabimus.* Vous le savez, mes frères, le cœur de l'homme ne sauroit être sans amour : il n'est pas un seul moment sans s'attacher à quelque chose. Il se prend d'abord à ce qui le frappe, il ne se refuse à rien de ce qui lui plaît, il se partage entre tous les objets qui le touchent. Mais s'il est nécessaire d'aimer, n'est-il pas bien malheureux pour l'homme, d'être si follement porté à aimer mille vains objets, et de ne pouvoir qu'avec un effort extrême tourner ce cœur du côté de Dieu ? de Dieu, dis-je, qu'il devroit naturellement, ardemment, souverainement et uniquement aimer ? Car

nous avoir fait chrétiens, nous le bénirons mille fois de nous avoir fait Saints. *Laudabimus :* nous le bénirons des biens qu'il nous aura faits, des maux qu'il nous aura envoyés, des malheurs dont il nous aura délivrés, des tentations dont il nous aura fait triompher. Tout, jusqu'à nos foiblesses, jusqu'à nos misères, et, pour ainsi dire, jusqu'à nos péchés, qu'il nous aura si miséricordieusement pardonnés, tout sera pour nous un sujet de le louer, de le bénir, de l'exalter dans les siècles des siècles. *Laudabimus :* nous le louerons; notre cœur ne sera pas aride pour nous fournir des mouvemens, notre esprit ne sera pas stérile pour nous donner des pensées, notre bouche, bien loin de se refuser à notre esprit et à notre cœur, s'unira, au contraire, de concert avec eux pour rendre éternellement à ce Dieu de majesté, la louange, la bénédiction, l'action de grace qu'il mérite. Mais ce ne sera pas assez. Pour comble de bonheur pour nous, nous nous attacherons à lui, et nous le louerons sans fin comme sans mesure.

4.° Oui, mes frères, par un attrait doux et puissant, nous nous sentirons entraînés vers cet objet ravissant, vers cet Etre infini, sans pouvoir jamais nous lasser de le louer

et de le bénir. Nous nous attacherons à lui, nous nous fixerons dans lui, nous nous reposerons dans lui, comme dans notre centre, dans notre bien, dans notre possession : *Vacabimus.* Nous le possèderons, en effet, ce Dieu de majesté et de gloire, cet Etre souverainement aimable et qui est la source de toutes les beautés. Toutes ses perfections adorables, toutes ses merveilles, toutes ses grandeurs, toutes ses richesses, nous appartiendront comme notre propre héritage. *Vacabimus :* nous le possèderons, mais de la manière la plus noble et la plus parfaite, par la connoissance la plus pure et la plus élevée, par l'amour le plus ardent et le plus enflammé, par la louange la plus flatteuse et la plus douce, par la jouissance la plus satisfaisante et la plus accomplie. *Vacabimus:* Dieu lui-même avec toute la grandeur de sa magnificence au milieu de notre ame, la dirigeant, la possédant, la remplissant, ah! de quels ineffables ravissemens ne serons-nous pas transportés ? Nous jouirons de son propre bonheur, de sa béatitude, de sa félicité, de sa joie, de sa paix. *Vacabimus :* Victorieux de nous-mêmes, vainqueurs du monde et de nos passions, Satan sous nos pieds et ses armes brisées, nous goûterons

à loisir, dans son sein, le fruit de nos victoires. *Vacabimus :* ah ! cette paix de l'ame, que le monde ne donne pas, que les passions ne connoissent pas, que la piété ne goûte que par intervalles et que bien foiblement, nous la trouverons enfin dans le Ciel, où elle s'est retirée, et dans la jouissance de Dieu, qui seul peut mettre fin à nos agitations et à nos troubles. *Vacabimus :* nous l'y goûterons, ce doux et parfait repos, sans que jamais ce premier goût si vif se perde, sans que jamais l'on goûte moins ce plaisir, à force de le sentir. Ce sera un repos et une action tout à la fois : action dont Dieu sera le principe et l'objet ; repos tout consacré à contempler Dieu sans nuage, à l'aimer sans partage, à le louer sans interruption, à le posséder, et à posséder avec lui tous les biens ensemble, sans contradiction et sans obstacle.

Mais, me direz-vous, ne manqueroit-il pas, dans le Ciel, quelque chose d'essentiel à notre bonheur, si jouissant de Dieu, et possédant avec lui tous les biens ensemble, nous avions à craindre le moindre de tous les maux ? Non, mes frères, rassurez-vous ; dans le Ciel il n'y aura aucun mal à craindre. La raison fondamentale de cette vérité, dit saint Augustin, c'est que Dieu même sera

tout le bonheur essentiel des Saints ; Dieu, dis-je, qui est un Esprit pur et parfait, le souverain bien, le bien infini. Or un bonheur essentiel, un bien infini, un bien souverain, doit exclure tout mal, et renfermer toute sorte de biens; ensorte que, comme il ne laisse rien à désirer, il ne doit rien aussi laisser à souffrir. Ah ! mes frères, s'écrie saint Augustin, quelle félicité plus parfaite, plus charmante, plus consommée, que celle qui rassemble, non-seulement toute sorte de biens, mais qui exclut encore généralement tout mal ! *Quanta erit felicitas, ubi nullum latebit bonum, ubi nullum erit malum !*

C'est le Saint-Esprit, mes frères, qui nous l'assure en mille endroits de l'Ecriture : c'est là, dit le Sage, que les Elus de Dieu n'auront rien à souffrir, qu'ils n'auront rien à craindre, qu'ils n'auront besoin de rien ; qu'ils ne ressentiront nul trouble sur le présent, nulle inquiétude sur le passé, nulle crainte sur l'avenir; qu'ils seront enfin abondamment consolés de toutes les disgraces et de tous les malheurs qu'ils auront soufferts en leur vie. Ces précieuses larmes qu'ils auront versées dans cette vallée de misères ; s'il y en a encore dans leurs yeux, dit saint Jean, dans son Apocalypse, Dieu même les

essuiera de sa main : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.* (1) Ils n'auront plus de faim, ni de soif : *Non esurient, neque sitient.* (2) Ils ne souffriront plus ni le froid des hivers, ni la chaleur de l'été, parce qu'ils ne seront plus sujets à aucune incommodité des saisons : *Nec cadet super illos sol, neque ullus æstus.* Il n'y aura dans ce doux séjour des bienheureux, ajoute le Disciple bien-aimé, ni travail de l'esprit, ni fatigue du corps ; il ne sera plus question pour eux que du plus doux et du plus parfait repos : *Ut requiescant à laboribus suis.* (3) Il n'y aura ni alarmes, ni chagrins, ni embarras, ni jalousie, ni défiance, ni disgrace, ni maladie, ni gémissemens, ni cris, ni douleur : *Neque luctus neque clamor, neque dolor erit ultrà.* (4) La mort, cette barbare, cette meurtrière, n'aura plus de pouvoir sur eux ; ils seront à l'abri de toutes ses horreurs et de tous ses coups : *Non tanget illos tormentum mortis.* (5) La mort, dis-je, et tout ce qui en tient, sera absorbée par la victoire, comme dit saint Paul. Cette vie mortelle, sujette à tant d'adversités et de misères, sera changée en une vie immor-

(1) *Apoc.* XII. 17. (2) *Apoc.* VII. 16.
(3) *Apoc.* XIV. 13. (4) *Apoc.* XXI. 4.
(5) *Sap.* III. 1.

telle, pleine de douceurs et de charmes : *Et mors ultrà non erit.* (1) Loin des portes de ce divin royaume ces inquiétudes, ces plaintes, ces murmures, ces malédictions, qui remplissent nos maisons terrestres! Loin de cette Jérusalem céleste ces jours si différens les uns des autres, que nous éprouvons dans ce misérable monde! Un jour toujours serein, toujours tranquille, toujours beau, toujours égal à lui-même, toujours plein du même objet et des mêmes plaisirs règnera à jamais dans l'éternité. Loin de ce beau Paradis ces soins d'amasser, ces craintes de perdre, qui traversent toutes les douceurs de la vie! Rien de fâcheux, en un mot, n'approchera jamais de cette sainte Cité. *Quanta erit felicitas, ubi nullum erit malum!* Mais voici, ames saintes, quelque chose de plus consolant et de plus doux encore : rien de souillé, rien de vicieux, rien d'imparfait n'entrera dans le Ciel : *Non intrabit in eam aliquod coinquinatum, aut abominationem faciens.* (2) Rien de tout ce qui y sera entré pur et saint ne s'y corrompra; rien ne s'y affoiblira, rien n'y languira; il n'y aura plus de péché. Il n'y aura plus de péché! O péché, malheureux péché, qui

(1) *Apoc.* XXI. 4. (2) *Apoc.* XXI. 27.

causes aujourd'hui aux ames fidèles tant d'inquiétudes, tant de troubles, tant de scrupules et de remords, tu ne subsisteras plus dans ce beau séjour des Saints; ton aiguillon sera émoussé, tes appas confondus, ton règne détruit. Tu seras détruit dans tes causes, dans tes effets, dans cette suite de misères que tu traînes avec toi, et dont tu ne cesses de nous accabler. Il n'y aura plus de péché! La concupiscence, dont il est le funeste principe, sera changée en vertu; toutes les passions qu'il fait naître dans l'ame, seront transformées en autant de saints mouvemens qui n'auront pour objet que le souverain bien; tous les châtimens enfin qu'il nous attire, seront changés en récompenses. Il n'y aura plus de péché dans le Ciel! Non, mes frères, il n'est qu'une ame sainte, qu'une ame animée et nourrie de l'esprit de la foi, qui puisse parfaitement comprendre toutes les douceurs de cet avantage : *Vetera transierunt; ecce facta sunt omnia nova.* (1) Ah! chrétiens, tristes habitans de Cédar, consolez-vous donc au milieu de tous les maux qui vous environnent, dans l'attente de cette nouvelle Jérusalem, où l'Apôtre vous apprend qu'il n'y aura plus aucun mal à crain-

(1) *II. Cor.* v. 17.

dre, et que toutes les choses anciennes seront passées : *Quia prima abierunt.* (1) Oui, toutes les choses anciennes seront passées pour vous : elles seront passées comme un ombre, passées comme un songe, passées comme un éclair, passées sans retour : *Quia prima abierunt.* Et comme, dans la liberté, on se souvient avec plaisir des ennuis et des horreurs de la prison ; et comme, dans le port, on se souvient avec complaisance des alarmes et des inquiétudes que les tempêtes de la mer ont causées ; et comme, dans la santé et dans l'opulence, on se souvient avec une secrète joie de ses anciens maux et de son ancienne misère : ainsi, dans le Ciel, vous vous souviendrez, avec une joie incroyable, de tous les anciens maux que vous aurez soufferts pour l'amour de Jésus-Christ, mais qui auront passé pour vous comme un fantôme : *Quia prima abierunt.* Eh ! que dis-je ? il ne vous restera pour lors de tous vos périls et de tous vos malheurs passés, qu'un souvenir plein de charmes et de reconnoissance ; il ne vous restera de ces combats qui vous auront tant coûtés, et même de ceux où vous aurez reçu quelque blessure, que d'honorables cicatrices. A ces peines de la vie, qui vous paroîtront alors

(1) *Apoc.* XXI. 4.

si légères, à ces travaux, à ces souffrances, qui paroîtront n'avoir duré qu'un moment, aura succédé un poids immense de gloire.

Toutes les choses anciennes seront passées : *Quia prima abierunt.* Ah ! mes frères, que de consolations et de douceurs renfermées dans ces courtes paroles, et qu'elles nous donnent une charmante idée du bonheur des Saints ! Toutes les choses anciennes seront passées. Monde persécuteur, tu ne suivras donc plus, comme autrefois, les élus du Seigneur, jusques dans le sein de Dieu même, pour les séduire et les tenter. Démon, cruel ennemi de nos ames, tu n'iras plus chercher les serviteurs de Jésus-Christ jusques dans ses bras, pour les affliger et les percer de tes flèches ; elles seront rompues et brisées pour jamais : *Defecerunt frameæ in finem.* (1) Combat de l'homme contre l'homme même, et contre tant d'ennemis hors de lui, vous aurez tous cessé, et vous ne lui ferez goûter désormais que les plus doux fruits de la victoire. Tentations, peines d'esprit, fâcheuses tribulations de la chair, dégoûts de la piété, vous serez précipités dans l'enfer d'où vous serez sortis. Saintes violences, jeûnes, macérations, vertus austères, qui avez fait les

(1) *Ps.* IX. 7.

Saints, vous n'entrerez pas même avec eux dans le Royaume des Cieux. Croix portées dans l'esprit de Jésus-Christ, sceau divin, marque sacrée du Seigneur, qui aurez introduit ses serviteurs fidèles dans le temple de la gloire, vous demeurerez empreintes sur leur front, mais d'une manière si éclatante et si glorieuse, que vous ne retiendrez rien de l'ancien, qui sera tout passé : *Quia prima abierunt.* Oui, encore une fois, toutes les choses anciennes seront passées, dans ce céleste séjour. Plus rien d'Adam, plus rien de ce père infortuné, plus rien du vieil homme, plus rien de cet homme pécheur, plus rien de cet homme condamné, plus rien de sa malédiction : *Quia prima abierunt;* mais l'homme nouveau, dit saint Paul, créé, selon Dieu et sur le modèle de Jésus-Christ même, dans la justice véritable, dans la sainteté pleine et inaltérable, dans la félicité parfaite et consommée; l'homme nouveau! et pour cet homme nouveau et glorifié, toutes choses dans le Ciel seront faites nouvelles : *Ecce nova facio omnia.* (1).

Nouveau sort. Ce ne seront plus là ces élus de Dieu, oubliés sur la terre; ces hommes comptés pour rien, méprisés, raillés,

(1) *Apoç.* XXI. 5.

persécutés, maltraités du monde, et quelquefois même affligés de Dieu en mille manières. Non, mes frères; les Saints, dans le Ciel, éprouveront un sort bien différent. Victorieux de la mort, du monde, et du péché; dignes enfans du Très-Haut, tendres amis de l'Epoux, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ, heureux possesseurs de son céleste Royaume, ils seront craints, chéris, aimés, invoqués et respectés de tout l'univers.

Nouveau séjour. Ce ne sera plus pour eux ce monde rempli de péchés et de misères, cette terre de deuil et de larmes, cette région des morts, ce lieu de scandales, de peines, de malédiction et d'exil; où l'on ne voit que de tristes habitans qui déplorent leur sort, qui maudissent leurs jours, qui blasphèment contre l'Auteur de leur être. Ah! mes frères, élevons nos yeux vers cette nouvelle Jérusalem, qui descend d'auprès de Dieu, selon la céleste vision qu'en eut le Disciple bien-aimé, comme une épouse parée au jour de ses noces, et contemplons-en, un moment, toutes les chastes délices et toutes les ravissantes beautés. Est-il rien, en effet, de plus beau, de plus charmant, de plus magnifique et de plus précieux que cet or

dont cette ville céleste est toute pavée, que ce cristal dont tous ses dedans brillent, que ces pierres précieuses de toute espèce qui entrent jusques dans les fondemens de cet aimable édifice ; que ces perles brillantes qui en forment les portes, que cette haute et resplendissante muraille qui l'environne de toute part, que ces sources d'eau vive qui en découlent toujours ; que ces fruits délicieux qu'on y cueille sans cesse, que ces voluptés éternelles dont on ne se rassasie jamais ; que cet astre infiniment plus beau que le soleil, qui y répand partout une lumière également douce et brillante ; que ce beau jour, que ce jour éternel dont on y jouit ; que ce jour, qui n'est jamais couvert d'aucun nuage, qui ne se retire jamais pour faire place à la nuit, et qui ne sert enfin dans cette aimable Cité qu'à relever admirablement l'éclat de tant de richesses ? Est-il rien, dis-je, au monde de plus ravissant que la peinture que saint Jean nous fait de cette céleste demeure ? Mais non, mes frères, ce n'est que pour se proportionner à la foiblesse de nos esprits que le Disciple bien-aimé nous parle de la sorte, puisqu'il n'y a rien de tout cela dans le Paradis, mais quelque chose encore de mille fois plus délicieux, plus

magnifique et plus beau, que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, et qui ne peut même tomber dans l'esprit humain : *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit.* (1) Tel sera, mes frères, l'heureux séjour des Saints. Comment peut-il donc vous rester encore quelque amour pour la terre, pour cette demeure sombre et infecte, pour cet égoût de l'univers, après avoir jeté seulement un coup-d'œil sur cette région si délicieuse et si riante : *Ecce nova facio omnia.*

Nouvelle société. Ce ne sera plus, pour les Saints, cette société de bons et de mauvais, d'élus et de réprouvés, de Saints et de pécheurs, que nous voyons aujourd'hui dans l'Eglise de Jésus-Christ, et qui fait si fort gémir les gens de bien, soit par la douleur qu'ils ressentent de voir offenser Dieu, soit par le danger continuel où ils se voient exposés eux-mêmes de contracter quelque chose de la corruption. Ah! chrétiens, dans le Ciel, vous serez à couvert de la contagion du scandale et de l'affliction qu'il vous cause; vous ne serez point obligés de fuir les assemblées des méchans, d'éviter leurs conversations, de craindre leur commerce, de pleurer leurs crimes. Ah! chrétiens,

(1) *I. Cor.* II. 9.

dans le Ciel, l'ivraie ne sera plus semée avec le bon grain, les brebis ne seront plus mêlées avec les boucs, les vases d'élection seront séparés d'avec les vases de colère, vous ne serez plus confondus avec les pécheurs. Une meilleure société vous sera réservée. Vous serez, dans le Ciel, avec Dieu, dont la seule vue vous charmera, vous ravira, vous transportera. Vous y serez avec Jésus-Christ, ce glorieux Sauveur de tous les hommes, assis sur le premier de tous les trônes, mille fois plus resplendissant que le soleil, couronnant tous les Saints de ses divines mains, et les enivrant tous de mille torrens de délices. Vous y serez avec Marie, la plus sainte, la plus aimable, la plus auguste de toutes les vierges; cette Reine des Anges et des hommes, devant qui tout l'éclat du firmament n'est que nuit, qu'obscurité, que ténèbres. Vous y serez avec cette multitude presque infinie d'Anges et d'Esprits bienheureux qui environnent le trône du Très-Haut, et qui répètent sans fin son cantique sacré. Vous y serez avec tous les Patriarches, tous les Prophètes, tous les Apôtres; avec des millions de Saints, qui triompheront à jamais dans la gloire; avec tous les gens de bien de tous les siècles;

doit-ce être, dans le Ciel, où les consolations, les douceurs, les plaisirs, les délices ne se donnent pas goutte à goutte, mais par torrens, selon l'expression du Prophète? C'est un Dieu à qui l'univers n'a coûté qu'une parole, qui emploie sa toute-puissance pour rendre une ame parfaitement heureuse. Disons donc que le Bienheureux nagera dans des torrens de délices et de plaisirs, qu'il en sera investi, pénétré, comme enivré. Foibles expressions, idées peu vraisemblables! Nous pouvons bien dire tout ce que l'esprit pense de cette félicité incompréhensible, mais nous ne dirons jamais rien de ce qu'elle est en effet. Non, mes frères, non, tout ce qui se peut voir au monde de plus charmant, tout ce qui se peut dire au monde de plus merveilleux, tout ce que la liberté de l'imagination se peut figurer de plus sensible et de plus touchant; tout ce que l'entendement peut concevoir de plus grand, de plus doux, de plus flatteur; tout ce que tous les cœurs des hommes ensemble peuvent sentir de plus vif et de plus délicieux, tout cela n'approcha jamais des plaisirs et des douceurs que Dieu prépare dans le Ciel à ceux qui l'aiment : *Ecce nova facio omnia.*

Nouvel être. Tout ce qui sera ancien, passera; tout, tout sera nouveau pour les Élus dans le Ciel. Dieu nous donnera comme un nouvel être, et sur ce nouvel être il répandra tous les dons de la nature, de la grace et de la gloire, en sorte que des hommes les plus imparfaits, les plus défectueux, les plus dégoûtans, il en fera les créatures les plus belles, les plus accomplies, les plus parfaites, dont le moindre d'entre eux sera comme un prodige à ravir tout l'univers. En un mot, dans le Ciel, mes frères, tout se changera dans vous, tout se transformera, tout se renouvellera, et vous deviendrez, dit saint Paul, de nouvelles et parfaites créatures en Jésus-Christ : *Si qua ergo in Christo nova creatura, vetera transierunt : ecce facta sunt omnia nova.* (1) *Ecce nova facio omnia.* (2)

Un nouveau corps vous sera donné. Ah! mes frères, ce corps triste et misérable, qui nous réduit à de si humiliantes servitudes, et à tous les besoins duquel il ne fut jamais possible de pourvoir; qu'il faut couvrir, qu'il faut cacher, qu'il faut garantir, qu'il faut nourrir, qu'il faut soulager par le repos,

(1) *II. Cor.* v. 17, 18.
(2) *Apoc.* xxi. 5.

qu'il faut entretenir par le travail, qu'il faut guérir par des remèdes, et des remèdes quelquefois pires que les maux qu'il endure; ce corps vil et grossier, source de toutes nos souffrances, de toutes nos infirmités, de toutes nos misères; qui ne nous donne jamais un moment de repos, qui nous tient toujours si inquiets sur sa santé, sur son entretien, sur sa parure; dont le moindre accident dérange toute l'harmonie, qui à mesure qu'on le raccommode par un endroit se détruit par l'autre; qui est tellement fait pour n'être pas bien, que quand il est comme bien, il ne sauroit même pour lors demeurer tranquille; ce corps, dis-je, après avoir éprouvé tant de différens maux sur la terre, après avoir passé par l'humiliation de la mort et par la pourriture du tombeau, vous sera rendu, dans le Ciel; mais il vous sera rendu glorieux, incorruptible, impassible, immortel, souple, agile, subtil, jusqu'à se porter en un moment par des espaces immenses, et à surpasser en éclat et en beauté tout ce qu'il y a de plus éclatant et de plus beau dans toute la nature. O corps matériel, vile dépouille de notre foible mortalité, tu seras donc enfin changé un jour en un vêtement de gloire! Maison de terre et de boue, de-

meure si indigne d'une ame faite à l'image de la Divinité, tu seras donc enfin détruite dans l'éternité, et à ta place il nous sera donné un corps tout brillant de lumière, tout resplendissant de gloire, couronné d'un bonheur éternel, semblable en un mot à celui de Jésus-Christ même. Peut-on, mes frères, peut-on imaginer un état, un changement, un renouvellement plus consolant et plus glorieux? *Ecce nova facio omnia.* Ce n'est pas assez :

Un nouvel esprit nous sera donné. Cet esprit de l'homme, sujet à tant d'inconstances, de caprices, de foiblesses, d'extravagances, qui est si borné dans ses vues, si enclin à l'erreur, à l'illusion, au mensonge, si timide dans ses conjectures, si foible, si faux dans ses raisonnemens, si incertain dans ses connoissances, si ignorant dans ses sciences; cet esprit humain, plus léger que la feuille qui sert de jouet aux vents, qui n'acquiert rien qu'à force de travail, et que trop de travail épuise, qu'un rien altère, que tout embarrasse, qui dépend de toutes les infirmités du corps et de tous les accidens de la vie, et dont l'application ne tient point contre le bruit d'un moucheron qui vole; cet esprit enfin qui, dans sa meilleure trempe,

ne résisteroit pas au plus petit dérangement d'organes, qui, dans sa plus grande vivacité, n'en est que plus près de la folie, qui, dans sa plus grande sagesse, se surprend à tout instant lui-même dans les pensées les moins raisonnables et souvent même les plus ridicules; ah! cet esprit humain, dont vous sentez toute la honteuse dégradation, sera entièrement renouvelé dans le Ciel; il sera doué de force, de sagesse et de lumière, il sera d'une étendue immense où tout entrera à la fois, où tout entrera sans effort, d'où rien ne sortira. Il n'y aura plus dans cet esprit, d'incertitude et de doute, plus d'erreur, plus d'inconstance, plus de folie, plus de connoissance imparfaite, plus de mystère, plus de foi, plus de foiblesse, plus d'ignorance, mais la claire vision, mais la céleste vision, et dans cette vision bienheureuse nous verrons tout et la raison de tout; nous saurons tout, jusqu'aux profondeurs de la nature, jusqu'aux hauteurs de la grace, jusqu'aux secrets de Dieu, et jusqu'aux mystères les plus incompréhensibles de l'Être divin; et dans cette claire vision, notre esprit se trouvera tellement changé et renouvelé par l'empreinte de Dieu qui y sera remise, que saint Augustin n'a pas craint

d'appeler ce renouvellement une espèce de destruction de l'esprit humain pour en faire quelque chose de divin : *Destruetur quodammodo mens humana, et fiet divina..... Ecce nova facio omnia.*

Un nouveau cœur vous sera encore donné. Qu'est-ce que le cœur de l'homme ? Mes frères, hélas ! vous le savez ; un cœur à charge à lui-même, parce qu'il n'est pas plein de Dieu ; un cœur pénible aux autres, parce qu'il est tout plein de lui-même ; un cœur toujours agité, parce qu'il est toujours hors de son centre ; un cœur toujours inquiet, parce que toujours quelque chose lui manque ; un cœur qui ne respire que le plaisir, et qui dans le plaisir ne cherche qu'à s'ôter le plaisir même qu'il désire ; un cœur qui n'abhorre que la tristesse, et qui par ses affections déréglées n'amasse en lui qu'un fonds de déplaisir et d'amertume ; un cœur qui n'est flatté que par la vanité, et dont la vanité est le perpétuel supplice ; un cœur si déréglé, qu'il en faut corriger tous les mouvemens ; un cœur si dépravé, qu'il en faut désavouer tous les sentimens, en réprimer toutes les saillies, en mortifier tous les goûts ; un cœur si mauvais, qu'il faut étouffer toutes ses productions, sans cesse y arracher, sans

cesse y détruire ; un cœur qui souffre de sa bonté, que sa malignité fatigue, que sa propre noirceur épouvante ; un cœur en qui la piété même, si amie de la paix, se tourne quelquefois en inquiétude et dégénère en tourment ; un cœur en perpétuel combat avec lui-même, livré tour-à-tour à des fureurs insensées et à des joies encore plus folles ; un cœur que le dépit, l'orgueil, l'envie, la jalousie ne quittent point, et qui sont attachés à lui comme un ver rongeur ; un cœur dévoré par l'amour-propre, mis en pièces par mille volontés contraires, entraîné par des penchans dont souvent il rougit, tyrannisé par je ne sais combien de passions différentes ; un cœur, enfin, où se ramassent toutes sortes de désirs inutiles, de craintes frivoles, de chagrins déraisonnables, de joies insensées, de haines sans fruit comme sans sujet : voilà, mes frères, ce que c'est que le cœur humain. O misères effroyables du cœur de l'homme, qui pourroit jamais vous comprendre, vous dépeindre ! qui pourroit jamais assez vous déplorer ! Mais consolons-nous, chrétiens ; ce cœur, ce misérable cœur sera changé, dans le Ciel, en un cœur tout divin, tout céleste, tout nouveau. Exempt de toutes ces pas-

sions, de toutes ces misères, de toutes ces foiblesses, il n'aura d'ardeur, d'affection, de penchant, de tendresse, que pour Dieu seul. Dieu seul le fixera, l'attachera; Dieu seul remplira toute la capacité et même toute l'immensité de ce cœur; Dieu seul le comblera de contentement et de délices. *Satiabor cùm apparuerit gloria tua;* (1) Je serai rassasié, lorsque je jouirai de votre gloire, disoit au Roi du Ciel, un roi qui jouissoit de toute la gloire de la terre. Oui, mon Dieu, le cœur de l'homme, tout insatiable qu'il est, ce cœur si ennemi de lui-même, rongé par ses inquiétudes, dévoré par ses désirs, tyrannisé par ses convoitises, agité jusques dans la possession de ce qu'il a le plus désiré et de ce qu'il aime le plus ardemment, ne possédant, dans le Ciel, qu'une seule chose, qui est vous-même, sera parfaitement satisfait et rassasié; il ne sera plus affamé ni altéré; il ne sera plus rempli de vains désirs, et vide de biens solides; il ne sera plus dans l'agitation ni dans le trouble; il ne sentira plus cette soif ardente de la cupidité qui le brûloit, il n'aura plus cette faim avide d'une ambition secrète qui le dévoroit; tous ses désirs, toutes ses

(1) *Psal.* XVI. 15.

passions cesseront. Rassasié de votre propre bonheur, ô mon Dieu, il ne souhaitera plus rien, il ne craindra plus rien, il sera content et tranquille, parce qu'il trouvera en vous seul toute la plénitude de la félicité, de repos, de la joie. *Ecce nova facio omnia.*

Enfin une nouvelle ame vous sera donnée. Cette ame, qui se méconnoît si fort elle-même, qui est sortie du sein même de Dieu, qui n'est créée que pour le Ciel et qui ne cesse de pencher vers la terre, qui n'a que des sentimens bas et terrestres, que nous rendons esclave de notre corps, que nous assujettissons à mille objets frivoles qui la retiennent captive, qui trouve tout gênant, tout pénible dans l'exercice de la piété, qui ne goûte Dieu qu'avec peine dans cette misérable vie qui n'est qu'une demi-vie pour elle; ah! cette ame, dans le Ciel, pensera, sentira, raisonnera, agira tout autrement que sur la terre. Remplie de Dieu, nourrie de Dieu, engraissée de Dieu, elle ne sera occupée que de la Majesté suprême; elle lui sera unie, dit saint Augustin, de tout son être et de tout elle-même; elle sera comme toute transformée en l'Être divin. Affranchie de ce corps mortel, de ce corps de boue qui l'appesantit, qui l'abrutit, qui ne cesse de

l'agiter, de la subjuguer, de la tourmenter pour de continuels besoins, elle aura tout ce qu'elle peut souhaiter ; et dans ce rassasiement de tous ses désirs, elle se trouvera dans ce calme parfait que le souverain Bien porte avec lui. En un mot, mes frères, Dieu au milieu de l'ame, comme dans le centre de son empire, l'ame dans le sein de Dieu, comme dans le centre de toutes ses affections ; voilà, mes frères, quelle sera à jamais dans le Ciel l'heureuse situation de cette ame qui traîne ses jours ici-bas dans tant d'agitations et de misères différentes. *Ecce nova facio omnia.*

Tout sera donc nouveau dans le Ciel, et, comme je viens de vous le dire, toutes les choses anciennes seront passées ou changées en mieux et dans une perfection toute nouvelle. J'ajoute enfin, pour comble de bonheur pour les Saints, que tout y sera dans l'ordre, que tout y sera dans la paix, que tout y sera dans la joie, que tout y sera dans les transports. Encore un moment d'attention, et je finis ce premier point déjà trop long.

Dans le Ciel, tout sera dans l'ordre le plus parfait. Vous le savez, et vous en gémissez, mes frères : le renversement, le

trouble, le scandale, la confusion, c'est le propre état de la terre, c'est le triste sort des royaumes, des provinces, des villes, souvent même de vos familles. Mais il n'en sera pas de même du Paradis, où toutes choses seront enfin rétablies dans le plus bel ordre. Car comme il y aura, dit Jésus-Christ, plusieurs demeures dans la Maison du Père céleste, on y verra aussi régner à jamais l'ordre le plus parfait. Tous les Saints y occuperont leur rang, tous y seront dans la place qui leur aura été préparée dès l'éternité par les mains de Dieu même. Chacun y sera récompensé selon la multitude de ses œuvres, et couronné à proportion de ses mérites. Oui, Seigneur, c'est ainsi que votre bonté l'a réglé, c'est ainsi que votre éternelle équité le demande : selon le degré de vertu dans leurs corps mortels, vous leur donnerez de vos biens dans la terre des vivans; selon que la Croix aura été pesante, le poids de la gloire sera fort; selon que les travaux auront été grands, la récompense sera abondante; selon que les combats auront été violens, la couronne sera précieuse; selon qu'ils se seront faits petits, vous les élèverez; selon qu'ils se seront privés des choses de ce monde, vous les enrichirez; selon

qu'ils se seront affligés, vous les réjouirez ; en un mot, selon qu'ils vous auront aimé et servi, vous vous donnerez à eux et vous les récompenserez : et bien loin que cette différence de récompenses, de places, et de trônes, cause la moindre confusion dans votre royaume, ah ! cette aimable variété ne fera-t-elle pas comme la plus grande beauté de votre Maison, et comme le plus riche ornement de cette resplendissante Jérusalem ?

Dans le Ciel, tout sera dans la paix la plus profonde. On n'entendra plus, parmi ces hommes nouveaux et tout célestes, ces froides paroles, ainsi que s'exprime saint Chrysostôme, *le mien et le tien*, ce cri de guerre qui porte la dissention et la discorde partout, qui chasse la paix du sein des familles, qui arme les proches, et souvent les frères mêmes, les uns contre les autres ; non, on n'entendra rien de tout cela, dans cet aimable séjour. Dans ce royaume d'amour et de paix, il n'y aura qu'union, que charité, que concorde. Il est vrai que les Saints, dans le Ciel, diffèreront en gloire, selon l'apôtre saint Paul, comme les étoiles du firmament diffèrent en clarté ; mais tous ces différens degrés de félicité et de gloire

ne seront point une source de discorde ni de jalousie parmi tous ces heureux habitans. L'envie ne fera point le tourment de ceux qui seront placés plus bas ; l'orgueil ne rendra pas plus fiers ceux qui seront placés plus haut : mais les uns et les autres, contens de la mesure de grace qu'ils auront reçue, parce que ce sera Dieu qui la leur aura donnée, seront tous également contens de la mesure de gloire qu'ils auront méritée. Eh ! que dis-je, mes frères, ils seront tous animés du même esprit, sans qu'il y ait jamais entre eux aucune diversité de sentimens, de désirs et d'intention, sans qu'ils puissent même jamais apercevoir le moindre soupçon, ni le moindre ombrage dans l'ame d'un chacun, qui sera comme à découvert aux yeux de tous. Jouissant tous d'une paix inaltérable, sans qu'il y ait jamais à craindre parmi eux aucun différend ni aucune contestation, ils se verront si agréablement nécessités à s'aimer, qu'au sentiment de saint Augustin, chaque Prédestiné ressentira toute la joie d'une autre Prédestiné, et qu'il aura autant de compagnons de cette joie qu'il en aura de sa béatitude. Oui, dit un Apôtre, ils seront si tendrement unis les uns avec les autres, qu'ils ne formeront plus

ensemble, comme les pierres vivantes d'un même édifice, qu'un palais admirable, qu'un temple de gloire, où le Tout-puissant faisant éternellement sa demeure sera éternellement aimé et adoré. Et quelle gloire pour chaque Prédestiné, de se trouver au milieu de tous ces Vases d'honneur que Dieu aura formés de ses mains pour servir d'ornemens à son céleste royaume! Mais outre cette paix générale qui unira si étroitement les cœurs des Bienheureux, que n'aurois-je pas à vous dire encore de cette paix particulière dont chaque Prédestiné jouira avec lui-même, en devenant le maître absolu de tous les mouvemens de son ame? Ah! quelle indicible paix! que cette paix sera charmante! Comme il n'y aura plus de déréglement dans la volonté, plus de résistance dans l'appétit, plus d'inquiétude dans l'imagination, plus de trouble dans l'entendement, plus de concupiscence, plus de péché dans l'ame, plus de désordre enfin dans tous les sens extérieurs; ce sera une paix du corps et de l'esprit, des facultés de l'un et des puissances de l'autre; une paix du cœur, de ses désirs, de ses espérances, et de tous ses sentimens: et cette paix entre le corps et l'esprit comblera les sens d'une satisfaction

bienheureux comme goutte à goutte, mais ce seront des torrens, des fleuves, des océans de délices, où ils seront plongés et comme abîmés. Ce ne sera pas seulement une mesure surabondante de joie qui leur sera destinée, mais une mesure sans mesure, dit saint Bernard, un poids immense et comme infini de douceurs et de joie, dont ils seroient même accablés, si Dieu n'avoit soin de les élever et de les soutenir dans cet état de gloire. Ce ne sera pas proprement la joie du Seigneur qui entrera dans les cœurs des Saints; l'espace seroit trop étroit, elle y seroit trop resserrée : ce seront les Bienheureux même qui entreront, qui se perdront délicieusement, pour ainsi dire, dans la joie du Seigneur, c'est-à-dire, dans les délices incompréhensibles et dans le bonheur de Dieu même.

Dans le Ciel enfin, tout sera dans les plus doux transports. Les voyez-vous, vous dit l'Évangéliste, ces ames bienheureuses, ces corps couverts de gloire et de lumière, ces aigles célestes, les voyez-vous, comme elles volent vers Jésus-Christ qui doit faire à jamais dans le Ciel leur nourriture? comme elles s'élancent dans le sein de son bonheur et de sa gloire? Non, toutes les

ardeurs d'un cerf altéré qui cherche après une longue fuite une fontaine pour étancher sa soif brûlante, toute la rapidité d'un torrent impétueux grossi par d'abondantes pluies qui se précipite dans son élément, toute la force d'un gros rocher détaché du sommet d'une montagne qui roule dans le fond d'une vallée, toute la violence enfin d'un feu renfermé dans des lieux souterrains qui brise sa prison pour monter vers sa sphère, ne sont que de foibles images des ardeurs, des empressemens, des ineffables transports avec lesquels les Saints se portent vers Dieu comme leur centre. Ah! qui peut les exprimer, tous ces divins transports? Quelles en sont les douceurs, les charmes, les délices, puisqu'un Dieu revêtu de toutes ses perfections et de toutes ses beautés, en sera le seul objet, et que la manière dont on se portera vers lui sera toute divine! Quel plaisir inexprimable de voir, d'adorer, de louer et d'aimer quelque chose de si parfait, et de l'aimer par tout ce qu'il y a de plus tendre, de plus doux, de plus ardent, dans les mouvemens ineffables de l'onction du Saint-Esprit! Quelle inconcevable joie de se trouver dans ce beau Paradis, l'ouvrage le plus somptueux qu'on

que des pensées très-imparfaites de la beauté de ce royaume et du bonheur qu'il y a de le posséder. Félicité au-delà de tous vos désirs, félicité au-delà de toutes vos espérances, au-delà de tout ce que vous pouvez faire, souffrir et entreprendre pour la mériter; félicité, enfin, en quelque sorte au-delà de la capacité que vous avez d'être heureux !

O mon Dieu, si avare de plaisirs envers vos justes de la terre, qui ne leur laissez guères que celui de vous aimer; qui répandez ici-bas sur eux l'amertume et la douleur, comme la rosée et la pluie; eh ! où teniez-vous donc tant de douceurs cachées ? dans le Ciel. Dans le Ciel; ah ! c'est là que vous avez ouvert votre sein, et qu'il en est sorti des torrens de voluptés pour en rassasier tous vos élus et en enivrer tous vos Saints. Que le Prophète roi l'avoit donc bien compris, lorsqu'il disoit qu'il n'y avoit que le bonheur du Ciel qui pût le rassasier et le satisfaire ! *Satiabor cùm apparuerit gloria tua.* (1) Oui, David, quelque grand, quelque puissant, quelque roi qu'il fût; David, vainqueur de Goliath, successeur de Saül, victorieux de cent peuples différens; Da-

(1) *Ps.* XVI. 15.

vid, heureux dans ses desseins, renommé par ses exploits, puissant par ses armes, terrible par sa valeur; David, aimé de Dieu, chéri de ses sujets, redouté de ses ennemis; David, au comble de la gloire, ne trouve rien cependant qui le puisse contenter sur la terre, et avoue qu'il n'y a que le Ciel, que la félicité du Ciel, capable de remplir et de rassasier son cœur : *Satiabor cùm apparuerit gloria tua;* parce qu'en effet, ce n'est que dans le Ciel qu'on trouve cette plénitude de bonheur qui seule peut rendre l'homme pleinement et parfaitement heureux. Mais vous me direz, Tout ce qui finit en matière de plaisir, fût-il de mille siècles, est toujours trop court, et par-là ce n'est qu'affliction d'esprit et que misère. L'amour même de ce plaisir nous en rapproche la fin, et cette fin ainsi rapprochée nous rend comme malheureux dans la jouissance même du plaisir le plus touchant et le plus sensible. Ah! Chrétiens, rassurez-vous; Dieu a pourvu autrement au bonheur de ses Saints. Non-seulement il l'a rendu véritable et complet, par la jouissance de tout bien et par l'affranchissement de tout mal, mais encore durable et éternel, parce qu'il ne doit jamais finir. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Non, il n'en est pas du bonheur de l'homme dans le Ciel, mes frères, comme du bonheur qu'il goûte sur la terre. Tout bonheur sur la terre est passager : passager en lui-même, passager dans ses suites, et par conséquent hors d'état de pouvoir rendre l'homme solidement heureux. N'est-ce pas ce que vous avez éprouvé cent fois vous-mêmes ? Bonheur de la terre, passager en lui-même, c'est-à-dire, qu'il n'est point de plaisir dont la pointe ne s'émousse peu à peu, qui ne perde son agrément et son sel avec le temps, et qui ne devienne enfin insipide, et quelquefois même amer, à force de le goûter. On s'accoutume à tout, dit saint Chrysostôme, à l'éclat, à l'honneur, à la distinction, à la fortune, et l'on s'y accoutume si fort, qu'on en perd bientôt le sentiment, et qu'on s'en dégoûte, si l'on n'a soin, presque à chaque moment, de varier tout cela par quelque nouvel objet. Oui, je suis persuadé, mes frères, et vous n'en disconviendrez pas vous-mêmes, que tout ce qui vous charme et vous flatte le plus dans cette vie ; que les spectacles les plus agréables, les mets les plus exquis, les compa-

gnies les plus polies, les livres les plus divertissans, etc. s'il falloit toujours et continuellement s'en servir, vous deviendroient enfin très-fastidieux, et vous causeroient dans la suite plus de peine et d'ennui qu'ils ne vous auroient procuré de divertissement et de plaisir. Mais dans le Ciel, reprend saint Augustin, ne craignez point, mes frères, que le dégoût vous prenne. C'est là qu'on goûte des biens et des plaisirs toujours nouveaux : plus on en jouit, plus on sent de douceur et de joie ; et bien loin que cette douceur et cette joie diminuent, elles ne font, au contraire, que croître toujours et qu'augmenter. Les Saints, dans le Ciel, continue ce même Docteur, possèdent tout ce qu'ils désirent, et ils désirent tout ce qu'ils possèdent : *Semper pleni, semper avidi.* Ils ne sentent jamais ni le dégoût de la possession, parce qu'ils désirent toujours ; ni le chagrin du désir, parce qu'ils possèdent sans cesse. Toujours le bien qu'ils sentent leur est présent et nouveau : présent, par la possession ; nouveau, par le désir : *Semper pleni, semper avidi;* ensorte, ajoute le même Père dans un autre endroit, que quoiqu'ils aient toujours une beauté infinie devant leurs yeux, cette vue ne les rassasie point. Elle

les rassasie, et ne les rassasie point tout ensemble. Elle les rassasie, car autrement il y auroit de la faim dans le Ciel; elle ne les rassasie point, car autrement il y auroit du dégoût. Mais dans le Ciel il n'y aura ni dégoût ni faim; et voilà, conclut le saint Docteur, ce qui me saisit si fort, que je ne trouve plus de terme pour exprimer toute la plénitude de leur bonheur et de leur gloire: *Quid dicam, nescio.* Mais si je ne puis m'exprimer, c'est toujours saint Augustin qui parle, je sais au moins que Dieu, cet être souverainement parfait et souverainement puissant, a de quoi satisfaire ceux qui ne trouvent point d'expressions pour représenter le bonheur qu'il leur procure, mais qui croient qu'il peut donner ce qu'ils ne peuvent concevoir: *Sed Deus habet quod exhibeat non invenientibus quomodo dicant, et credentibus quòd accipiant.*

Mais quand le bonheur du monde, mes frères, ne deviendroit pas peu à peu insipide et amer, quand il ne seroit pas passager en lui-même, ne l'est-il pas toujours au moins dans ses suites, puisqu'il doit bientôt finir, et que la mort doit enfin nous en séparer un jour? Car enfin, mes frères, imaginez-vous sur la terre tout ce qui peut

contribuer à faire un homme parfaitement heureux ; rassemblez sur lui tous les trésors de l'univers, toutes les magnificences du siecle, tous les honneurs et tous les plaisirs de la terre ; réunissez enfin sur sa tête toutes les couronnes du monde pour faire un seul monarque qui règne dans tout l'univers ; éloignez même de cette idée de félicité tout ce qui peut chagriner, quelque inséparable qu'il soit de la vie ; ah ! mes frères, vous n'en pourrez jamais séparer la certitude de mourir un jour, et de voir finir par la mort une vie si heureuse. La mort, en effet, ne semble-t-elle pas dire à tous les hommes, même à ceux qui sont les plus comblés des biens de la fortune, ce que Dieu disoit à Moïse, après tant de voyages et d'entreprises pour arriver à la terre promise ? *Vidisti illam oculis tuis, et non transibis ad illam.* (1) Vous avez vu comme en perspective ce repos, ce bonheur après lequel vous soupiriez ; or vous ne le goûterez pas, ou vous n'en jouirez pas longtemps : *Non transibis ad illam.* Eh quoi, vous dit saint Bernard, prétendriez-vous trouver un bonheur durable et une immortelle vie dans le centre même des misères et dans la propre région de la mort ? *Beatam*

(1) *Deut.* XXXIV. 4.

vitam quæritis in regione mortis. Non, non, vous ne la trouverez pas ; et pour le mieux comprendre encore, vous dit le prophète Isaïe, Levez les yeux en haut, et placez-vous dans cette céleste région : *Levate in cœlum oculos vestros ;* (1) c'est de là que vous devez considérer tout ce qui se passe ici-bas : *Et videte sub terra deorsùm.* Eh! qu'y verrez-vous ? Ah! vous y verrez toute la félicité prétendue de la terre et toute la figure de ce monde enchanteur passer plus vite qu'on ne sauroit jamais vous le représenter. Voyez, voyez, en effet, cette gloire s'évanouir comme la fumée, ces plaisirs se dissiper comme un songe, ces richesses s'écouler comme l'eau : *Et videte sub terra deorsùm.* Voyez ces fortunes brillantes se précipiter tout d'un coup dans leur première obscurité ; ces maisons élevées rapidement par l'injustice, s'écrouler avec la même vitesse; ces maisons bâties lentement par l'avarice, se détruire de même peu à peu ; ces maisons de grands, tomber avec d'autant plus de bruit et de fracas, qu'elles s'étoient élevées avec plus d'orgueil et de luxe : *Videte sub terra deorsùm.* Voyez ces sceptres ébranlés dans les mains qui les portent, oes cou-

(1) *Isai.* LI. 6.

ronnes chancelantes sur les têtes qu'elles ornent; ces dieux de la terre tomber sous la terre même comme des hommes, et le tombeau ne faire presque continuellement que se fermer et s'ouvrir pour eux : *Videte sub terra deorsùm.* Voyez enfin tous les habitans de la terre passer l'un après l'autre, les générations s'enfuir, les siècles disparoître, tout cela passer comme un vêtement usé, et la terre elle-même, avec tout ce qu'elle renferme, emportée comme une cabane de berger et comme une tente de soldats : *Et terra sicut vestimentum atteretur, et habitatores ejus sicut hæc interibunt.*

Mais le salut, vous dit le Seigneur, que je réserve dans le Ciel à mes serviteurs, est éternel : *Salus autem mea in sempiternum erit;* mais la récompense que je donne, dans le Paradis, à mes justes, demeure dans le siècle des siècles : *Et justitia mea non deficiet;* mais la gloire que je prépare à mes élus, de même que la vie dont je veux qu'ils jouissent, n'a ni alternative, ni vicissitude, ni fin : *Ibunt hi in vitam æternam.* (1)

Et en effet, le bonheur du Ciel durera autant que Dieu, puisque c'est Dieu lui seul qui en sera l'objet, et par conséquent

(1) *Matth.* xxv. 46.

ce bonheur sera aussi éternel que Dieu lui-même. Oui, mes frères, ce sera le sein même de la Divinité qui nous servira de palais dans ce céleste royaume ; ce sera sa propre couronne qui sera notre diadème ; ce sera sa propre essence qui sera notre domaine ; ce sera sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa justice, sa miséricorde, et toutes ses perfections, qui seront nos possessions et nos héritages : *Super omnia bona sua constituet eum.* (1) En un mot, la même félicité, nous dit Jésus-Christ, que mon Père céleste m'a préparée à moi qui suis son propre Fils, vous sera préparée à vous qui êtes mes amis et mes frères. *Ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum.* (2) En sorte que, comme il est de la foi, que la félicité que le Père céleste a préparée à Jésus-Christ son Fils ne doit avoir jamais de fin ; il est également indubitable que celle que ce divin Sauveur nous prépare, ne doit jamais finir. O saint Prophète, que vous étiez bien convaincu de cette consolante vérité, lorsque vous ne cessiez de demander à Dieu qu'il vous rappelât de votre exil, et qu'il vous fît toujours demeurer dans sa Maison, pour y être le témoin

(1) *Matth.* XXIV. 47. (2) *Luc.* XXII, 29.

de son propre bonheur : *Unam petii à Domino.... ut videam voluptatem Domini ;* (1) et pour en être éternellement le témoin, reprend saint Augustin, sur ces paroles de David: *Ut autem semper contempler ;* sans qu'aucun chagrin pût vous troubler dans la possession d'un si grand bien, sans qu'aucune tentation ou distraction pût jamais vous en détourner, sans qu'aucune autorité étrangère pût vous l'arracher, sans qu'aucun ennemi vous fit appréhender de le perdre ; et que, sans jamais rien craindre de vous-même, vous pussiez jouir de tout votre bonheur, ayant pour votre garant et pour votre sûreté, le Dieu même qui sera la cause, le sujet, le principe et le terme de votre éternelle félicité : *Et perfruar deliciis, securus ipso Domino meo.*

Voilà donc, mes frères, ce que c'est que ce bonheur éternel dont les Saints jouiront à jamais dans le Ciel : éternellement ils verront Dieu, éternellement ils aimeront Dieu, éternellement ils loueront Dieu, éternellement ils possèderont Dieu, et avec lui tous les plaisirs et tous les biens ensemble, sans que rien puisse jamais leur ravir, ni même diminuer, ni altérer leur souverain bonheur.

(1) *Ps.* XXVI, 4.

Comme le principal tourment des damnés sera d'être à jamais privés de Dieu, et d'avoir éternellement à sentir, dans le plus affreux désespoir, cette perte infinie ; la béatitude des Saints sera aussi de ne pouvoir plus perdre Dieu, de ne pouvoir plus être séparés de Dieu, et d'être unis pour jamais à Dieu comme au centre de toutes leurs délices. *Ecce merces Sanctorum :* voilà, et c'est l'Eglise même qui le chante, voilà la récompense de ceux qui s'attachent à Dieu dans cette vie, et qui le servent ; voilà la récompense de tous les serviteurs de Jésus-Christ dans le Ciel : ils possèderont un royaume de richesse et de gloire, mais un royaume où il n'y aura ni succession ni révolution ; ils jouiront d'une couronne brillante, mais d'une couronne dont le privilége incommunicable à toute autre couronne du monde sera la perpétuité même ; ils règneront, mais leur règne sera, aussi bien que celui de Dieu, le règne de tous les siècles. Ce seront des torrens de délices et de voluptés dont leurs cœurs seront inondés, mais des torrens qui couleront pendant l'éternité tout entière. Leur joie sera pure, pleine, parfaite ; mais cette joie ne leur sera jamais ravie. Leur récompense sera

abondante, mais cette récompense n'aura point d'autres bornes que la magnificence et l'éternité de Dieu même ; enfin ils seront pleinement et parfaitement heureux, et ils seront assurés de ne jamais cesser de l'être: jamais, non, jamais. Le monde finira, et il y aura des mille et des millions de siècles qu'il aura fini, et il ne se sera pas écoulé un seul moment de cette éternité bienheureuse. O éternité, éternité d'autant plus aimable, d'autant plus ravissante pour moi, que tu me parois plus incompréhensible! éternité, qu'on ne peut exprimer que par l'adoration, l'étonnement, et le silence!

Concluons, mes frères, et finissons ce discours déjà trop long. Quel fruit en devons-nous tirer? C'est de penser au Ciel, de désirer le Ciel, de travailler pour le Ciel.

Pensez au Ciel. Et comment pourriez-vous vous occuper de tout autre objet? La terre auroit-elle encore quelque chose qui pût vous charmer, vous arrêter, vous fixer? Comment pourriez-vous encore aimer ce lieu d'exil, cette région de pleurs et de misères, qui n'enfante que des malheureux? Fut-il jamais de pensée plus agréable et plus consolante, plus capable de vous animer

et de vous fortifier dans toutes les épreuves de cette vie? Ah! Chrétiens, écoutez, écoutez la voix paternelle de votre divin Sauveur, qui vous a régénérés par son sang, et qui vous dit ce que la mère des Machabées disoit au plus jeune de ses enfans pour l'encourager dans ses supplices: O mon fils, je vous demande en grace de lever les yeux vers le Ciel, de penser au Ciel, votre chère patrie. Vous y trouverez tout ce qui peut soutenir votre courage. Mon cher fils, lui disoit cette généreuse mère, je vous ai porté dans mon sein, non pour la terre, mais pour le céleste séjour: *Peto, nate, ut aspicias ad Cœlum.* (1) Regardez donc ce beau Paradis, pour lequel je vous ai mis au monde; là vous trouverez, pour une vie passagère et corruptible qu'on vous enlève, une vie incorruptible et immortelle. Là, pour quelques biens terrestres et périssables qu'on vous ravit, vous trouverez des richesses inestimables, des rangs, des trônes, des plaisirs capables de remplir tous vos désirs et de vous rendre éternellement heureux: *Peto, nate, ut aspicias ad Cœlum.* Cette réflexion, cette pensée, mes frères, fit de si vives impressions sur le jeune cœur de cet enfant,

(1) *II. Mac.* VII. 28.

qu'il ne fut plus étonné de la rigueur de ses supplices, et qu'il eut l'avantage, comme ses frères, de remporter la couronne du martyre. Or, voilà, Chrétiens, ce que Jésus-Christ vous dit encore aujourd'hui par ma bouche : O mes enfans, c'est trop long-temps ramper sur la terre pour laquelle vous n'êtes pas créés, vous affectionner à ce triste exil et à ce misérable bannissement auquel vous êtes condamnés ; c'est trop long-temps demeurer attachés à ce méprisable monde que vous devez bientôt quitter. Prenez enfin des aîles de colombe, pour voler sur la montagne sainte, et pour ne vous y occuper que du solide bonheur qui vous y est préparé. Souvenez-vous que c'est là que toutes les tristesses et toutes les malédictions de cette vie doivent se changer pour vous en une joie qui ne finira jamais ; que c'est là votre patrie, votre véritable patrie que je vous ai acquise moi-même au prix de mon sang, en sorte que vous ne devez vous regarder désormais, dans cette misérable vie, que comme des étrangers, des passans, des voyageurs. *Peto, nate, ut aspicias ad Cœlum.*

Un voyageur, vous le savez, mes frères, se met peu en peine de ce qu'on fait sur la

route : plaisirs, coutumes, agréables campagnes, superbes édifices, délicieux objets, rien ne l'arrête. Il prend seulement le nécessaire; le souvenir de sa chère patrie l'occupe uniquement. S'il marche dans un chemin semé d'épines et de ronces, bordé de précipices affreux, où mille ennemis mortels croisent sans cesse, et que pour surcroît de peines il se trouve au milieu d'une nuit obscure; s'il sait que dans toute sa route il n'aura jamais ni bon temps, ni repos; qu'il faudra toujours qu'il marche, toujours qu'il se défende, toujours qu'il souffre; ah! la seule pensée qu'il tirera un très-grand avantage d'une course si pénible, la seule pensée qu'il va se mettre en possession de sa patrie, le console, l'anime, le fortifie, et le dédommage de toutes les fatigues et de tous les dangers de son voyage. Il en sera de même de vous, chrétiens, si parmi tous les périls et les obstacles que vous rencontrez dans le désert de cette vie, vous ne vous occupez que des délices et des joies que vous goûterez dans la terre promise. *Peto, nate, ut aspicias ad Cœlum.* Oh! que vous vous épargneriez de chagrins et de dégoûts, ou que du moins, dans les chagrins et les misères de ce monde vous ressentiriez une

consolation bien douce, si vous regardant comme futurs citoyens de la Jérusalem céleste, comme enfans adoptifs du Dieu vivant, comme héritiers présomptifs de la gloire éternelle, vous aviez soin de vous souvenir que vous n'êtes dans cette vallée de larmes que pour être un jour des Saints, que pour être enfin éternellement heureux dans le Ciel. *Peto, nate, ut aspicias ad Cœlum.* Ah! ne l'oubliez donc jamais, si vous voulez que rien ne soit capable de vous ébranler dans les adversités de cette vie. Quoi qu'il puisse vous arriver, ne perdez jamais de vue ce beau Paradis, qui doit être un jour votre récompense. Dans vos douleurs, dans vos maladies, dans vos afflictions, dans vos tentations et vos peines, ah! pensez avec quel avantage vous serez affranchis de tout cela, dans ce bienheureux séjour. *Peto, nate, ut aspicias ad Cœlum.* Dans votre rigoureux travail, pensez au doux repos dont vous y jouirez; dans vos troubles, dans vos chagrins, dans vos peines d'esprit, pensez aux ineffables consolations que vous y goûterez; dans vos sécheresses et vos dégoûts, pensez, pensez aux torrens de délices dont vous vous y rassasierez; dans votre pauvreté, dans votre indigence, pensez aux richesses

immenses que vous y possèderez ; dans votre humiliation, dans votre humble dépendance, pensez aux trônes éclatans que vous y occuperez : *Peto, nate, ut aspicias ad Cœlum.* Dans quelque accablement que vous soyez de souffrance et de peine, dans cette maladie que Dieu vous envoie, dans cette injustice qu'on vous fait, dans ce mauvais office qu'on vous rend, dans cette persécution qu'on vous suscite, dans ce procès qu'on vous intente, dans cette perte de biens que le malheur du temps vous attire, dans cette disgrace de quelque nature qu'elle soit qui vous arrive, consolez-vous, comme saint Paul, par la vue du Paradis, et songez, comme lui, que toutes ces afflictions temporelles produiront en vous le poids éternel d'une souveraine gloire : *Æternum gloriæ pondus.* (1) Il est vrai, devez-vous vous dire à vous-même, je suis méprisé, haï, persécuté ici-bas ; nul jour, dans cette vallée de misère, sans inquiétude, nulle joie sans écueil, nul plaisir sans amertume ; je ne vis jamais que les armes à la main ; je trouve partout des piéges tendus à l'innocence ; mon esprit m'est suspect ; mon propre cœur, d'intelligence avec mes sens, se révolte. Quelle

(1) *II. Cor.* IV. 17.

vie, Seigneur, plus triste et plus dégoûtante! mais enfin elle ne durera pas toujours. Encore un peu de patience, et le Paradis, le Paradis, sera le terme de tous ces maux, et Dieu lui-même, qui est tout bien, sera ma récompense. Mon Dieu, que cette pensée, soutenue d'une grande confiance en votre divine miséricorde, est consolante, et qu'elle est capable d'adoucir toutes les amertumes de la vie! Je gémis, je souffre, je combats depuis plusieurs années: encore quelques jours à souffrir, à gémir, à combattre, et une félicité pleine et parfaite, et une félicité éternelle sera mon partage. *Peto, nate, ut aspicias ad Cœlum.* Enfin, mes frères, parmi toutes les souffrances, les agitations et les travaux qui sont inséparables de la vie chrétienne, élevez vos yeux vers le Ciel; dans toutes les misères de la vie présente, ne vous occupez que de la jouissance d'une glorieuse éternité future; regardez ce bienheureux terme, durant tout le chemin de votre triste pélerinage; regardez cette étoile bienfaisante qui doit vous servir comme de guide au milieu de ce monde plein de tempêtes et d'orages; regardez le prix au bout de la carrière, la couronne après le combat, le salaire après le service, ce tor-

rent de délices après quelques courtes tribulations, ce royaume céleste après quelques légers combats, et toute cette infinité de gloire et de bonheur, après quelques momens de peine et de violence. Cette vue, mes frères, de la gloire du Ciel, cette seule vue a détaché les justes de la terre ; elle a fait sortir les pécheurs, du gouffre de leurs crimes ; cette foi de l'immortalité, cette créance du Paradis, les a tous faits des Saints. N'en doutez pas, elle opèrera dans vous le même effet.

Ah ! beau Ciel, c'en est fait, je ne veux plus penser qu'à toi. Aveugles partisans du monde, fiez-vous à un fantôme qui vous joue et s'évanouit ; laissez-vous prendre à une figure aussi vide, qu'elle est spécieuse et apparente ; suivez l'attrait que vous présentent les sens : pour moi, conduit par la foi, je m'élève bien plus haut ; une sainte ambition me fait aspirer jusqu'au royaume de Dieu ; je n'ai du goût que pour une gloire éternelle, et la possession d'un Dieu peut seule me rassasier. Non, le Ciel est ma chère patrie, et je ne regarderai plus la terre que comme le lieu de mon exil. O céleste Sion, doux séjour des bienheureux, mon aimable patrie, je ne veux désormais penser

qu'à toi, et ne m'occuper, dans ce lieu de captivité, que de tes beautés et de tes délices. Jérusalem, charmante Jérusalem, si jamais je t'oublie, si je touche les instrumens dans cet exil, que ma main droite se dessèche, et devienne inutile! si je ne t'ai pas toujours présente à mon esprit, si je ne préfère pas à tous les plaisirs celui de ne penser qu'à tes charmes, si éloigné de ton sein je chante jamais des cantiques de joie, que ma langue s'attache à mon palais, et qu'elle devienne muette! Hélas! devez-vous ajouter, que je suis à plaindre d'être si longtemps exilé et d'être relégué parmi les habitans de Cédar, où l'on ne connoît point tes aimables solennités; mais, ô aimable Cité, ma chère patrie, je me souviendrai toujours des douceurs qu'on goûte dans ton sein, je me souviendrai toujours de la sainte montagne de Sion, et ce doux souvenir me fait déjà fondre en larmes.

Que ce souvenir du Ciel seroit stérile pour vous, mes frères, s'il n'étoit accompagné des désirs les plus ardens et les plus efficaces de le posséder un jour! Et qu'est-ce que vous pourriez souhaiter sur la terre, que pourriez-vous rechercher et estimer dans cette vie, qui soit comparable

à ce que vous espérez dans le Ciel ? Est-il rien dans l'univers après quoi vous deviez soupirer avec plus d'ardeur, qu'après la possession d'un Dieu ? Voyez, voyez, mes frères, de quelles vives expressions le saint roi David se sert pour nous faire comprendre toute la véhémence du désir qu'il a de jouir d'un tel bonheur : un cerf altéré qui court vers les fontaines pour apaiser sa soif; une terre aride et entr'ouverte par la chaleur, qui demande à un Ciel d'airain et de bronze d'être rafraîchie par une rosée bienfaisante, n'en sont que de foibles peintures. Tantôt il demande qui lui donnera des ailes de colombe pour voler et se reposer en Dieu ; tantôt il dit que ses larmes lui tiennent lieu de pain, nuit et jour, pendant qu'il s'en voit séparé. Là il préfère la dernière place de la Maison de Dieu aux plus riches palais des pécheurs ; ici il ne veut qu'une seule chose du Seigneur, et il la demande jusqu'à ce qu'il l'ait obtenue : c'est d'habiter dans sa Maison pendant l'éternité. Partout enfin on l'entend s'écrier, dans la violence et les transports de ses amoureux désirs : Ah ! Seigneur, que vos tabernacles sont aimables ! mon ame tombe dans la langueur et dans la défaillance à force de les désirer;

je me suis réjoui en entendant les choses que l'on m'a dites de vous, ô sainte Jérusalem ! Nous irons donc dans la maison du Seigneur ! Que je suis malheureux, si l'on m'en retarde plus long-temps l'entrée ! Ne vous semble-t-il pas, mes frères, de voir une ame sainte, qui par les plus doux transports et les saillies les plus tendres et les plus redoublées, se jette entre les bras de Dieu, pour jouir de toute la félicité de Dieu même. Ah ! tels étoient aussi les désirs ardens que les premiers chrétiens avoient de le posséder un jour dans sa gloire. Ils n'étoient occupés, dit saint Paul, écrivant à Tite, que de l'espérance des biens immortels, que de l'attente de Jésus-Christ et de la jouissance de son bonheur. *Exspectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei.* (1) Ils se hâtoient d'aller au-devant de lui, pour jouir plutôt de sa présence : *Exspectantes et properantes in adventum diei Domini.* (2) Ils comptoient les jours, et ils se consoloient à proportion de ce qu'il en restoit moins entre eux et le terme : *Consolantes, et tantò magis quantò videritis appropinquantem diem.* (3). Ils se réjouissoient, comme d'un

(1) *Tit.* II. 13. (2) *II. Petr.* III. 12.
(3) *Hebr.* X. 25.

grand bonheur, de ce que le salut étoit moins éloigné d'eux après trois ou quatre ans qui s'étoient écoulés depuis leur conversion : *Nunc propior est salus, quàm cùm credidimus.* (1) Cette parole, Le royaume de Jésus-Christ est proche, avoit fait sur leur cœur une si vive impression, qu'ils se regardoient comme déjà sauvés par l'espérance : *Spe salvi facti sumus ;* (2) comme étant déjà dans le Ciel, où Jésus-Christ étoit entré comme leur Précurseur ; comme déjà assis avec lui sur le trône et revêtu de sa gloire ; comme délivrés d'un siècle corrompu, où ils ne prétendoient rien, pour jouir d'une bienheureuse éternité, sur laquelle ils avoient les droits les plus incontestables : *Spe salvi facti sumus.* Telle étoit, dis-je, l'ardeur et l'activité des premiers fidèles pour les biens célestes, et telle aussi devroit être la vôtre.

Désabusés de toutes les frivoles vanités du siècle, dégoûtés de tous ses faux plaisirs, accablés sous le poids de tant de misères, ah ! vous ne devriez plus que gémir et pleurer de vous trouver ainsi éloignés de ce divin royaume ; que languir, que soupirer, avec saint Paul, d'être délivrés de

(1) *Rom.* XIII. 11.
(2) *Rom.* VIII. 24.

vos liens pour vous voir avec Jésus-Christ ; vous ne devriez plus brûler que d'une vive impatience de voir sans nuage et sans voile cette Beauté divine dont un seul rayon passager seroit capable de ravir tout l'univers et de changer l'enfer, ce lieu de tourment, en un palais de gloire ; vous ne devriez plus que vous élever, que vous élancer jusqu'aux portes du Ciel, pour en goûter par avance les inexprimables délices ; enfin, vous ne devriez plus ressentir au-dedans de vous, à la vue de cette céleste Sion, que des agitations violentes, et, si j'ose ainsi parler, que de saintes convulsions de votre ame, qui s'élevant comme une flamme subtile vers le Ciel, et se trouvant arrêtée sur la terre par les liens du corps, tombe dans cette langueur de l'amour divin qui en est la dernière épreuve.

Mais, hélas ! mes frères, que vous êtes bien éloignés de ces sentimens, et que vous avez dégénéré de la vertu de ces premiers fidèles dont je viens de vous parler ! Car enfin, peut-on voir sans une extrême indignation ce qui se passe tous les jours parmi nous ? Qui le croiroit ? Des ames rachetées du sang de Jésus-Christ, instruites de ses maximes, élevées dans sa religion, unique-

ment créées pour le Ciel, qui demandent tous les jours que son royaume leur arrive, et qui bornent néanmoins toutes leurs espérances et leurs prétentions, aux honneurs, aux richesses, et aux commodités de la terre, disons mieux avec le Sage, à la cendre, à la pourriture, au néant : *Et terra supervacua spes illius;* (1) jusque-là qu'il s'est trouvé des mondains si passionnés pour les plaisirs et les biens du siècle, et si indifférens pour Dieu et pour son royaume, qu'ils ont osé dire que, pour cent ans de plaisirs et d'honneurs tranquilles, ils seroient prêts à renoncer à tous ceux qu'on peut goûter pendant toute l'éternité dans le Paradis ! Quelle indignité ! quelle horreur ! qu'un Dieu avec toute sa puissance, sa magnificence, sa bonté, ses graces, sa gloire, avec toutes les richesses et les beautés de son royaume, n'ait pas l'avantage d'attirer une ame qui n'est formée que pour le posséder, et que celui qui a de quoi satisfaire pleinement tous les hommes ne trouve presque point d'hommes qui se satisfassent de lui, tandis que le monde qui ne fait que des malheureux a tant qu'il veut des adhérens et des esclaves !

Ah ! mes frères, revenez d'un si déplo-

(1) *Sap.* xv. 10.

rable aveuglement et d'une si étonnante insensibilité ; et puisque le Ciel doit être un jour votre unique et véritable trésor, que ce soit là aussi que vous portiez uniquement tous vos désirs et toutes vos affections. Comprenez cette belle parole de saint Augustin, qui vous dit, Que quiconque ne gémit ni ne soupire sur la terre comme un étranger, n'aura jamais la joie de parvenir au Ciel comme un citoyen de cette divine patrie. Oui, Seigneur, devez-vous lui dire, je comprends à ce moment toute mon insensibilité et mon ingratitude envers un Dieu qui veut se donner à moi dans toute la splendeur de sa gloire. Oh ! c'est à ce seul bonheur que je veux désormais aspirer, aux dépens même de tout ce que le monde pourroit me présenter de plus agréable. C'est après ce souverain bonheur que je veux soupirer sans cesse, comme le Prophète royal. Avec lui je gémirai sur le retardement de ce bonheur qui prolonge le triste exil où je mène une vie si languissante : *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est.* (1) Je souhaiterai, comme lui, de voir mes chaînes brisées, et de pouvoir, avec les ailes de la colombe, prendre l'essor, m'élever, et voler

(1). *Ps.* cxix. 5.

trouver. Le Paradis est un magnifique festin, dit le Sauveur, mais il faut tout quitter, tout sacrifier, tout abandonner pour y venir prendre place, sans qu'aucune raison puisse servir d'excuse légitime. Le Paradis est la terre promise, dit saint Paul, mais il faut soutenir avec vigueur et avec persévérance tous les plus terribles efforts des ennemis qui s'opposent à sa conquête. Le Paradis, dit le même Apôtre, est une riche couronne, c'est la couronne d'immortalité, mais il faut combattre en vaillant et généreux soldat, puisque ce n'est qu'après le combat que cette couronne de justice est donnée. C'est le salaire surabondant d'un mercénaire, dit l'Evangile, mais il faut porter le poids de la chaleur et du jour, et ne perdre pas un moment de temps dans le travail, pour avoir part à la récompense; c'est la délicieuse manne du désert, mais saint Jean nous apprend que cette divine manne ne se donne qu'à celui qui a vaincu; c'est le trône d'un conquérant, mais le même Apôtre nous avertit que nul ne peut y être assis avec l'Agneau, si par son adresse et par sa force il n'a remporté de grandes victoires; c'est un royaume glorieux et immortel, mais il ne s'emporte qu'à la pointe de l'épée,

pour ainsi dire, et qu'à force de combats et de violences; c'est l'heureux port d'un pilote, mais il faut avoir auparavant évité tous les écueils et surmonté tous les dangers d'une si terrible et périlleuse navigation; enfin c'est la patrie, l'aimable patrie d'un voyageur, mais il faut avoir marché avec ardeur dans les routes les plus pénibles, et avoir heureusement achevé sa course, pour y arriver.

Voilà, mes frères, ce que c'est que le Paradis, et le précis de tout ce que vous êtes obligés de faire pour y arriver un jour. Or accordez-moi toutes ces obligations, avec la vie molle, oisive et inutile que vous menez pour la plupart, et dites après cela que vous n'êtes pas éloignés du royaume des Cieux: dites après cela qu'il ne doit pas vous en coûter grand'chose pour y régner un jour avec les Saints; et que, pour peu que vous fassiez, le Seigneur tout miséricordieux aura égard à votre foiblesse! Ah! dites donc, si vous le pouvez, qu'on peut trouver un trésor sans peine, vaincre sans combattre, gagner son salaire sans travail, monter sur un trône sans difficulté, sans effort, sans résistance, arriver enfin dans sa patrie, après un long voyage, sans lassitude, sans danger, sans

fatigue ; dites-moi tout cela, et je vous accorderai qu'on peut emporter le Ciel sans violence et sans peine. Mais quand vous le diriez et que je le dirois avec vous, tous les Saints qui sont présentement dans la gloire ne vous démentiroient-ils pas, en vous criant, du haut des Cieux, qu'il leur en a coûté infiniment pour parvenir à cette souveraine béatitude. Les uns vous diroient qu'ils ont été Martyrs, c'est-à-dire, qu'il n'y a point de supplices imaginables qu'on ne leur ait fait endurer ; qu'on les a élevés sur des chevalets, qu'on les a attachés à des croix, qu'on les a étendus sur des roues, sur des grils, sur des brasiers ardens, qu'on les a plongés dans des huiles bouillantes, qu'on les a fait enfin expirer au milieu des plus affreux tourmens. Les autres vous diroient qu'ils ont été Apôtres, c'est-à-dire, que pendant l'espace de plusieurs années ils ont travaillé sans relâche, sué, fatigué pour instruire des milliers de peuples impolis, brutaux, sauvages, qu'ils sont allés chercher jusqu'aux extrémités de la terre, malgré les dangers de la mer, malgré la persécution de ces peuples barbares, malgré la cruauté des tyrans, malgré toutes les horreurs de la mort dont on les menaçoit par-

tout. Ceux-ci vous diroient qu'ils ont été Confesseurs, c'est-à-dire, qu'ils ont jeûné, couché sur la dure, macéré leur chair innocente, dit un adieu éternel aux plaisirs et aux commodités de la vie ; qu'ils ont refusé à tous leurs sens les moindres libertés, qu'ils n'ont soupiré qu'après les croix, les austérités, les humiliations, la pénitence. Ceux-là vous diroient qu'ils ont été Anachorètes, c'est-à-dire, qu'ils se sont ensevelis tout vivans dans des rochers affreux, qu'ils n'ont eu aucun commerce avec les hommes, qu'ils ont mené une vie qui n'étoit, à proprement parler, qu'une mort continuelle, tant ils étoient occupés à détruire et à anéantir leur corps. Les autres vous diroient qu'elles ont été Vierges, c'est-à-dire, que plusieurs d'entre elles, sorties d'un sang illustre, ont renoncé à tous les avantages de la naissance ; comblées des biens de la fortune, elles se sont condamnées à une pauvreté extrême ; honorées dans le monde, elles se sont cachées dans la plus profonde obscurité ; ornées de tous les dons de la nature et de tous les agrémens du sexe, elles se sont condamnées à une clôture perpétuelle, pour faire à leur Dieu mille sacrifices d'elles-mêmes et de toutes leurs inclinations les plus natu-

relles et les plus vives, et pour s'y assujétir à tout ce que la règle a de plus rude, de plus gênant, de plus fatigant, de plus mortifiant, de plus crucifiant. Tous enfin vous crieroient qu'ils ont été, chacun dans son état, de parfaits chrétiens, du moins autant que leur foiblesse a pu le leur permettre; c'est-à-dire, qu'ils ont accompli toute la loi, qu'ils ont résisté aux passions les plus violentes, qu'ils ont tenu la chair soumise à la raison et à la foi, qu'ils ont toujours prié, toujours veillé, toujours médité, toujours combattu; qu'au milieu des richesses, ils ont conservé l'esprit de détachement; au milieu des grandeurs et jusques le trône, l'esprit d'humilité; au milieu des aises et des commodités de la vie, l'esprit de mortification; au milieu du monde et du plus grand monde, l'esprit de prière et de retraite; qu'ils ont enfin pratiqué toutes les vertus propres à leur état : amour pour Dieu, charité pour le prochain, rigueur pour soi-même, tempérance dans les plaisirs, patience dans les adversités, continence dans le mariage; qu'ils ont soulagé les pauvres, pardonné à leurs ennemis; qu'ils ont accompli tous les devoirs de chrétien soit dans l'exercice des bonnes œuvres, soit dans le

soin des affaires humaines, soit dans la dispensation de la justice, soit dans la conduite d'une famille, soit enfin envers Dieu, envers eux-mêmes et envers les autres; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que malgré tout cela ils vous crieroient encore les uns et les autres, avec saint Paul, qu'ils n'ont rien fait pour le Ciel, qu'ils n'ont rien fait qui soit proportionné à ce poids immense de gloire qui les environne; qu'ils se regardent tous comme des serviteurs inutiles, qu'ils ne pensent pas qu'il leur soit rien dû, et qu'ils ne chantent que la miséricorde du Seigneur, qui en couronnant leurs mérites a couronné dans eux ses propres dons.

Voilà, mes frères, ce que tous les Saints vous diroient, si vous prétendiez que ce bonheur éternel ne vous dût rien coûter, ou que vous crussiez que les Héros du christianisme en ont trop fait pour être mis au rang des Saints. Voilà cependant ce qu'ils ont fait; encore, s'il faut les en croire eux-mêmes, il n'en est pas un seul qui ne s'imagine n'en avoir pas fait assez. Et vous, mes frères, que faites-vous, que faites-vous pour le Ciel, pour cette couronne de justice que le juste Rémunérateur doit rendre un jour au mérite de vos bonnes œuvres? Ah! mes

frères, qu'il me seroit ici aisé de vous confondre et de vous accabler de justes reproches, si le temps me le permettoit, en m'élevant contre cette affreuse insensibilité avec laquelle vous regardez les biens célestes! Que faites-vous en effet pour le Ciel? Hélas! mes frères, rien, ou du moins bien peu de chose. Quelques courtes prières, quelques messes mal entendues, quelques confessions et quelques communions sans ferveur, quelque légère aumône, quelque petit jeûne, quelque œuvre de piété négligemment pratiquée et souvent interrompue; voilà ce que font tout au plus les plus saints et les plus fervens parmi vous : ensorte que j'appelle tout cela ne presque rien faire pour le Ciel. Car, pour gagner le Ciel, faites-vous rien de pareil à ce que font les pécheurs pour contenter leurs passions criminelles? Cette seule réflexion ne devroit-elle pas vous couvrir de confusion? Faites-vous du moins, pour mériter ce divin royaume, rien de pareil à ce que vous faites vous-mêmes pour conserver votre santé, pour vous tirer d'une maladie, pour prolonger de quelques jours une vieillesse languissante, pour gagner l'amitié d'un grand, pour vous élever aux honneurs, pour soutenir votre fortune et

celle de vos enfans ? Avez-vous le courage de vous donner, pour ce bonheur infini, la même gêne et le même soin que pour plaire et pour briller, que pour vous parer et pour varier vos plaisirs ? y mettez-vous autant de temps, d'application et de dépense, que vous en employez au jeu, à la table, à la promenade et aux autres amusemens de la vie ? Ah ! mes frères, qu'il s'en faut beaucoup que vous ayez autant d'ardeur pour cette souveraine félicité, que vous en avez pour vous procurer tous ces frivoles avantages ? Eh quoi ! le désir du gain, du plaisir, de l'honneur, de la fortune, de la vie, de la santé vous fera tout souffrir et tout entreprendre ; et la vue du Ciel, et l'espérance de ce beau Paradis, qui devroit vous porter à des efforts d'autant plus grands que ce bien suprême et éternel est au-dessus de tous les biens périssables, ne fera pas la moindre sensation sur vous ! Eh ! depuis quand, hommes stupides et insensés ! depuis quand ce céleste royaume coûteroit tant aux uns, et se donneroit pour rien aux autres ?

Mais le désordre va bien plus loin encore. Non-seulement vous ne faites rien pour obtenir le Ciel, vous faites même tout ce qu'il

faut pour le perdre. Quand le Sauveur, en effet, ne seroit venu sur la terre que pour nous annoncer une loi de plaisir et de volupté, et qu'il auroit promis son Paradis à tous les vices les plus honteux, mèneroit-on dans le monde une autre vie que celle qu'on y mène ? verroit-on plus de désordres, plus de dépravation des mœurs, et plus de scandales, qu'on n'en voit dans tous les états et dans toutes les conditions de la vie ? Eh quoi ! mes frères, ignorez-vous donc que c'est au retranchement de toute sorte de péchés, que Jésus-Christ a attaché la couronne du salut ? Ne savez-vous pas qu'il est de la foi que rien d'impur, ni rien de souillé, n'entrera jamais dans le Ciel, et qu'un seul péché mortel suffit pour vous en exclure à jamais ? L'Apôtre saint Paul ne vous apprend-il pas en termes formels, que ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les impudiques, ni les sacriléges, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisans, ni les injustes ravisseurs du bien d'autrui, ne seront point héritiers du royaume de Dieu ? Quel est donc cet étrange aveuglement qui vous emporte, de vous livrer ainsi à toutes ces passions, et de ne faire de votre vie qu'un enchaînement d'iniquités, qu'un tissu de

toutes sortes de crimes ? Ne faut-il pas après cela que, par un coup de désespoir, vous ayez comme renoncé à tous les droits que vous pouvez avoir d'y prétendre, ou que de dessein prémédité vous vouliez justifier cette terrible parole de Jésus-Christ, Qu'il y en a en vérité bien peu qui en trouvent l'entrée ?

Mais comment éviteriez-vous tous ces désordres qui doivent vous bannir pour jamais de ce séjour de délices, comment feriez-vous quelque généreux effort pour le posséder un jour, puisque vous portez l'indolence et la stupidité jusqu'à n'en avoir pas seulement le désir ni même la pensée, et que c'est la chose du monde qui vous occupe le moins ? Aveugles que vous êtes ! vous demandez tous les jours à Dieu que son royaume vous arrive, et cependant vous n'aimez que le lieu de votre exil ; vous le conjurez par vos prières d'avancer le jour de votre liberté, et il n'est rien que vous craigniez davantage que de quitter cette vie où vous êtes de misérables captifs ; vous espérez le Ciel, qui est votre héritage, votre patrie, qui doit être votre demeure éternelle ; et vous voudriez demeurer éternellement sur la terre, si ce n'étoit pour vous

une nécessité inévitable d'en sortir. Qu'on vous parle du Ciel, et qu'on vous dise qu'il y a là haut des trônes, des couronnes, et des torrens de délices qui vous sont préparés, rien de plus sec pour vous, paroles froides qui ne remuent point vos cœurs; rien, en un mot, à quoi vous soyez plus insensibles; et malgré tout ce qu'on pourroit vous en dire pour vous en tracer le souvenir, l'on concluroit aisément que vous y pensez aussi peu que si vous le regardiez comme une chimère ou que si vous ne le croyiez point du tout. Chose étonnante! Qu'on vous parle des surprises de la mort, des peines de l'enfer, des rigueurs des jugemens de Dieu, tout cela remue vos consciences, vous frémissez, vous laissez au moins échapper quelques soupirs : qu'on vous entretienne du Paradis, de la possession de Dieu, de l'heureuse éternité, vos oreilles sont fermées, vos esprits et vos cœurs, tout est glacé dans vous. Semblables au peuple d'Israël, qui ne pouvoit autrefois seulement écouter Moïse, quand il lui parloit de la terre promise, à cause de l'oppression du travail et de l'accablement d'esprit où la servitude l'avoit réduit, ainsi inutilement, hélas! nous vous entretenons des richesses

et des beautés du Paradis, parce qu'étant accablés des soins de la vie présente, dont le tracas vous embarrasse, dont le bruit vous étourdit, dont les biens vous attachent, dont les plaisirs vous enchantent, dont les différentes images vous occupent uniquement, vous en perdez comme nécessairement jusqu'à la pensée. Ah! mes frères, ne diroit-on pas que vous avez bu dans ce calice d'assoupissement dont parle le Prophète, pour ne plus vous souvenir que le Ciel est votre héritage, et que vous êtes enfin du nombre de ces malheureux qui ont résolu de ne regarder que la terre, et de ne lever jamais les yeux au Ciel, où est cependant leur vraie félicité? Appesantis par le corps, attachés au monde par mille affections terrestres, chargés des liens de l'iniquité, courbés sous le fardeau de tant de crimes dont vous êtes coupables, ah! pécheurs, vous ne sentez plus dans votre ame devenue toute charnelle et tout animale, presque aucun mouvement vers leur unique et véritable centre. Dénués de ces ailes de colombe que Dieu donne aux ames pures pour voler sur la montagne sainte, vous regardez avec un désespoir secret ces espaces immenses qui séparent le Ciel d'avec la terre, et vous ne

pensez plus qu'il y ait d'autre bonheur que dans ce monde. Voilà, mes frères, voilà votre état, voilà vos dispositions pour le bonheur de l'autre vie. Etat souverainement déplorable, dispositions bien funestes et bien criminelles! car savez-vous bien, mes frères, que cet état d'insensibilité pour le Ciel est seul capable par lui-même de vous en fermer à jamais l'entrée, et de vous entraîner dans la damnation? Pourquoi cela? demande saint Augustin; c'est qu'on ne peut entrer en Paradis, sans amour de Dieu. Or quelle preuve plus manifeste du défaut de cet amour, que la négligence, la froideur, l'indolence que vous témoignez de le voir, de le posséder et de l'aimer un jour dans l'état de sa gloire? Est-ce aimer Dieu, que de n'être point touchés du regret de vous voir éloignés de lui, que de ne point désirer de vous voir réunis à lui, que de craindre le moment qui doit vous mettre auprès de lui? Est-ce donc vous aimer, ô mon Dieu, quand on ne sent ni désir de vous posséder, ni regret de ne vous posséder pas? Non, mes frères, dit saint Augustin, ce n'est point aimer Dieu, mais c'est courir évidemment le risque de le perdre pour jamais, de le haïr et de le blasphémer éternellement dans l'enfer.

Ah ! mes frères, revenez donc à vous-mêmes, et sortez enfin de ce criminel assoupissement où vous avez vécu jusqu'ici par rapport à la gloire éternelle qui vous est réservée. Les yeux au Ciel, mes frères ! c'en est le temps ; parce que ce beau Ciel est plus près de nous que lors même que j'ai commencé de vous en parler : *Hora est jam nos de somno surgere. Nunc enim propior est nostra salus, quàm cùm credidimus.* (1). Les yeux au Ciel ! plus de pensées, plus de désirs pour la terre ; plus de soins, plus d'affaires, plus de projets ; plus de voluptés, plus de richesses, plus de dignités, plus d'ambition, plus de desseins, plus d'occupations, plus d'attaches, plus de liens qui nous fassent pencher vers la terre ; c'est ne s'en être déjà que trop occupés. Les yeux au Ciel ! vous voilà, chrétiens, peut-être au bout de votre carrière, vos plus beaux jours sont écoulés, le règne du monde s'évanouit à vos yeux, et vous touchez presqu'au moment qui vous mettroit en possession du royaume du Ciel, si vous aviez songé à le mériter : toutefois rien n'est encore perdu pour vous. Les yeux au Ciel ! c'est en le regardant, c'est en y pensant, c'est en le

(1) *Rom.* XIII. 11.

désirant, c'est en travaillant, que vous pourrez encore y arriver. C'est en le regardant que vous y penserez, c'est en y pensant que vous le désirerez, c'est en le désirant que vous y travaillerez, c'est en y travaillant que vous mériterez infailliblement de le posséder un jour. Les yeux au Ciel! c'est là qu'est tout votre trésor, et c'est là aussi que toutes vos pensées, tous vos désirs, toutes vos espérances, toutes vos affections, toutes vos prétentions, tous vos mouvemens et toutes vos actions doivent uniquement aboutir. A la vue de ce beau Paradis, dites-vous à vous-mêmes ce que se dirent entre eux les Israélites, à la vue de la terre promise, sur le rapport que leur firent les espions qui y avoient été envoyés par Moïse, de ce qu'ils y avoient vu, de la situation du lieu, des qualités des habitans, de la bonté, de l'abondance et des richesses du pays : *Ascendamus, et possideamus terram, quoniam poterimus obtinere eam ;* (1) Allons, se disoient-ils entre eux, marchons vers cette terre où nous aurons le plaisir de voir couler le lait et le miel, où nous trouverons toutes les douceurs et l'abondance d'une vie tranquille et heureuse. Faisons-en la con-

(1) *Num.* XIII. 31.

quête à quelque prix que ce soit ; essuyons toutes les fatigues imaginables, s'il le faut, pour nous en mettre en possession. Tentons tout, pour venir à bout de notre dessein ; et que rien ne nous arrête et ne nous rebute. Ah ! quand une fois nous l'aurons conquise, ne serons-nous pas bien abondamment dédommagés de toutes nos peines ? *Ascendamus, et possideamus terram, quoniam poterimus obtinere eam.* Voilà, mes frères, quel doit être votre langage, et quels sont les sentimens d'ardeur, de courage et de confiance dont vous devez être animés à la vue de ce beau Ciel qui s'ouvre à vos yeux. Appelés et destinés à la conquête de ce ravissant Paradis, mille fois plus riche, plus délicieux et plus beau que la terre promise qui n'en étoit même qu'une foible figure, dites-vous à vous-mêmes, pleins d'une sainte confiance en la grâce : *Ascendamus ;* Allons, marchons à la conquête de cette Terre des vivans, lieu de délices et de gloire. N'aspirons plus qu'à ce céleste héritage ; emportons, s'il le faut, de vive force, ce divin royaume. Maintenant que nous savons que le Ciel est notre patrie, que nous en avons des gages, que nous en goûtons déjà les fruits, que nous venons d'en concevoir les

beautés et les délices, ne regardons plus la terre que comme le lieu de notre bannissement et de notre exil. Maintenant que nous savons que nous ne sommes destinés que pour être Saints, soyons-le à quelque prix que ce soit. Maintenant enfin que nous savons où est cette couronne immortelle, cette perle précieuse, ce torrent de délices, ce royaume de gloire, ce trésor sans prix, cette récompense éternelle qui seule peut faire tout notre bonheur, ah! n'épargnons rien pour nous la procurer : *Ascendamus, et possideamus terram.* Tout, tout doit nous animer à la conquête de ce bonheur suprême. Le travail qu'on nous demande n'est rien, et la récompense qu'on nous propose est au-dessus de nos espérances et de tous nos désirs; c'est sur la terre que nous combattons, et c'est dans le Ciel que nous recevrons la couronne; ce sont les hommes qui nous affligent, et c'est Dieu même qui dans le Ciel nous comblera de gloire; nous n'avons qu'à courir un moment, et au bout de notre course il nous offre un prix et un repos qui ne finiront jamais; nous souffrons dans un corps grossier et corruptible, et nous serons récompensés dans un corps incorruptible, glorieux, immortel; enfin,

le temps de cette misérable vie est court, et la bienheureuse éternité n'aura jamais de fin. Tout cela n'est-il pas bien capable d'animer notre foi, et d'exciter tout notre zèle à nous assurer cette éternelle félicité? *Ascendamus, et possideamus terram.* Et ne nous imaginons pas, mes frères, qu'elle soit au-dessus de nos forces; car nous le pourrons; nous avons les graces, les secours et les moyens pour en venir à bout: *Quoniam poterimus obtinere eam.* Il est vrai que nous aurons à combattre, à souffrir, à marcher par des chemins rudes et difficiles; parens, amis, état, affaires, emplois, passions, plaisirs, tout s'opposera à notre entreprise; mais que craindrions-nous, hommes de peu de foi? Si le chemin nous paroît si rude, ne perdons pas de vue, comme je vous l'ai déjà dit, le glorieux terme où il aboutit. Jésus-Christ, qui nous y appelle, qui nous ouvre ses bras pour nous y recevoir, qui y a marché devant nous, ne nous y soutiendra-t-il pas par sa grace, en même temps qu'il nous y animera par ses exemples? Tant de milliers de Saints, parmi lesquels nous avons quantité de parens et d'amis qui nous y attendent, dit saint Cyprien, qui n'étoient, comme nous, que des hommes foibles, n'ont-

ils pas glorieusement fourni cette pénible carrière ? Au souvenir de Jésus-Christ, qui a tout souffert et tout entrepris pour nous mériter le Ciel, de tous ces hommes de bien, dit saint Paul, qui nous ont devancé dans le Paradis par leurs sueurs et leurs travaux, et que Dieu nous a voulu donner pour modèles, comment hésiterions-nous de marcher sur leurs traces et de suivre leurs exemples ? *Ascendamus.* Ah ! cherchons donc uniquement ce parfait, ce souverain bonheur, en nous détachant de la terre pour ne nous plus occuper que du Ciel, en ne pensant qu'au Ciel, en ne désirant que le Ciel, en ne soupirant que pour le Ciel, en ne travaillant de toutes nos forces qu'à mériter le Ciel, mais surtout en ne demandant uniquement à Dieu, dans toutes nos prières, que le Ciel. Je dis, en ne travaillant que pour le Ciel, parce que le Ciel est une récompense; j'ajoute, en ne demandant à Dieu que le Ciel, parce que le Ciel, dit saint Paul, est une grace qui ne peut nous être accordée que par Notre-Seigneur Jésus-Christ en qui, et par qui nous aurons accès à cette gloire que je vous souhaite, Au nom du Père, etc.

FRAGMENS

SUR LE MÊME SUJET.

..... *(Page* 275 *, ligne* 6 *)* Qu'a-t-il trouvé dans tout cela ? Qu'a-t-il trouvé dans tous ces édifices superbes qu'il a élevés, dans tous ces trésors immenses qu'il a accumulés, dans tout cet éclat, dans toute cette gloire extraordinaire dont il s'est vu environné, dans tous ces divertissemens et ces plaisirs qu'il a goûtés et dont il s'est comme enivré ? Hélas ! ce qu'il y a trouvé, mes frères, cela même que vous trouvez, comme lui, dans le prétendu bonheur du monde, non-seulement du néant et de la vanité, ce seroit trop peu dire : *Vidi in omnibus vanitatem ;* mais de la peine, du chagrin, de la misère, de l'affliction d'esprit : *Et afflictionem animi.* (1) Je dis, mes frères, ce que vous trouvez vous-mêmes dans le prétendu bonheur du monde : car qu'on interroge tous les hommes, dans la situation où chacun d'eux se trouve, et qu'on me dise s'il en est un seul de parfaitement heureux, et qui dans

(1) *Eccle.* II. 11.

le moment de la réflexion ose avancer une semblable parole : « O que nous sommes bien ici ! demeurons-y toujours » ? *Bonum est nos hìc esse, faciamus hìc tria tabernacula.* Ah ! quand vous le diriez, mes frères, la triste expérience que vous faites tous les jours du contraire ne vous démentiroit-elle pas ? Quels plaisirs si touchans avez-vous jamais pris, sur lesquels une main invisible n'ait répandu mille secrètes amertumes ? Dans quelle situation si heureuse et si tranquille vous êtes-vous jamais vus, qui n'ait été traversée de mille dégoûts et troublée de mille inutiles désirs ? Qu'avez-vous jamais trouvé enfin dans ce monde, qui ait pu fixer vos cœurs et vous rendre solidement contens ? Vous êtes parvenu à ce rang qui sembloit être le terme de votre ambition et de tous vos désirs ; mais la facilité que vous y avez trouvée ne vous fait-elle pas aspirer à quelque chose de plus grand encore ? Vous ne demandiez, pour être heureux, que cet emploi que vous avez enfin obtenu ; mais quoi ! vous pensez déjà à un autre, et, sans vous donner le temps de goûter un plaisir qui vous a coûté si cher, de nouvelles intrigues, de nouveaux projets, de nouveaux ressorts remuent votre esprit, agitent votre

cœur, et vous détachent de ce que vous avez, en vous attachant à ce que vous n'avez pas. Je serai content, disiez-vous, quand j'aurai recouvré cette santé que j'ai malheureusement perdue, quand j'aurai acquis ce domaine, quand j'aurai obtenu cette grace, que j'aurai établi cet enfant, que je me serai procuré ce plaisir : vous le pensiez, mon frère, vous le disiez. Tous ces prétendus bonheurs vous sont arrivés, vous jouissez enfin de tous ces avantages : mais en êtes-vous pour cela plus heureux, plus content, plus satisfait ? jouissez-vous d'un parfait repos ? ne souhaitez-vous plus rien, en un mot, dans cette vie ? Ah ! vous manquez de sincérité, si vous ne confessez ingénument qu'il n'y a dans tout cela que vanité, que misère, qu'affliction d'esprit : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi ;* si vous n'avouez que plus vous avez, et plus vous trouvez des choses qui vous manquent ; qu'un désir ne fait que succéder à l'autre ; et qu'à force d'en vouloir contenter un, vous en reveillez, vous en faites naître une infinité d'autres qui vous affligent, qui vous troublent, qui vous déchirent.

Eh ! que dis-je ? mes frères. Quand vous rassembleriez sur votre tête tout à la fois

tous les honneurs, tous les plaisirs, toutes les richesses de la terre; quand vous parviendriez même jusque sur le trône, que nous vous verrions porter le diadème, et goûter tout ce qu'il peut avoir de flatteur et de brillant, hélas! nouveaux Salomons, vous ne seriez pas pour cela ni plus tranquilles ni plus heureux; et du sein des délices et de l'abondance, et du haut de ce trône éclatant et de cette place plus élevée d'où vous pourriez être mieux entendus du reste des hommes, nous vous entendrions bientôt, pour peu que vous voulussiez vous rendre justice, crier encore plus haut que le reste des mortels, Que sous le soleil tout n'est que vanité, qu'affliction d'esprit, et que misère : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi.* En un mot, vous dit saint Augustin à ce sujet, faites tout ce qu'il vous plaira, dans ce malheureux monde, pour devenir heureux; vous n'y réussirez jamais. Courez, si vous voulez, tous les jours à de nouveaux objets, imaginez à chaque moment de nouveaux plaisirs, parvenez au comble de la gloire, changez d'état, changez de lieu, changez d'occupation, changez de manière de vivre, habitez au milieu du grand monde, sortez

du commerce des hommes, montez sur le trône, descendez dans l'heureux état d'une vie privée, commandez à toute la terre, ou n'ayez à faire qu'avec vous-même, tournez-vous et retournez-vous de tous les côtés pour ne vous rien refuser de tout ce qui peut vous satisfaire; partout malades, inquiets, vous dit ce saint Docteur, vous trouverez des situations incommodes, partout vous ne trouverez que néant, que vanité, que peine, que chagrin, que misère et qu'affliction d'esprit : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi.* Je ne parle ici, au reste, mes frères, que de tous ces prétendus heureux du siècle; car si j'entrois dans le détail de tant de vrais malheureux qui inondent le monde, combien de malheureux ne vous ferois-je pas voir dans tant de différens états de la vie, qui semblent n'être sur la terre que pour en recueillir les amertumes et servir aux plaisirs des autres! Combien de misérables qui ne mangent pas un morceau de pain qui ne soit ou trempé de leur sueur ou baigné de leurs larmes! Combien d'infortunés qui, comme Job, n'ouvrent la bouche que pour maudire le jour de leur naissance et souhaiter celui de leur mort! Ah! mes frères, la terre

est si visiblement frappée de tant de malédictions, les biens et les plaisirs qu'on y goûte quelquefois sont mêlés de tant de chagrins et de tant d'amertumes, qu'on ne voit partout que des misérables, et qu'on n'entend plus de toute part sur ce sujet qu'un même cri et une même plainte.

Ainsi l'avez-vous réglé, etc. (*Page* 275, *ligne* 15.)

..... (*Page* 299, *ligne* 8.) laisser à souffrir. Car, encore une fois, mes frères, il n'en est pas du bonheur du Ciel comme de celui de la terre. Eh! quel est le bonheur sur la terre qui ne soit traversé par quelque mal réel et affligeant? Hélas! il faut si peu de chose pour répandre le fiel et l'amertume sur le bonheur le plus accompli, qu'on peut avancer, sans crainte d'être désavoué de personne, qu'il n'est point de vrais heureux dans le monde. Combien d'exemples l'Ecriture sainte ne nous fournit-elle pas pour nous convaincre de cette vérité? Adad comblé de biens, d'honneurs, de gloire et de richesses par les libéralités de Pharaon, devoit sans doute s'estimer le mortel le plus heureux: cependant il ne peut vivre content, et ne peut se défendre des plus amères

réflexions, parce qu'il se trouve éloigné de sa chère patrie : *Dimitte me, ut vadam in terram meam.* (1) Aman expose avec complaisance aux yeux de sa femme et de ses amis ses trésors, sa faveur, son crédit, sa puissance; cependant au milieu de tout cela, leur dit-il, j'ai quelque chose dans l'ame qui me ronge, qui me dévore, et qui empoisonne toute ma joie ; je crois ne rien avoir, et je m'estime le plus malheureux de tous les hommes, parce que je vois le juif Mardochée refuser de fléchir le genou devant moi. Achab, sur le trône, au milieu des délices, maître absolu des biens immenses de son royaume; quel homme plus heureux selon le monde! cependant Achab s'afflige, se chagrine, se désole, parce que Nabot refuse de lui céder sa vigne. Et vous-mêmes, vous, mes frères, depuis que vous cherchez à être heureux, dites-moi si vous avez jamais pu parvenir à un bonheur qui ne fût mêlé de mille secrètes tristesses. La naissance, à la vérité, vous donne un certain rang dans le monde; mais ce rang ne sert-il pas pour l'ordinaire à faire éclater dans vous des défauts qui vous flétrissent, qui vous déshonorent, et que vous voudriez pouvoir, au prix de tous vos

(1) *III. Reg.* XI. 21.

biens, ensevelir dans un éternel oubli? Les richesses vous procurent des plaisirs et vous attirent des hommages; mais pouvez-vous disconvenir qu'elles ne traînent après soi mille soins, mille embarras, mille affaires, mille soucis domestiques qui troublent toutes les douceurs de la vie? La faveur vous donne du crédit; mais ne vous tient-elle pas en même temps dans la dépendance? ne cause-t-elle pas la jalousie? ne fait-elle pas naître la défiance? et ne vous attire-t-elle pas autant d'ennemis que vous avez de rivaux? L'amitié flatte un bon cœur comme le vôtre; mais ignorez-vous que l'intérêt en est presque toujours la règle? Et qu'il est triste de sentir que c'est notre fortune qu'on aime plutôt que nous-mêmes! Ennuyé d'une vie publique, vous sacrifiez l'éclat et l'honneur à la douceur d'une vie privée; mais ne devenez-vous pas par-là inutiles à tous vos amis? et ne vous trouvez-vous pas bientôt enfin abandonné de tout le monde? On vous a protégé; mais ne sentez-vous pas qu'on commence à se lasser? On vous accorde des graces; mais ne vous semble-t-il pas qu'on vous les reproche à tout moment? Vous êtes avantagé des biens de la nature et de la fortune; mais à quoi tout cela peut-il vous servir, dès que vous n'avez point de santé pour en jouir?

Vous jouissez d'une santé parfaite ; mais quel est ce prétendu bonheur, si d'ailleurs tous les biens de la nature et de la fortune vous manquent? Enfin, mes très-chers frères, parcourez, disoit saint Augustin à ses auditeurs, parcourez tout ce qui peut contribuer à vous rendre heureux sur la terre, et comme vous n'y trouverez aucun bonheur pur et sans mélange d'aucun mal, ah! dites du moins que ce n'est donc point là ce qui fera le bonheur du Ciel, ni ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment : *Dicite, Non est illud.* Non ce n'est que dans le Ciel que vous trouverez ce bonheur parfait et exempt de toute misère, ce bonheur qui rassemble essentiellement tout bien, et qui exclut généralement tout mal : *Quanta erit felicitas, ubi nullum latebit bonum, ubi nullum erit malum!*

Je ne sais pas, disoit encore à ce sujet ce saint Docteur, ce que ce sera que ce beau Paradis, mais je sais qu'on y jouira de tous les biens, de tous les plaisirs, en y possédant Dieu même ; qu'on y sera plongé dans la joie, qu'on y verra Dieu en lui-même, que Dieu ne paroît jamais plus Dieu que dans ce lieu de délices ; que tous les ornemens dont il a paré le ciel et la terre, que tout ce que l'art peut ajouter à la nature

pour nous causer du plaisir et charmer tous nos sens, que tout cela n'est que des ombres en comparaison du bonheur que les Saints y possèdent. Je ne sais pas trop autrement ce qu'il y aura, ajoutoit-il, mais je sais du moins ce qui n'y sera pas : nul mal, ni physique, ni moral, ni de quelque nature qu'il puisse être. Ah! mes frères, etc. *(page 299, ligne 8.)*

..... *(Page 306, ligne 11.)* respectés de tout l'univers. Elevés sur des trônes tout éclatans de lumière, ayant en leur main une palme incorruptible, et sur leur tête une couronne infiniment précieuse, ils jugeront toutes les nations, dit le Prophète ; ils règneront sur tous les peuples, ils domineront sur tous les méchans, et les forceront à applaudir à leur triomphe. Dieu même se fera comme un plaisir de faire éclater leur pouvoir et leur gloire dans les miracles qu'il opèrera par eux, et dans l'honneur qu'il leur fera rendre jusqu'à la fin des siècles, partout où il sera connu et adoré lui-même. Voyez, en effet, quels respects et quels hommages il leur fait rendre sur la terre, dès cette vie même : on expose leurs reliques sur nos autels, on y montre leurs chaînes, on met les morceaux de leur croix et les

instrumens de leur supplice dans les trésors de l'Eglise ; les cilices dont ils se sont couverts, sont plus estimés que la pourpre des empereurs et des rois. Les malades viennent de tous côtés chercher la vie et la santé dans les cendres de leur mortalité, les peuples accourent de toute part à leurs tombeaux pour leur offrir le juste tribut de leurs prières, et les Princes de la terre y mettent bas leurs sceptres et leurs couronnes pour leur rendre hommage et reconnoître le grand crédit qu'ils ont auprès de Dieu. O mon Dieu, que vous êtes grand, que vous êtes libéral et magnifique envers vos élus, et que leur sort est bien différent, dans le Ciel, de celui qu'ils ont éprouvé sur la terre! Car enfin, si dans ce monde même vous les élevez au-dessus de toutes les grandeurs mortelles, que doit-ce être dans votre royaume, où vous étalez à leurs yeux toute votre magnificence, et où vous épuisez en leur faveur tous les trésors de votre puissance et de votre amour?

Nouveau séjour, etc. (*page* 306, *ligne* 11.)

..... (*Page* 343, *ligne* 9.) éternité bienheureuse : *Ecce merces Sanctorum.* Voilà, encore une fois, voilà ce que c'est que ce

poids éternel, ce poids immense de gloire que Dieu réserve à ses Saints dans le Paradis, et qu'il nous est si aisé de mériter nous-mêmes par quelques légers momens de tribulation de cette vie.

Ah! mes frères, si un jour passé dans la Maison de Dieu, selon le Prophète, en vaut plus de mille qu'on passeroit dans la maison des grands, que sera-ce d'y demeurer pendant toute une éternité? Oui, un jour en ce lieu-là vaut mieux qu'une infinité de nos meilleures années; que sera-ce donc d'un siècle, de mille ans, d'un million et de dix mille millions d'années? c'est peu dire, ou plutôt ce n'est rien dire du tout: après ce dénombrement de siècles ou d'années, les Saints ne seront point ni au milieu ni même au commencement de leur éternelle félicité; ce sera toujours à revenir et à recommencer, parce qu'enfin la mesure de cette éternité ne sera point notre temps, mais Dieu seul qui n'a ni mesure dans son être ni mesure dans sa durée. O bonheur éternel, incompréhensible félicité, délices immortelles, poids immense de gloire, éternité de paix, éternité de joie, éternité de richesses et de plaisirs, que vous êtes au-dessus de toutes les idées de l'homme! O Dieu! ô Ciel! qu'il sera doux de pouvoir s'occuper pendant

toute l'éternité de cette consolante pensée : Je suis heureux, et je le serai toujours ; je possède en Dieu tous les plaisirs et tous les biens, et rien ne sera jamais capable de me les ravir ; j'ai tout ce que je puis désirer, et rien ne peut désormais troubler mon bonheur ; mon cœur nage dans une joie pure et parfaite, et cette joie ne doit jamais finir ; enfin je suis sauvé, je suis Saint, je suis comblé de bonheur et de gloire, et je le serai éternellement. Non, encore une fois, mes frères, il ne sera jamais possible à l'homme de comprendre quelles seront les ineffables délices de cette bienheureuse éternité.

Quel fruit devons-nous tirer de ce discours ? c'est en premier lieu, mes frères, de mépriser souverainement toutes les choses d'ici-bas ; c'est, en second lieu, de ne nous occuper entièrement que des biens célestes. Ah ! concevons donc dès aujourd'hui un souverain mépris pour toutes les choses de la terre ; et puisqu'elles ne peuvent nous procurer qu'un bonheur imparfait et passager, détachons-en entièrement nos cœurs. Et n'est-ce pas là, selon la pensée de saint Augustin, ce que toutes les créatures de l'univers semblent nous dire ? Non, non, hommes mortels, nous ne sommes pas votre Dieu,

nous disent-elles ; détachez-vous de nous ; nous ne saurions vous rendre heureux ; cherchez, cherchez au-dessus de nous Celui qui seul peut vous contenter et vous satisfaire : *Non sumus Deus tuus, quære super nos.* Oui, voilà ce que vous dit sans cesse cette idole de votre cœur, qui, par sa fierté, par ses mépris, par ses infidélités et par son indifférence, vous cause tant de chagrins et de dégoûts. Voilà ce que vous crient continuellement ces prétendus amis, par leur perfidie et leur abandon ; ces patrons, par leur inconstance ; ces enfans, par leur insensibilité ; ces maîtres, par leur ingratitude : *Non sumus Deus tuus.* Voilà ce que vous repètent ces plaisirs et ces joies qui expirent avec une fête publique, qui altèrent votre santé, qui épuisent vos revenus, et qui vous attirent quelquefois tant de chagrins et d'inquiétudes. Voilà ce que vous font entendre ces richesses, ces dignités, ces charges que mille contre-temps vous rendent si accablantes et si onéreuses, que la malice des hommes vous envie souvent et vous dispute, que la mort tôt ou tard vous arrache et vous enlève : *Non sumus Deus tuus.* Voilà enfin quel est le langage et la voix commune de toutes les créatures, qui vous reprochent votre injustice, votre stupidité, votre folie

de vous attacher à elles et d'y établir votre bonheur ; bonheur qu'elles ne sauroient jamais vous donner. Ah! nous ne sommes pas votre Dieu, vous crient-elles, nous ne sommes pas votre Dieu, pour pouvoir vous satisfaire et vous contenter pleinement : *Non sumus Deus tuus.* Nous pouvons bien vous flatter, vous amuser, vous étourdir pour quelques momens, vous perdre et vous damner pour toute l'éternité ; mais nous sommes incapables de vous faire goûter un bonheur complet et durable, un bonheur parfait, un bonheur éternel : *Non sumus Deus tuus.* Cherchez au-dessus de nous Celui qui nous a créés et qui vous a créés de même : *Quære super nos*, et là vous trouverez votre vraie félicité, parce que vous trouverez en lui seul l'accomplissement de toutes vos espérances et le rassasiement universel de tous vos désirs : *Non sumus Deus tuus.* Non, vous n'êtes point mon Dieu ; retirez-vous, indignes créatures, puisque jusqu'à présent je n'ai trouvé en vous que foiblesse, qu'impuissance, que malice, que misère, que chagrin et que peine. Biens, honneurs, plaisirs, retirez-vous, et disparoissez à mes yeux, vous n'êtes point mon Dieu : incapables de remplir mon cœur, vous lui laissez un vide, un poids, une amertume qui me

l'a toujours assez dit et assez fait sentir. Ah! pourquoi le comprendre si tard? vous n'êtes point mon Dieu, et je ne chercherai jamais auprès de vous ce que je n'y ai jamais pu trouver. Non, bien loin de vous rechercher, je vous mépriserai, je vous fuirai, je vous détesterai; je lèverai mon esprit et mon cœur au-dessus de vous, et je porterai toutes mes vues vers le Ciel. C'est là que je trouverai mon seul bonheur, qui est mon Dieu. C'est là que je le possèderai, et qu'en le possédant je jouirai de l'assemblage parfait de tous les biens et de l'éloignement absolu de toutes sortes de maux. C'est donc uniquement de ce vrai bonheur que je veux toute ma vie m'occuper; c'est après ce seul bonheur que je veux continuellement soupirer; c'est pour cet unique bonheur que je veux sans cèsse travailler. Oui, mes frères, telles sont les résolutions que vous devez prendre à la fin de ce discours, et qui en doivent être comme le fruit le plus solide. Elles sont dignes de toute votre religion et de toute votre foi. Pensez au Ciel, désirez le Ciel, travaillez pour le Ciel. (*Page* 343, *ligne* 19.)

AUTRE CONCLUSION
DU MÊME DISCOURS.

..... *(Page* 377, *ligne* 11.*) poterimus obtinere eam.* Ah ! encore une fois, que nul obstacle ne nous arrête. Allons, marchons, arrivons enfin à quelque prix que ce soit à ce céleste royaume : *Ascendamus, et possideamus terram.* Il est vrai qu'il nous faudra terrasser un infinité d'ennemis, passer par-dessus mille et mille obstacles, éviter tant de différens piéges que l'univers nous tend à chaque pas ; qu'il nous faudra grimper par des rochers escarpés, pour arriver à cette belle Cité, placée sur une haute montagne ; marcher par la voie étroite, et par le désert le plus affreux de la pénitence chrétienne, pour pouvoir entrer dans cette Terre promise, qui est comme une place de conquête qu'il faut emporter de vive force ; qu'il faudra s'abstenir du péché et de tous les vains amusemens, pour obtenir cette immortelle couronne ; creuser bien avant dans la terre et tout renverser, pour ne pas manquer ce trésor sans prix ; souffrir la faim et la soif, et toutes les afflictions de la vie, pour goûter ce torrent de délices ; renoncer à nos sens, vaincre notre chair, nous attacher à la Croix,

faire les plus grands efforts, remporter sur nous-mêmes et sur les ennemis de notre salut, de continuelles victoires, poursuivre nos passions jusqu'à leur entière ruine, couper dans le vif, et nous arracher jusqu'à notre œil, pour faire l'inestimable conquête de ce divin royaume ; et qu'il faudra enfin tout entreprendre, tout souffrir, et mourir tous les jours au monde et à nos passions, pour posséder un jour cette vie immortelle. Entreprenons tout, sacrifions tout, souffrons tout pour y réussir. Prenons confiance ; il n'est rien qui soit plus en notre pouvoir que de l'obtenir, pour peu que nous ayons du courage et du zèle : *Ascendamus, et possideamus terram.* Nous le pourrons : *Quoniam poterimus obtinere eam.* Eh! pourquoi ne le pourrions-nous pas, puisque tant d'autres, comme je vous le disois tout-à-l'heure, ont tenu la même route, marché par le même chemin, et sont enfin arrivés à ce bienheureux terme? *Quoniam poterimus.* Pourquoi ne pourrions-nous pas faire ce que tant de millions de personnes si illustres par leur naissance, si distinguées par leur rang, si occupées par les devoirs de leur état, ce que tous ces Héros chrétiens ont fait à la fleur de leur âge pour mériter le Ciel? Pourquoi ne le ferions-nous pas

nous-mêmes ? *Quoniam poterimus.* Avoient-ils plus d'intérêt que nous d'être Saints et d'aller en Paradis ? Avons-nous moins de raisons qu'eux de prétendre au même bonheur ? N'avoient-ils pas les mêmes passions, les mêmes occasions, les mêmes obstacles que nous ? N'étoient-ils pas foibles et mortels comme nous ? N'avons-nous pas autant de secours qu'eux, et n'avons-nous pas même de plus le secours de leurs bons exemples ? Ils ont cru ce que nous croyons ; ils ont espéré ce que nous espérons : ce qu'ils ont fait, ne sommes-nous pas indispensablement obligés de le faire ? Ils ont défait et terrassé leurs ennemis : pourquoi ne terrasserons-nous pas les nôtres avec les mêmes armes ? Nous avons la même carrière ; ils l'ont remplie avec honneur : il ne tient qu'à nous de suivre leurs traces. La couronne qu'ils ont méritée, est la même qu'on nous propose pour récompense de nos travaux. Nous servons le même Maître : si nous voulons avoir le même sort, qu'avons-nous de mieux à faire que de suivre leurs exemples ? *Quoniam poterimus.* Que ne fait-on pas tous les jours pour une couronne corruptible ? Quelle ardeur et quel courage n'inspire point l'espérance d'une légère récompense ? On va à l'assaut et à la brêche d'une muraille, à tra-

vers le feu et le fer ; on s'expose au péril des tempêtes et des naufrages ; on essuie les travaux et les fatigues d'un long voyage, sur l'espérance d'un petit intérêt ou d'un honneur mondain : et nous, pour acquérir une couronne de délices, et des biens qui dureront autant que Dieu même, nous nous mettrons si peu en peine, nous plaindrons ce peu de travail, cette gêne et cette petite contrainte que Dieu demande à son service ? nous ne daignerons rien faire en un mot pour le Ciel et pour le Dieu qui le donne pour récompense ? Non, non, mon Dieu, c'est là que je tournerai désormais toutes mes pensées, mes désirs, mon ambition, mes peines, mes travaux et tous mes efforts. Biens, honneurs, plaisirs de ce monde, vous n'êtes plus pour moi un objet digne de mes recherches. Heureuses adversités, saintes austérités, mortification chrétienne, précieuses croix de cette vie, joug du Seigneur doux et léger, vous serez désormais toute mon occupation et mes délices, le gage assuré de mon bonheur, et d'un bonheur éternel que je vous souhaite, mes frères, Au nom du Père, etc.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

AVIS *de l'Editeur.* Page v

DIVERSES PENSÉES *qui peuvent servir d'*AVIS *pour préparer le monde à la Retraite.* Page 1

FRAGMENS *d'un* DISCOURS *pour l'ouverture de la Retraite.* 26

FRAGMENS *d'un* DISCOURS *sur l'Importance et la nécessité du Salut.* 45

INSTRUCTION *sur le Délai de la Conversion.* 71

AUTRE EXORDE *du même* DISCOURS. 109

FRAGMENS *sur le même sujet.* 112

AUTRES CONCLUSIONS *du même* DISCOURS. 118

FRAGMENT *sur la Mort.* 119

I.er SERMON *sur la Mort des Pécheurs. Ils meurent comme ils ont vécu.* 121

FRAGMENS *sur le même sujet.* 151

II.e SERMON *sur la Mort des Pécheurs. Ils meurent dans le désespoir.* 164

FRAGMENS *sur le même sujet.* 212

FRAGMENS *sur le Jugement particulier.* 226
FRAGMENS *d'un* SERMON *sur l'Enfer.* 226
SERMON *sur le Jugement général.* 242
FRAGMENS *sur le même sujet.* 268
SERMON *sur le Paradis.* 270
FRAGMENS *sur le même sujet.* 379
AUTRE CONCLUSION *du même* DISCOURS.. 395

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.